

RÉVÉLATIONS DE L'ESPRIT

PAGES DE LA VIE

DE

JOSEPH BALSAMO

Par LOUIS PROD'HOM



*Sous le règne de
Marie-Antoinette*

GENÈVE - ÉDITION ATAR - CORRATERIE, 12

PARIS - ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie}

RÉVÉLATIONS DE L'ESPRIT
PAGES DE LA VIE
DE
JOSEPH BALSAMO
EN
6 VOLUMES

LIENS VERS LES CHAPITRES

[CHAPITRE XX](#)

[CHAPITRE XXI](#)

[CHAPITRE XXII](#)

[CHAPITRE XXIII](#)

[CHAPITRE XXIV](#)

[CHAPITRE XXV](#)

[CHAPITRE XXVI](#)

[CHAPITRE XXVII](#)

[CHAPITRE XXVIII](#)

[CHAPITRE XXIX](#)

[CHAPITRE XXX](#)

[CHAPITRE XXXI](#)

[CHAPITRE XXXII](#)

[CHAPITRE XXXIII](#)

[CHAPITRE XXXIV](#)

[CHAPITRE XXXV](#)

[CHAPITRE XXXVI](#)

[CHAPITRE XXXVII](#)

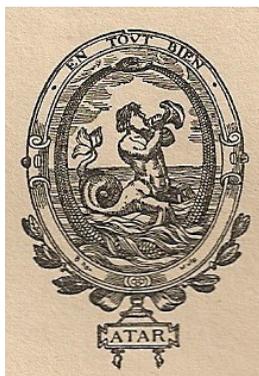
[CHAPITRE XXXVIII](#)

[CHAPITRE XXXIX](#)

PAGES DE LA VIE
DE
JOSEPH BALSAMO

PAR
LOUIS PROD'HOM

TOME II



ÉDITION ATAR GENÈVE

AVIS AUX LECTEURS ¹

L'auteur des PAGES DE LA VIE DE JOSEPH BALSAMO déclare avoir obtenu leur contenu par la voie de la révélation, c'est-à-dire que ces pages constituent une série de communications qui lui ont été faites par l'intermédiaire d'un médium, en l'occurrence : M^{me} Linka.

Comme nous n'avons à notre portée aucun moyen de contrôle, nous laissons à l'auteur toute la valeur de ses assertions, et aux lecteurs toute leur liberté d'appréciation.

Aux lecteurs donc de s'assimiler les pensées élevées des PAGES DE LA VIE.

LES ÉDITEURS

¹ Cet avis figure uniquement sur le tome I.



PAGES DE LA VIE

DE

JOSEPH BALSAMO

CHAPITRE XX

**Le Caire – Arrivée chez le seigneur – Justice et vérité –
Balsamo prend contact des sectes infernales – La créole –
Trahison du seigneur – Lutte avec le vampire – La créole
sauvée – Les souterrains – Délivrance de malheureux.**

En traversant de grands fourrés dont les hautes herbes cinglaient les flancs de nos chevaux, j'admirais la richesse de tout ce bord du Nil : ces amandiers aux grappes non mûres, ces hauts dattiers aux touffes riantes ayant l'air de nous dire : « Que pouvez-vous jusqu'à nous... on vous regarde de haut ! ces gigantesques palmiers où gazouillaient toutes les variétés d'oiseaux aux longs becs, aux longues pattes, aux coloris ravissants ; tout ce petit monde faisait un tintamarre éblouissant quand nous passions.

Il était bien midi quand nous arrivâmes près d'un premier

grand marchand ayant sur le fleuve un radeau communiquant d'un embranchement à l'autre. Là, exposition de chefs-d'œuvres orientaux : ivoire, cornes d'éléphant, peaux de crocodiles, écailles... c'était un véritable port marchand ; nous étions harcelés, mais nous passâmes tout de même pour remonter encore un autre embranchement, et sur un autre bord nous dirigeâmes nos bêtes, heureux d'avoir passé ce premier acharnement. (Je dis acharnement, car ce sont de véritables sangsues, ces êtres-là.)

Nous longeâmes une plaine sablonneuse où des milliers de coquillages et pierrettes fantaisie étincelaient sous nos yeux. Nos chevaux prenaient plaisir à piaffer et avançaient en dansant.

Le seigneur me fit remarquer combien cette plage était nue. C'est là, paraît-il, suivant les époques lunaires, que les Égyptiens viennent s'étendre afin de ne pas manquer les étoiles filantes pour leur demander tout ce qu'ils ont prémédité, mal et bien compris.

Jusque vers trois heures de l'après-midi nous ne fîmes que des zigzags confus d'un embranchement à un autre, mais le cours des affluents donnait à toutes ces plages un aspect toujours riant, toujours beau ; j'aurais voulu qu'elles ne finissent point. Le seigneur, lui, n'examinait pas ce qui se passait dans mon âme, il courait, et comme un chien je le suivais.

Arrivés aux portes de la ville, nous fûmes encore accostés par des marchands de pourpre et de soie tressée ; nous ne pûmes nous en sortir que difficilement et après leur avoir acheté une écharpe chamarrée que l'on suspendit aux cous de nos chevaux.

Nous ralentîmes le pas et sur une longue esplanade qui ornaît le Caire blanc, je fus en extase devant toutes ces merveilleuses constructions royales dont l'éclat du marbre blanc excitait nos chevaux. Toutes ces races de peuples mélangés allaient et

venaient se balançant presque bêtement, leurs regards languoureux se plongeaient sur nous, et le seigneur me dit : « Voilà les pires d'ici, ils enlisent les êtres, tel un sable mouvant ! »

Je ne répondis pas.

Sous un groupe de palmiers nous quittâmes l'esplanade et dans une rue encore agrémentée de marchands, nous fîmes notre entrée, et ce ne fut qu'après en avoir atteint l'extrémité que le seigneur me dit : « Descendons de monture, nous voici arrivés. »

J'inspectais l'état des lieux tout en quittant ma bête. Les colonnes étagées sur lesquelles reposaient de longs balcons, clos en ce moment par des nattes tressées, me permirent de comprendre que parmi ce repos se trafiquait ce qui charme et entraîne à la mort en même temps.

Nos bêtes furent remisées, et par un escalier de marbre blanc donnant accès à cette maison plutôt basse, nous fûmes introduits par deux noirs dont l'un fidèle mais non l'autre.

Nous étions dans une grande salle aux corniches éblouissantes de fleurs et d'eau baignant doucement toutes ces plantes grimpantes et ces guirlandes aquatiques. C'était presque un délice de marcher dans cette fraîcheur. Et dire que c'étaient de tels lieux que fréquentaient les plus grands marchands de cœurs ! De tout petits bancs taillés dans des statues magnifiques démarquaient des places qui auraient pu parler... car là, sous les grenades et l'oranger fleurissant, se tramaient des myriades de songes, de rêves, qui aujourd'hui feraient pleurer. Plus au fond de la salle je découvris des caveaux, des pierres qui me criaient tout ce qu'un cœur de justice se révèle à lui-même.

Le seigneur me suivait sans prononcer un mot. De temps en temps un soupir s'échappait de sa poitrine et je sentais que tout ceci lui appartenait.

– Ce soir je descendrai, lui dis-je en me retournant, cette case me parle ! As-tu quelque chose à me dire ?

Il fit un signe de tête négatif.

Je ne citerai pas pour le moment tout ce qui était à côté de ces merveilles, mais d'un pas sûr je me repris en moi-même, et quittant cette salle basse – car nous étions plus bas que le sol – je remontai à l'entrée où les deux noirs s'avançaient vers le seigneur.

Quelques monosyllabes furent échangés et dans une petite case nous entrâmes. On nous servit une essence de café dont l'arôme très pur me chatouillait agréablement. Un esclave suivant celui qui nous servait se mit à nous éventer avec une longue palme. Comme c'était l'usage et que je méditais tous mes plans, je me laissais faire.

Le seigneur m'épiait, toute sa nature avait changé, une nullité était à mes côtés. J'en étais heureux, je vous l'assure, car j'encerclai toute sa déchéance et son mutisme me servait.

Dans une petite jatte d'ivoire furent déposées quelques graines recouvertes par des feuilles masquant l'opération. Mais bientôt je vis que les nervures de ces feuilles s'ouvraient et qu'au lieu de sécher, elles verdissaient tout en exhalant un parfum délicieux qui donne à l'humain de ces contrées charmeuses ses délices, sa vie, son moment d'égarements, car dans ces instants d'oubli, ces malheureux disent qu'ils vivent !

– C'est donc l'usage ? repris-je. Pour toi également on apporte la coutume ? Tu n'as donc pas éveillé mon passage ? Retrouverai-je cette odeur ce soir ?

– En grande quantité, me répondit-il.

– Et à quelle heure commencent les rendez-vous ?

– Dès que le crépuscule étend ses voiles.

– Restons-nous ici ? Je n'aimerais point être en évidence avant d'avoir tout établi.

– J'ai encore une autre case, plus petite mais plus riche, non loin d'ici. Je vais t'y conduire.

En sortant on nous remit un manteau de lin blanc que nous jetâmes sur nos épaules et, le seigneur me précédant, nous tra-

versâmes à pas lents une allée sous des voûtes couvertes : va-et-vient fréquent où la chaleur pénètre moins. Là, stationnent beaucoup d'enfants, tout nus, ils implorant et vivent en mendiant. Les femmes ne se montrent pas, étendues sur leur palier elles dorment pendant le gros du jour, enroulées dans leur natte d'où ne sortent que leurs pieds décharnés et leur touffe de cheveux nattés.

Ce fut pour moi une sensation étrange, qui laissait en mon être un moment d'abandon. Ma vue en était frappée, mais tout de même il me semblait l'avoir vécu, et j'étais sûr que j'allais le revoir.

Après ce petit trajet, je fus devant une autre demeure où je revis un même escalier tournant sur lui-même, mais richement orné de serpents dorés incrustés dans la pierre. Ce qui me frappa, c'est qu'au bas de l'escalier la tête du serpent sortait du marbre, la gueule ouverte, les orbites très larges. Que plaçait-on là dedans ? car c'était vide pour le moment.

J'interrogeai le seigneur.

– Dans ses yeux, me répondit-il, on place deux lumières que l'on change de couleur chaque soir, et dans la gueule une autre lampe qui répand son odeur. Sur le péristyle tu verras ce soir un charmeur de bêtes ; de réels serpents dormiront en spirales. Que cela ne t'étonne point, tu as à voir beaucoup de choses.

À peine entrés dans la salle basse, car elles se tiennent presque toutes comme style, et la fraîcheur est la même, je vis que les places y étaient scellées par des chaînes d'or, des coussins richement brodés, des miniatures de petites lampes restaient et embaumaient ces places ; tout attendait le spectacle du soir !

Un désir mêlé de rage outrée envahit mon moi-même, je dus me retenir... qu'allais-je voir ?... triste sort de la vie !

J'appelai mon père et je vis l'éclat de son dernier regard, puis j'entendis ces mots qui, étincelants, vinrent scintiller devant moi. Cela m'avait suffi pour me reconquérir.

Après cet entretien décousu où je devais par moments arracher les mots du seigneur, je demandai à me reposer quelques instants pour être l'homme promis au soir qui approchait.

Une portière tissée et ornementée dans des fils d'or chamarrés vint glisser et fermer notre vue aux regards des curieux. Le seigneur sans se faire prier s'étendit sur les sofas, s'enroula dans une couverture et bientôt se mit à ronfler.

De l'autre côté, j'en fis autant, mais je ne pus dormir : ma pensée captivée, mon énergie en volcan, semblaient m'échauffer et torturer ma cervelle qui aurait voulu instantanément être au soir dans la mêlée. Attendre !... quelle agonie d'attendre, quand les heures s'envolent et que le temps ne nous appartient pas.

Le jour en Orient, vous le savez, n'a point de demi-jour, subitement il fait nuit, le crépuscule devient profond et les étoiles brillent comme des vers luisants. Enfin le va-et-vient commença à se faire : j'aperçus des robes blanches, d'autres que l'on portait en chaise luxueusement chargées de bijoux, afin d'attirer plus profondément.

Les lampes furent allumées et le parfum monta, monta hardiment enveloppant toutes ces statues qui prenaient des figures maintenant, je dis des figures, taillées et animées par un travail de main capricieuse : elles représentaient les places envieuses, et une fois illuminées, paraissaient vivantes, imposaient ou charmaient au gré de celui qui les possédait.

Bientôt arrivèrent trois créoles, toutes plus belles l'une que l'autre et, sur le péristyle, leurs pieds entourés de coquillages se mirent bientôt à danser.

J'en arrivai à oublier d'épier les maîtres blancs, reconnaissant sans peine qu'elles étaient là comme distraction et amusement. Une principalement, la plus fine, dansait admirablement : sa nature, ses gestes étaient en telle communion, que la jeune enfant, qui pouvait avoir seize ans, vivait, j'en suis sûr, dans

l'extase du moment. Ses yeux d'une langueur infinie sondaient chaque courtisan et, comme une feuille soulevée par le vent, elle s'enroulait dans les filaments que déroulaient ses deux compagnes, et sous les feux étincelants, elle filait comme une flèche, et, sans voir, sans comprendre ce qui était en elle, elle faisait pousser des soupirs d'envie, car sa nature, réellement, charmaït tous les désirs.

Puis on la vit disparaître, ses cheveux en masse touffue l'enveloppèrent et je ne vis bientôt plus qu'une nuée légère.

Je quittai ma place, poussé moi-même, et sur le péristyle où venaient de s'opérer ces charmes, je vins m'installer ; je ne voyais rien, mais mon esprit avait tout censuré.

Je découvris qu'au milieu des lianes fleuries elle quitta les voiles qui l'enveloppaient : de toutes petites lianes autour de sa taille furent attachées. Qu'allait-il se passer ?

La lumière devint plus grande dans la salle et une gerbe d'eau cristalline sortit de l'endroit où elle ait. Les palmiers furent ouverts et la créole, sous l'eau plongea comme un poisson ; en tons d'aurore, en tons d'aurore, de vermeil, de corail elle se changea.

Bientôt je dus faire place sur le péristyle où je m'étais si hardiment avancé, car une corbeille toute enveloppée et portée par quatre noirs descendit l'escalier ; derrière elle, quatre petits enfants aux membres disloqués tenaient de grands éventails où un nom doré, « Staar », était inscrit.

Une rumeur dans la salle s'ensuivit... un soulèvement des bustes... les coloris des statues se renouvelèrent... un parfum plus intense se répandit et bientôt se suivit une longue file d'Hindous de tout ce qui pouvait s'opérer dans les nues étoilées de l'Égypte ensoleillée.

Je repris ma place tout à fait aisément, quand je fus surpris de voir arriver à la course la jeune créole qui toute luisante d'huile où s'opéraient les mirages des feux qu'on ondoyait sur elle, vint se jeter à mes pieds ; son regard se suspendit au mien,

dans ses bras elle enlaça mes jambes.

Sans un mot je lui laissais faire tout cela. Mais bientôt monta dans mon cœur un cri oriental, une douleur... j'entendis dans mon langage comme une ancienne voix venant du profond des landes : « Sauve-moi d'ici ! Ne vois-tu pas que je suis une esclave suspendue à ma place ? Tu peux me racheter... de l'or tu en auras... c'est avec cela qu'il faut payer ! »

Meurtri et revenu de ce langage étrange, je pris la main de cette jeune fille et toujours sans parler, je lui dis : « Va, continue d'amuser, tout cela va bientôt changer ! »

Dans une extase, dans un rêve, elle ferma ses paupières, et sur l'escalier elle descendit, telle une vipère aurait suivi la ligne de son corps ondulé.

J'étais ravi ; mon premier pas et mon calme avaient touché celle qui dès la première heure devait maintenir la salle dans un regard que personne ne veut voir, mais que le monde convoite depuis des siècles et des siècles.

Je redescendis les marches dorées et je me promenai comme un être habitué ; je passai aisément sans regarder la blonde reine qui venait de descendre quelques instants auparavant de la corbeille si richement parée. J'allai près de la fontaine et soutins le charme de la créole, qui dès cet instant allait changer de tactique : c'était une poésie , un idéal ; tout ce que ma pensée désirait voir s'opérer, s'actionnait.

Je pris un de ces fils, et l'attachant à un marbre, je maintins l'autre extrémité dans ma main; suspendue par ses deux doigts serrés, elle avança ainsi jusqu'à moi. Le ravissement de mon être soutint en extase complète la salle enjouée, et bientôt, sur mes épaules je la fis monter, légère comme une plume... tout était hors d'elle, et comme une baguette elle s'étendit sur ce fil... moi-même j'en fus surpris. Mais je compris que la pureté du métal et la docilité de l'être venant s'abriter en moi, et que personne n'avait appréciée – car c'était une esclave ! esclave des hommes ! – fit l'éclosion de cette scène. Mais cette esclave

était une créature secrète sous les cieux étoilés, qui voulurent que ce soir, elle fût libérée.

Sur ces entrefaites, le seigneur arriva et me reprit disant que ce n'était pas là le point capital qu'il voulait.

Je ne répondis pas, mais je le regardai. Et plein d'un amour, d'une caresse infinie, j'enveloppai la créole qui se releva et tout doucement s'assit, se mit à crier dans un langage étrange des mots qui frappèrent la salle, car un instant à peine, je fus entouré des plus vieux maîtres blancs : (cette secte était le triangle blanc) pour eux j'étais un nouveau Bouddha. C'est ce qu'ils avaient entendu.

Là, dans un mime singulier je due m'expliquer pour le mieux, et quand je vis leurs mains faisant des signaux, leurs yeux regardant par-dessous les miens, quelques-uns se découvrant et déroulant leurs turbans, je ne pus que faire ce seul et unique geste, celui d'élever mon âme vers mon père ; et à tous ceux qui me regardaient je fis entrer les cieux en eux. Après quoi je pointai mon cœur, et quand l'ardeur me reprit, j'ouvris toute grande ma tunique et je leur fis voir la vérité qui scintillait sur ma poitrine.

Que se passa-t-il ? Je ne sais... Plusieurs restèrent fixés près de moi, d'autres tournèrent le dos et quittèrent la salle sans oser se retourner.

Du fond de la salle s'avança la dame blonde, suspendue, languissante, au bras d'un vieil Hindou, dont la figure grimaçante m'indiquait qu'un éveil s'était fait en lui ; d'une torpeur il sortait et se rendait compte qu'il allait être pris.

Je fus heureux, le ciel m'aidait, car à peine devant moi en italien il me parla et me dit : « Que viens-tu faire ici ? »

– Qui es-tu, pour que je te réponde ? Ces murs sont-ils à toi ?

Relevant la tête et roulant son regard sur moi, il reprit : « Je sais ce que tu viens faire ici ! »

– Si tu le sais, lui dis-je, pourquoi m'interroges-tu ?

Il baissa la tête.

La vérité qui bouillonnait en moi me fit voir de le prendre par son faible, et j’aspirai la vipère qui était à ses côtés, dans ses yeux pâles je plongeai mes yeux ; à terre elle s’écroula.

L’Hindou meurtri jusqu’au fond de lui-même s’abandonna et sur le corps glacé de sa belle, il se tordit de douleur.

Un tumulte se souleva, j’étais un véritable Bouddha. Je compris ma mission. Aussi je laissai quelques instants s’écouler tout en gardant mon calme, plongé dans ma vérité et auprès de mon père j’emportai mes pensées salutaires, et plein de confiance j’attendis moi aussi.

De la salle, on courut après deux personnages sortis quelques instants avant, soi-disant grands docteurs de la secte, balbutiant des prières et faisant des signes avec le triangle de fer, et l’on revint.

Il me toisèrent de haut et me contournèrent par sept fois en tenant devant eux les pans de leur robe blanche.

Je ne bougeais pas, le calme et le froid descendaient toujours plus fort sur moi. Je compris ma nuit mouvementée dans ma petite chambre où la vision s’était récidivée par trois fois.

Mais, vains efforts, le signe de même resta froid comme la mort. Alors les bras levés, les turbans déroulés, ils se jetèrent à terre faisant les révérences au dieu qui ne les avait pas écoutés, quand tout à coup au milieu de cette cérémonie, la voix douce et émue de la créole endormie, se fit entendre à nouveau.

Que cria-t-elle encore ?

Je ne sais, Dieu le sait ! mais je vis, dans un fracas, un remue-ménage... un tourbillon d’étoffes blanches se déposer à terre ; ils quittèrent leurs sandales et restèrent courbés sur le sol.

Celui qui avait été atteint vint me baiser les pieds ; un frissonnement s’opéra on moi-même, un réveil, un écho plaintif montait de mon cœur à mes lèvres.

– Tu reviens, lui dis-je, que désires-tu ?

Il lui fut impossible d’articuler une syllabe, de la tête aux

pieds il tremblait. Mais ce fut la dame blonde qui parlait et lui dictait des phrases mélangées, inconnues pour moi.

Je me ressaisis.

Le seigneur assistait à tout ce spectacle, non loin de là, mais comme un hypocrite il n’osait avancer, il avait encore en lui-même une plaie cachée.

Croisant mes bras sur ma poitrine, je m’avançai vers la dame blonde, lui commandai de se lever et de dire toute la vérité ; j’interdisais à sa douleur de chercher un appui et brisais en elle la langue de vipère qui s’enfonçait de part en part dans ceux qui l’approchaient.

D’un bond, elle fut sur ses pieds, plus de langueur, rien n’était resté dans ses traits ; une effroyable statue, l’amertume dans les lèvres, agonisait tous ces seigneurs.

Ils l’entendaient tous. Une folie sourde s’empara des plus malades, et de ceux qui, déjà pris sous la fumée des arômes enlisseurs, balbutiaient et râlaient des clameurs.

Que vis-je avec bonheur ? chacun poser à terre le signe qu’il portait. Je ramassai tous ces triangles et dans la cruche centrale où brillait l’essence, je les jetai dans ce feu. Vous pensez bien, chers lecteurs, que toutes mes pensées de délivrance, pour ces êtres endormis, étaient bien avec mon geste ! Et vers les cieux je restai.

L’Hindou, qui s’était relevé – mais brisé en lui-même – s’était rassis dans l’angle d’un marbre dont la lampe s’éteignait. Il ne prit point garde à ce signe, mais moi je le remarquai. (Je dis moi, pauvre moi ! éclairé par un autre, un plus sage, celui qui vit maintenant !)

Je quittai la dame blonde et m’avançant vers lui, je lui dis : « Ton heure va sonner ! dans cette heure tu dois tout me révéler. Tu fais un trafic d’âmes humaines, les pliant sous le joug de ta haine, brisant de nobles cœurs, déchirant des douleurs qui te montrent leurs vertus et sur lesquelles tu piétines, immonde créature ! Regarde, les minutes

s'avancent... » (La lampe baissait toujours.)

Dans ma pensée je priai mon père d'empêcher qu'on ne gravît l'escalier, afin que toutes ces oreilles pussent entendre l'écho que je faisais vibrer.

À peine eus-je fait cela que la reprise dans le seigneur s'opéra. S'avançant vers moi, il voulait maintenant se récrier un peu pour ce vieillard qui n'était pas seul, me disait-il, que d'autres, ici encore, méritaient ce que je disais !

– Eh bien ! lui dis-je, ose afficher tes rôles, et regarde en toi-même ce qui fait que je suis ici... Mon geste de noblesse t'a fait éclore il y a quelques mois une étincelle que tu voudrais maintenant prendre pour toi, scélérat ! Allons ! crie à toutes ces faces que c'est toi-même qui es l'auteur de tout ce qui dort et qui meurt ici.

Sur le sol il s'anéantit et le vieillard sur le marbre se tordit. La dame blonde, comme un poteau de fer, n'avait pas bougé. Entre ces trois feux j'étais là, scellé.

Bientôt j'entendis un soupir, un appel, dont le départ et l'arrivée m'étaient inconnus ; n'en sachant pas le port, je ne pouvais distinguer. Mais la créole à mes pieds vint se jeter, prenant de nouveau mes jambes en ses bras enlacés. De son cœur sortait une immense pitié et dans la salle, ces immondes vies d'esprits incarnés recevaient une prière d'une esclave, en vérité, qui n'avait reçu d'eux-mêmes que des coups de pieds, des coups de fouet, des meurtrissures !

Je sentais tout ce qui se passait en elle ; sur son visage bruni descendirent de grosses larmes.

Le vieillard se releva, dans les yeux me regarda, et me dit :

– Que veux-tu que je te fasse ?

– Que tu délivres !... et que tu cries que tout ce que tu as fait n'est que mensonge. Allons ! je t'aiderai.

– Crie-le pour moi, me dit-il, je n'ai plus de voix. (Et quittant sa tunique aux pans d'or perlés, à mes pieds il déposa tout...) Tout ce qui brille ici t'appartient, mais sauve-moi ! Tu

peux faire que tout ce qui m'appelle et me poignarde dans ce que je vois, se retire de moi et me laisse aller en paix ! (Et tournant son regard vers celle qu'il avait chérie) Ne peux-tu rien pour elle aussi ?

– Son cœur est plein de venin, lui dis-je, et ta repentance n'est pas la sienne !

Au lieu d'un regard plus tendre, il s'endurcit encore. Je fis alors appeler ses porteurs et de ma pensée je fis reprendre place à la dame blonde dans sa corbeille qu'ils avaient avancée, en lui disant : « Retourne d'où tu viens, demain te fera connaître où tu dois passer ! »

Un soubresaut s'opéra dans le vieillard voulant s'y rattacher, et dans un accent de faiblesse : « Aie pitié, je te prie ! »

– Je ne connais pas ta fausse douleur ; celle de ton âme me dit de m'arrêter.

Je vis qu'il était temps, car plus qu'une ombre pâle scintillait dans la lampe... Son rêve allait passer !

J'étais fatigué, et sur la tête de la créole je m'appuyai un peu – Dieu me l'avait donnée !

Un réveil se fit dans la salle. Se souvenant vaguement de ce qu'ils avaient entendu, près de moi ils vinrent me faire des courbettes.

Une fois tous ces fantômes relevés, me sentant en moi-même comme ému pour eux, je les laissais aller, sachant bien qu'un changement plus ou moins égal en chacun d'eux s'opérerait et que sûrement le lendemain j'aurais des nouveaux venus.

Je fermai quelques instants mes yeux pour ne pas voir défiler ce harem (puis-je dire) quand soudain je fus touché par la main du vieillard qui s'était relevé pâle comme sa robe, les yeux voilés déjà, aspirait tout mon être et se reposait sur moi. Il me pria d'ouvrir ma tunique, prit mon signe entre ses mains et le baisa par plusieurs fois :

– Continue ! me dit-il, ici rampe encore le vampire qui s'est emparé de tout cela ; sa tête n'est que meurtrie, prends garde

qu'elle ne se relève et que sa queue ne te renverse.

Tout cela me fut dit dans des mots incohérents... l'esprit me quittait ! Dans ma vérité je le rappelai, et lui dis de terminer son œuvre, qu'il lui serait redemandé jusqu'à la dernière goutte de vie : souffle qui l'avait soutenu sur toutes les rives sur lesquelles il avait rampé ! « Tu m'entends ?... » lui dis-je.

Ce fut là une agonie épouvantable : une torture entre la vérité qui me soutenait et l'esprit qui parfois se rejetait. Dans son piège il était pris ; et dans son agonie il ne sentait que trop d'où je venais et qui j'étais. Il se ressaisit de mon signe... et promit !

Au même instant sur son visage se peignit la main blanche que je reconnus. Nous étions deux frères en ce même instant !

Il expira.

Dans mes bras, je pris la créole ; je l'aimai, et dans mon cœur je la portai. Dieu me donnait un moment de consolation, et vers Lui, vers ses cieux scintillants j'envoyai tout l'élan de moi-même ; je revis mon pays, ma mère, mon père... et à côté du vieillard je m'assis. Tout sommeillait. Les feux s'éteignaient. Bien entendu, la lampe avait aussi baissé son dernier voile... plus qu'une ombre se berçait dans l'espace, suspendue aux fils d'or qui la retenaient. Et renversé sur lui-même, le seigneur dormait.

Il me semblait dans cette salle sentir la délivrance qui planait. Ma troué était faite ; Qui compléterait ma brèche ? Moi même. Aussi j'attendais, et fidèle au poste je restai en compagnie de la douce créole qui n'avait pas besoin de mes paroles pour m'aimer. Sur son front je posai mes lèvres et dans mes bras je la repris, et ainsi pendant quelques minutes je m'endormis.

Dans ce moment d'absence qui permet parfois de prendre de réelles connaissances, je fus plongé dans le vaste abîme, et telle une araignée suspendue à son fil, j'examinai les places, les retours, les chutes, les agonies de tous ceux qui avaient entendu

ma voix. Cela fut si réel pour moi, que je croyais déjà le vivre en eux-mêmes. Et tout en paroles invisibles, insensible aux échos humains, je les exhortais les uns après les autres... mais une langue m'était donnée... je les comprenais sans qu'aucun son de ma bouche ne soit venu trahir ce qui nous séparait ; j'étais éloigné et tout près quand même ; je ne pouvais les toucher et je les enlaçais tout de même. Une sensation étrange me fit frémir et mon sommeil prit fin dans le désir si fortement imprégné de voir en réalité ce que j'avais vu en esprit. Et tout doucement rentrant en moi-même, je sentis l'étreinte de la gentille enfant qui n'avait pas bronché, et sur son visage, tout en la regardant, se peignit cette fois-ci l'empreinte vivante de tout ce que j'avais vu.

En italien elle commença à me parler, me dévoila mon premier plan jusqu'au troisième.

Ce fut pour moi une si grande satisfaction que je ne voulus plus la quitter. Mais le destin sait beaucoup mieux que nous-mêmes : il trace sa destination dans la ligne marquée d'avance par lui-même.

J'allais l'aimer tout entière, la garder comme une chose à moi-même, quand soudain son langage cessa, et dans un tourbillon de mots incohérents, elle recommença son récit, mais que je ne pus comprendre cette fois ; seules les contorsions dans son petit corps fluide me laissaient entendre en moi-même que de lointaines rumeurs s'abattaient sur elle.

Je me repris. La ressaisissant dans tout mon amour en disant à mon père : « Toi seul pourras la garder ! » Son langage redevint pur et l'italien reprit.

Je n'osai plus rien demander... une volonté si belle m'enveloppait que, bras ouverts, je m'y abandonnai.

Tout me fut éclairé.

Après cette grande lumière reçue dans tout mon être j'embrassai le front pur de la gentille créole ; vers les cieux j'envoyai mon désir et dans son cœur je baignai le mien.

Qu'il est doux à celui qui cherche, à celui qui avance, de trouver un soutien qui tombe comme d'une balance sur son chemin !

J'allai, suivi de ses pas qui ne me quittaient pas, prendre sur une balustrade d'or une couverture chenillée ; je l'enveloppai, car elle était toute pâle et tremblante, une sueur froide coulait le long de ses membres : je l'installai à ma place.

Ensuite je me mis en devoir de réveiller le seigneur.

Je ne sais de quel songe il pouvait sortir, car à peine lui touchai-je l'épaule qu'un tremblement s'empara de tout son corps. Il me repoussa des mains et me dit sans reprendre haleine : « C'est toi ! Que fais-tu encore ici ? on veut ta mort, fuis ! retourne parmi ceux qui t'ont fait voir la source d'or ! »

Je ne répondis pas. Je restai inébranlable... la phrase ne m'atteignit même pas.

Ce n'est point pour savoir ce qui se trame en toi que je te réveille, lui dis-je, c'est pour que tu donnes des ordres afin qu'on vienne prendre le vieillard qui dort et qui ne s'est pas encore réveillé... son heure a sonné.

Il se leva brusquement et me suivit automatiquement. Je compris que j'étais maître du démon qui était en lui. Il me précéda ; par l'escalier de marbre nous nous introduisîmes dans une petite case enfumée où sept compagnons noirs plongés dans leur sommeil étaient étendus sur des nattes. On réveilla ce monde et des ordres furent donnés. Dans une chaise à porteurs on plaça le vieillard, car ses membres étaient déjà raidis. Tous ces yeux de mulâtres se braquèrent sur moi, ne sachant trop ce qui s'était passé ; entre eux ils auraient voulu s'interroger. De ma pensée et de tout le ressort qui restait vibrant en moi, je clôturai ces bouches et leur commandai de sortir.

Je revins auprès de la petite créole ; le seigneur me suivait, mais je ne fus pas long à comprendre qu'un commandement sortait de ce démon et ordonnait à cette esclave (qui ne l'était plus pour moi) de quitter la salle.

Baissant les yeux elle s'agenouilla, et baisant les genoux du seigneur elle le supplia de la laisser auprès de moi.

J'attendais de voir si le traître allait continuer son œuvre... de son index il lui montrait la porte.

La pauvre enfant se releva et, tout en me regardant de son œil fidèle, le jaunâtre de ses joues devint nacré comme de la neige étincelante... un ange descendait et s'emparait d'elle-même.

Le seigneur la suivant, recula en arrière, n'osant me regarder.

Je franchis l'allée où mes pas résonnèrent et en même temps qu'elle j'arrivais à l'escalier. Le même signe qui lui avait été ordonné, j'e le rendis seigneur, Et tout doucement j'entr'ouvris mes bras à la créole, lui disant en italien : « Reste ici, tu es à moi ! »

Il écuma, une rage sourde l'ébranla et, par une porte secrète il se déroba.

Seuls nous étions maintenant ; par le bras je la pris et lui demandai dans ma pensée de me conduire dans les souterrains.

Tout d'abord, dans le fond de la salle elle m'emmena et me fit boire quelques gorgées de café, ce qui me désaltéra.

Combien je comprenais qu'une main messagère de délivrance me suivait, et que si à côté de moi l'orage grondait, une protection, un cœur s'ouvrait avec le mien et embaumait ma plaie. Je ne pouvais rien dire qu'aimer cet emblème en le soudant au mien

Qu'il est doux d'aimer quand on aime pour les autres ! qu'il est doux de protéger et de presser sur son sein celui qui y rentre et qui y pleure !

Ô humanité ! vie qui se lamente ... que ne cherches-tu la larme de délivrance ! Va ! Couvre-toi de douleurs et ne les refoule pas ! Parmi cette haie de ronces et d'épines entrelacées se glisse le doux filet du triomphe en soi ; et quand tu toucheras la corde qui doit serrer tes flancs, ne t'effraie pas, humanité !

ouvre ton cœur et pleure amèrement !

Si tu suis ces paroles qui te semblent étrangères, tu découvriras, tel que moi, un bonheur qui ne vient que d'en haut et n'attend rien de la terre.

L'enfant comprit... et près de moi se pressa doucement.

Nous sortîmes de là, pour passer sous des guirlandes qui tombaient, anéanties par manque d'oxygène, épuisées du parfum tronqué qu'elles avaient dû absorber, et sous une grille de perles aux couleurs chamarrées, retenue par des coquillages nacrés, elle m'entraîna dans le sable. Je vis... horreur !... des corps anéantis se traînant, cherchant une délivrance. En passant près d'eux, quelques-uns firent des efforts pour arriver jusqu'à mes jambes, et dans ma poitrine j'entendis tous les mots et les appels qui semblaient sortir de tombe, mais qui, hélas ! n'étaient pas près de finir !

J'appelais en mon père et chaque fois que je voyais la clarté de la main caresser la tête de ces pauvres êtres, j'implorais avec toute ma vérité. Puis l'opération terminée je voyais l'être se relever, me suivre, m'accompagner, me protégeant contre tout ce qui aurait pu me blesser. Je pus ainsi, dans ce souterrain, sauver une vingtaine de ces malheureux. Mais vers un escalier tournant, un grand maigre se leva brusquement, il m'avait vu et tout en se balançant vint à moi et voulut m'embrasser. Qu'allait-il arriver ? Pas de langue pour se comprendre !

Seule la créole se plaça devant moi, et de ses reins me poussa en arrière... ceux qui m'entouraient s'armèrent de leur coutelas, prêts à me défendre... j'en étais sûr, je le sentais.

Ce ne fut pas long... quand la hideuse créature vit le geste de la créole, il se rua sur elle et entre ses doigts serra la gorge fluette. Je ne sais ce qui se passa... Je ne voulais pas me battre... (renversée en arrière, il la couvrait de tout son long).

Alors une main de fer s'empara de la mienne et par la robe je soulevai l'homme de blanc habillé. Plus de signe de vie dans la

pauvre enfant. Mais immédiatement ceux qui me défendaient, enroulèrent a u moyen de cordes nattées, le démon qui cherchait à faire son œuvre... il savait bien à qui il devait s'attaquer : à celle qui m'avait renseigné et qui m'indiquait toutes choses. J'examinai la gorge et je vis qu'elle était bleue, mais le cœur battait encore. Je posai mes mains sur ses pieds ; peu à peu elle ouvrit les yeux et avant même que j'aie pu lui adresser une parole, le langage en italien reprit et m'indiqua ce qu'il fallait faire.

Nous sortîmes de là, laissant le sommeil à ceux qui n'étaient pas pour moi.

Quand je revins sur le banc où je fis asseoir la créole, je lui dis : « Que veux-tu que je te fasse ? » Elle me prit les mains, les posa sur sa poitrine, puis s'endormit. Je compris le salut.

Ainsi se passèrent vingt minutes.

Ceux que j'avais sauvés revinrent m'ayant délivré de la brute humaine. J'ignorais ce qu'ils en avaient fait, mais je sus le lendemain qu'ils l'avaient étranglée... tel il avait voulu faire lui-même.

Là-bas, c'est ainsi : si tu tues, on te tue... (pour l'être qui a compris). Le repentir et le pardon n'existent pas dans ce monde-là : la rancune est éternelle pour l'être qui demeure sur le sol. Jusqu'au dernier jour, serait-il vénérable vieillard, si dans son enfance un frère de son âge lui garde le fil de son épée, un jour ou l'autre il l'aura. Il s'en va connaissant sa main ennemie, et dans sa pensée il soutient cette rancune. C'est ainsi que la magie noire est si puissamment aidée !

J'étais serein... rempli d'un calme... heureux de ma nuit qui prenait fin, quand le seigneur revint. Il avait dans les yeux un regard suppliant que j'avais déjà vu ; il me tendit la main et me dit : « Je suis un infâme, ne reste pas ici, je crains pour toi ! »

Je ne lui tendis pas la mienne, mais de mon index je lui fis voir son œuvre sur la pauvre enfant qui sommeillait sur mon sein.

Il haussa les épaules.

J'étais fixé. Le regardant durement : « Est-ce là ce que je t'ai enseigné tout le long de la route, où je me suis efforcé de te faire voir que dans les petits et les humbles, on trouvait les nobles gestes et que c'était par eux que la délivrance existe pour celui qui sait s'y plonger. Je ne connais plus !... ici sera mon poste afin que je termine ce que j'ai commencé. »

Il recula et, sans oser me répondre, sortit de nouveau.

Plongé en moi-même, un moment d'effroi vint me saisir : Pourquoi devait-il être à ce moment-là, le pire des traîtres ?... J'entrevois la baie, où sûrement jouait l'enfant, et dans son doux langage j'y portais ma pensée afin d'y goûter à nouveau la douce emmêlée : souvenirs de tout ce qui sacrifie pour des désirs rêvés, mais envolés avant que l'être ait pu choisir !

Je compris ma phrase prononcée... « J'irai. » Mes mots avaient sonné... et vibrant dans l'espace je les entendis. Allais-je donc reculer ? .. Non !

CHAPITRE XXI

La grotte bénie – Guérison de la mère de la créole – Le figuier sauveteur – Délivrance de la blonde enfant – Les charmeurs de serpents – Impuissance des ténèbres devant la lumière – L’aspic mortel – La créole donne sa vie – Aux Lecteurs

J’étais encore dans ce chaos de moi-même, quand l’enfant, réfléchie sur elle-même, me dit en italien : « Viens, sortons d’ici. Chez ma mère je vais te conduire, tu pourras te reconforter; et avant l’aube je te ramènerai ici. Nous pénétrerons par une autre porte... On ne te verra pas, tu en as la force... Je t’indiquerai quand l’encens brûlera. Viens ! Crois-moi. »

Ses yeux s’ouvrirent et dans un sourire que jamais je n’oublierai, car pour moi, il fut le dernier dans sa vie, elle m’emmena et, à travers les voûtes abritées du Caire, nous nous enfilâmes tous deux.

De temps on temps elle s’arrêtait, me laissant voir qu’ici et là se trouvaient des points de repère appartenant aux malheureux qui s’occupaient du marché de vies humaines.

Auprès de trois grosses dalles sur lesquelles rampait un gros figuier nous nous arrê tâmes. Elle me dit : « C’est là ! mais fais doucement, car maman est paralysée depuis bien longtemps. »

Réellement je me demandais où pouvait bien être l’entrée de cette demeure enfouie ! cela avait plutôt l’air d’un caveau où reposaient des ossements de trépassés.

Elle écarta une des branches du figuier et me fit voir une marche blanche qui semblait s'enfoncer... et par l'orifice taillé je vis son corps se glisser, et sur nous la branche retomba.

Nous marchâmes ainsi quelques secondes sous les dalles qui nous protégeaient de la chaleur qui commençait à se faire sentir.

Près d'un bloc creusé, se trouvait une peau attachée contenant de l'eau pour se rafraîchir ; elle y trempa ses mains, prit les miennes dans les siennes, et après s'être inclinée, se releva gracieuse mais si pure dans son geste que j'en fus touché.

Le corridor s'élargit peu à peu et, à la clarté d'une petite lanterne rose sous laquelle se balançait un petit lézard séché, je vis sa mère étendue dans une sorte de berceuse faite de lianes, coussin pailleux protégeant sa tête dont les yeux étaient fermés.

La créole me fit voir qu'entre ses doigts elle tenait une petite baguette noire et sur ses genoux je vis un triangle de fer ; tout autour de ce triangle étaient fixées d'autres petites plaquettes creusées, et pour passer son temps la bonne mère chantait s'accompagnant sur son jouet. Je ne fus pas long à découvrir l'énigme du pourquoi de son chant !... encore un règne pesait ici : aux uns on demande de la prière... aux autres de la mélodie, et c'est ainsi qu'ils sont absorbés par l'esprit qui englué. Je compris !

Je pouvais délivrer cette mère pour le bien que l'enfant me faisait... et aux pieds de cette femme, je m'assis sans rien dire, et me mis à la regarder avec tout l'élan de mon cœur. En moi s'élevait tout un holocauste vivant... j'aurais voulu à cette place demeurer éternellement !

Bientôt, aux vœux qui s'élevaient de la terre, la main droite se mit à frapper le triangle de fer ; ce fut si doux, qu'on eût dit de toutes petites clochettes aux sons d'or. Je fermis toujours mes yeux afin de ne rien déranger et je laissais aux deux le soin de tout accomplir, j'attendais !...

La créole vint se jeter à mes pieds, mais sans pouvoir

articuler une parole ; ses mains cherchèrent mes mains afin de les embrasser, et quand ses baisers eurent cessé, dans le fond de la grotte surgit la main diaphane, et dans mon cœur j’entendis : « Touche la profane, et dis-lui bien que chaque fois qu’elle jouera, dès cet instant cela sera pour moi ! » J’obéis.

La mère ouvrit les yeux, mais pas surprise du tout de ma rencontre imprévue, elle me tendit ses bras et sur ma poitrine sa tête vint s’abandonner en pleurant.

J’étais heureux, oh ! étrangement heureux de voir se lever la mère de la créole ! Et quand l’enfant vit avancer les jambes qui depuis des années étaient sèches et ne manœuvraient plus, un cri de joie, une exaltation fougueuse... et dans l’air elle s’éleva, ses pieds ne touchaient presque plus le sol ; une danse, une manifestation que jamais depuis je n’ai pu revoir... elle enlaçait les nues que je sentais, mais que je ne peux décrire, et dans sa bouche se jouaient des sourires que les peintres amoureux recherchent. Sa mère était guérie.

En effet, quand dans la salle sa bouche prononça : « Viens, je te mènerai chez ma mère, elle te servira quelques réconfortants », je comprenais maintenant ce qu’avait vu l’enfant ignorante de toutes choses... la vérité parlait en elle. Et la mère, devant moi, apporta une corbeille remplie de figues et de dattes, de tout ce qui remet un estomac délabré, puis une petite cruche fut apportée également. Je bus, je fus satisfait ; je ne demandais pas ce que c’était, le parfum me disait tout.

Après quoi, la créole raconta à sa mère ce qui s’était passé ; et au lieu d’être entouré d’une sœur... quatre bras me serrèrent affectueusement et cela dans un trou de mendicante !

J’étais étrangement heureux... de multiples frissonnements parcouraient tout mon être, ne sachant moi-même ce qui allait m’arriver. Entre mes deux mains je pris mon front, et dans mon être que je distinguais nettement déjà... – un être qui ne parle pas, mais qui sent avec effusion – je me plongeai. Quelle vie à connaître ! .. quel grand repos à saisir ! .. que de vertiges dans

mon esprit qui en ressentait les chaos !... Quand tout d'un coup, et je ne sais comment, je vis la mère reprendre en main son instrument et jouer, mais si doucement, une mélodie qui semblait descendre de très loin... un murmure comparé au bruit d'un mince filet d'eau qui, dans les cailloux et caché sous les herbes, se laisse entendre au passant rêveur.

Eh bien ! j'étais un passant dans ce moment-là, et bientôt une main vint me tirer de cette rêverie, en touchant une des miennes.

Je levai la tête et je vis ma petite créole danser autour de sa mère, des pas qui semblaient s'enlacer dans des fluides bleuâtres embaumant tout son être. Combien c'était délicieux ! Sur la terre je n'ai jamais rien vu de pareil, il fallait que la communion fût bien pure dans l'atmosphère qui nous enveloppait !... car que peuvent dire des lèvres... que peuvent-elles prononcer à côté des harmonies célestes ?

Une image ravissante enveloppa son visage, ses doigts semblaient diaphanes, et tendre à d'autres êtres – qui existent en vérité – les murmures de ses lèvres que je tairai sur les miennes afin de ne rien troubler. Là, je demandai de captiver les êtres que, sûrement, je reverrais, et que cette danse fût salutaire au bien que je répandrais. Je n'eus pas fini d'exprimer mon désir, que dans mes bras elle vint s'abattre et, son sourire disparu, de sa bouche trois mots sortirent : « Je te sauverai ! » Ce fut fini.

La mère revint aussi à elle-même, et ses doigts quittèrent l'instrument. Sur une natte assez douillette elle me fit comprendre de m'étendre. Sa fille s'étendit également.

J'aurais voulu être au soir tant mon ardeur bouillonnait en moi.

Pourtant il fallait laisser le temps aux heures !...

Toutes égales, remplies d'elles-mêmes, elles tournent au firmament et jamais ne se trompent dans leur heure... et qu'allais-je moi demander autrement ?

Je m'envolai en Italie... je revis mes voleurs et ma petite

amie, celle qui, si farouche était en moi tout de même, et peu à peu je vis la mer, la lutte, et de tourment de ce monde, et sur ce berceau de pensées vivantes je m'endormis bientôt.

Jamais sommeil si salubre... béatitude profonde... pas un bruit, pas un sursaut. Et quand mes yeux s'ouvrirent, les étoiles brillaient, je fus heureux de les découvrir. La créole toute parée, assise sur ses genoux attendait, comme une idole, le retour de son bien-aimé. Son doux sourire, ses yeux tristes à la fois et pleins de choses infinies me firent aimer ! J'étais fait pour cela.

Punir, c'est aimer. D'une punition jaillit l'affection.

Ce sont des mots que je vous dis ; mais ce sont des rails solidement incrustés à l'esprit qui dans ce monde cherche sa route. Ne craignez pas d'être fermes, en cédant vous faites reculer l'être que vous voulez sauver et vous-même avec, car ce petit recul on vous le redemandera au moment où vous aimeriez vous-même sauter le précipice, afin de vous libérer des griffes infernales qui subsistent en ce monde.

J'embrassai avec bonheur les mains de la créole ; et dans un châle la mère enveloppa mes épaules, et recommanda dans un langage habituel les avertissements journaliers à son enfant qui lui restait.

Ce qui me frappa c'est qu'en nous quittant, la mère me fit voir son cœur et faisant une révérence vers le sol elle s'inclina. Je ne savais rien à ce moment-là, mais je compris tout, quand je dus rentrer seul dans la demeure tenant entre mes bras l'enfant qui se sacrifia ! Sous ce châle je fus en vérité masqué, et entraîné par la main de la petite, dans la rue nous défilâmes tous deux, elle légère et moi soucieux.

Dans une allée sablonneuse elle m'introduisit et sous un figuier pleureur, c'est-à-dire : branches faisant circuit par terre, nous restâmes ainsi une heure à peu près ; puis je vis défilér

plus de cent chaises à porteurs, des couples innombrables, entre autres une jeune fille qu'on traînait presque de force ; un martyr s'imprégnait sur son visage enveloppé d'un voile bleu pâle ; ses cheveux retenus par des chaînes d'or faisaient avec sa couleur natale un contraste si pur que je bondis de ma place et dans mes bras je pris celle qu'on traînait au supplice.

L'esprit m'avait reconnu, dans mes bras elle s'évanouit.

Les traîtres la quittèrent épouvantés ; ils étaient complètement désespérés et s'enfuirent délabrés ; pourtant à leur côté pendait le fameux coutelas ! Pourquoi leurs mains ne le trouvèrent-elles pas et ne surent-elles pas s'en servir ? Énigme pour celui qui ne sait pas !...

Chargé de mon fardeau matériel que je ne sentais pas dans mon élan spirituel, j'arrivai sous le figuier protecteur où la petite créole, par mille caresses s'épancha sur moi – remerciements prouvant tous les élans de son cœur – puis tendrement comme, un enfant qui épie une chose qu'il envie, elle regarda les traits convulsionnés se détendre peu à peu ; la bouche s'entr'ouvrit pour bégayer quelques mots, de grosses larmes coulèrent, bain régénérateur à l'enfant torturée, je dis enfant, car mignonne elle était. D'où pouvait-elle venir ? blanche de peau, blonde comme son or, les yeux... je les ignorais, le long duvet des cils ne s'était pas relevé ! seules ses mains me tenaient enlacé, et je sentais en moi-même une pression si puissante et si douce en même temps qui me criait : « Ne me quitte pas ! »

Jeu presque difficile quand on ne peut pas comprendre ! mais le ciel secourut celui qui demande car la petite créole me dit en italien : « Viens ! Menons-la chez maman, c'est là qu'elle sera le mieux, sa délivrance s'ensuivra ! »

Je compris, ce qui fut dit fut fait.

Sur mes épaules retenant le pauvre corps meurtri que n'auraient pu soutenir ses jambes flagellées où la marque du fouet se voyait encore, il me fut plus facile, ainsi chargé, de

traverser les allées sablonneuses, que d'avoir à mes côtés cette pauvre petite poupée qui n'aurait pu marcher.

Arrivés dans la demeure maternelle, la mère, de nouveau, savait tout... elle nous attendait ! aussi s'empressa-t-elle auprès de la petite, baisa sa fille et nous dit de partir.

Nous quittâmes ces chauds adieux pleins d'assurance et nous retournâmes prendre place sous le figuier qui déjà sauvait une victime.

Je me repris en moi-même et implorais mon père de bien vouloir me tendre son plus grand secours... un souffle d'orage planait sur ma tête, et dans mon cœur un aiguillon s'élevait.

Je méditais encore, quand de la bouche de ma compagne sortirent ces mots : « Allons ! du courage ! Abandonnerais-tu la main qui te guide ?... crois-la douce, crois-la forte, et quand dans ta poitrine je frapperais énergiquement, c'est que dans toi-même je prendrai l'heureux instant de délivrer nos frères – les appelés de ces moments –. Ne cherche rien à savoir... espère dans le bien qui te guide... ferme les yeux lorsque la douleur frappera ta vue, et dans la main blanche que tu as vue, apporte leurs mains souffrantes afin de les guérir. »

J'étais réconforté... sur ma poitrine j'attirais la créole, mais dans une toute petite voix d'enfant (on eût dit qu'elle ne savait plus causer) une autre mélodie reprit : « Oui, tu peux m'embrasser, c'est bien fini... je vais te sauver ! après quoi tu auras sauvé aussi. Tu ne toucheras pas la couronne que l'on veut t'offrir, c'est moi qui dois la prendre, et quand tu verras les fleurs s'épanouir sur ma poitrine, tu pourras me toucher, me prendre et m'emporter. Puis tu diras à maman qu'elle chante encore, mais pas pour elle, pour celle qu'on lui a apportée ; c'est elle qui doit me remplacer. »

Ces paroles furent pour moi un tumulte, une émotion, un bonheur tout à la fois ; mes doigts dans mes cheveux passèrent fiévreusement. Quoi donc !... je ne pourrais pas à mon tour sauver la créole ? Elle me sauve, elle m'a sauvé, me sauve

encore... Ah ! délire de vie incalculable... Quand donc arrêteras-tu de plonger dans mon sein ton poignard ? « Ciel, abaissez-vous afin que je sonde vos nues ! Père ! redis les mots que tu fis résonner au moment de quitter la terre... je veux les entendre. Que dois-je croire ? c'est vers vous que je m'abaisse, ayez pitié de moi. »

Et comme la bouche avait parlé, j'obéis : j'embrassai... et ce fut mon dernier baiser... jusqu'au jour où je compris l'amour du Père, et dans lequel j'enfouis ma gloire humaine, qui bientôt devait scintiller ! Il le fallait ainsi !

Quand j'eus réchauffé les petits membres de la créole, comme une flèche elle se leva et m'attira par la main. Je sentais que l'heure approchait à grands pas.

En effet, par une grotte souterraine, d'où s'exhalaient les arômes de l'encens qui brûlait tout en m'entourant, je sentis qu tout était bien prêt et qu'elle avait tout dit.

Sous les palmiers, où d'épaisses guirlandes masquaient notre vue, nous entrâmes dans l'allée principale du promenoir enchanteur. Ce soir-là, on avait amené des charmeurs de serpents. Pourquoi donc ce soir-là plutôt qu'un autre ?

En moi l'éclair jaillit. Ma pensée immédiatement captura tous ces hommes. Ils étaient sept (prenez garde au chiffre dont je vous donnerai la définition) et chaque homme, porteur de deux bêtes, les faisait changer de bras alternativement par la pensée soutenue et réitérée.

Mon effet ne se fit pas attendre, car bientôt les serpents dans l'air sifflèrent et tombèrent sur le sol appesantis par eux-mêmes.

Je remerciai et mon cœur débordait d'une réjouissance si pure que je vis mon autre être, celui à qui je devais tout, celui qui s'appelle l'être sacré... le Dieu de vérité qui demeure en chacun de vous, mes frères, et que vous bafouez !

On ne m'avait pas encore remarqué, mais l'étonnement était grand dans la salle, car un chaos funeste s'était opéré dans

l'esprit de ces éleveurs de bêtes. L'affolement fut grand, chacun prenait la fuite devant le danger, croyant que les serpents allait se réveiller.

Les plus vieux de la secte, à grands pas se dirigèrent vers les urnes qui fumaient, et par de longues imprécations et signes réitérés, abaissements vers le sol en allongeant les bras en signe de ralliement, ils imploraient je ne sais quoi : ce dieu fort... cette secte magique qui devait ranimer et le serpent et la bête, hélas !

Je vis clair par mon père, et ne bougeant pas de ma place, froid comme un mort, mais vivant comme mon âme, j'anéantis toute cette fumée qui déjà s'emparait de mon esprit ; la lutte, je commençai à sentir, il était temps d'en finir. La réaction se fit et je vis qu'en effet la main de fer qui promettait ne trompait pas, car bientôt la fumée, au lieu de monter contre terre, redescendit et l'arôme cessa.

Alors des clameurs, des cris, des lamentations des gémissements, une torture humaine gisait à terre dans cet instant. Chacun déliait son turban et arrachait sa robe. Je marchais sur l'or et les pierreries... tout était répandu, toute la vérité scintillait accompagnée des diamants et émeraudes qui seuls de leurs éclats soutenaient la faible clarté de petites lampes encapuchonnées. On eût dit même que les fleurs se reprenaient à vivre. Je sentais la Vie, je sentais le bonheur !

J'étais encore à ma place, quand bientôt pas à pas, comme une reine majestueuse qui veut couronner son enfant à sa place, la fameuse blonde madone vint au-devant de moi et sur un plat d'or, me présenta une couronne dont les fleurs lourdement enchaînées avaient leur calice clos !... Je croyais que tout devait revivre ! pourquoi donc celles-ci restaient-elles fermées ?

Je n'eus pas fini de penser que ma petite créole, d'un geste instantané et les yeux tournés vers le ciel, s'empara de la couronne, la posa dans le fouillis des voiles qui entouraient sa

poitrine, et par terre elle tomba. – Ma vision dictée vivait son image pour une autre vie ! – Je n’eus pas de regard... alors la madone s’écroula devant moi, et dans ses traits je vis la folie prendre le dernier bouquet... la tourmente se ruant dans ses membres lui valut sa fin. Je la revis plus tard sous un vieille galerie où d’aimables passant, venaient la déposer afin qu’elle put encore tendre la main.

Ceci fait, j’obéis au rêve qui passe et, quand je vis les fleurs s’épanouir, j’en vis sortir un petit serpent noir qui, lui aussi, ayant fait son œuvre vint déposer sa langue dans le sein gauche de l’enfant. Je ramassai et la couronne et la petite bête, que j’enroulai autour du bras ; et dans le châle qui soigneusement avait protégé mes épaules, je remportai ce que Dieu avait voulu pour moi.

J’allais partir avec mon doux fardeau, quand derrière moi surgirent deux êtres... dans leurs yeux planait une angoisse mortelle ; ne pouvant s’exprimer, ils s’emparèrent de mon bras et près d’eux m’attirèrent, cherchant à m’entraîner hors de la salle.

Je ne savais trop que penser ! un indéfinissable dégoût s’emparait de mon cœur. Point de porte assurée... Celui sur lequel j’avais compté pour me transmettre les paroles salutaires n’était point reparu... et dans l’ombre planait encore ce mystère. Spontanément, malgré moi, j’obéis. Ils comprirent et entre eux deux portèrent la créole. Je n’eus pas besoin d’indiquer le chemin.

Près de la demeure où m’attendaient les fidèles, je fis signe aux deux blancs de rester près de la pierre où l’enfant bonne et sage m’avait recommandé de faire doucement. De même, suivant le souvenir de ce message, je posai mon index sur mes lèvres et je fis « chut ! » en les regardant.

Je me glissai en arrière, enlaçant le corps léger dans mes bras qui, malgré moi, frémissaient de douleur. J’aurais voulu pouvoir pleurer comme une sœur qui pleure en vérité.

Je repassai le corridor, et sur sa natte, je vis... ô merveille ! un voile blanc, des fleurs tout fraîchement cherchées, qui attendaient le repos de celle qui était partie ! La mère dans son coin jouait, et dans le regard de la jeune fille blonde, une infinie douceur planait sur cette tombe où semblaient se dorer les sourires du printemps.

J'aurais voulu voir une tempête... des cœurs saignants... pour que je pusse y mêler le mien un moment ! Je condamnais ces bouches qui ne prononçaient pas une parole et qui s'abaissaient sur des vœux de prières, comprenant que la délivrance est le salut du joug salutaire qui réveille pour ne plus dormir !

Rien... Déposant ma créole, les bras le long de mon corps, je restai à mon tour comme une idole. Je croyais vaincre et j'étais vaincu par l'amour de saintes femmes qui se comptent... mais lointaines elles sont ! Les espaces vous les révèlent, et dans la douleur on les trouve vaillantes, ayant le baume au cœur et dans l'âme l'appel au grand séjour.

Oui, seul, j'étais là ! Je ne pouvais me comparer, et sur mes genoux je tombai, implorant la vision douce, afin qu'elle pût encore guider mes pas où, aveugle, j'allais, ignorant, ignoré de ce monde qui faisait frissonner mon corps.

Rien !.. toujours rien !... pas un voile léger ne vint troubler les douces notes qui couraient dans la voûte cristalline, où seule la petite lampe au lézard vert semblait nous écouter.

Alors... dans mon langage à moi... ce langage qui fit tressaillir les rocs de mes montagnes, j'appelai sans voir personne, je criai : « Père ! ne m'entends-tu pas ? »

Faut-il vous dire, mes chers lecteurs, que l'enfant blonde, près de celle qui dormait du sommeil de la terre et rêvait dans la vie du monde des réveils, vint s'agenouiller, pria dans une langue que je ne pouvais comprendre... seul, son chuchotement faisait tressaillir mon cœur. Bientôt elle s'endormit pour qu'au-dessus de la tête de la créole je visse s'inscrire en lumière dans un nuage rose soutenu par des lianes d'amour que faisait ce

couple vivant, embaumé par les fleurs qui gisaient sur le corps de ces enfants : « Va ! tes pas seront guidés ; en toi je frapperai les coups nécessaires afin de t'arrêter au combat des acharnés de cette vie. »

Le nuage changea de place et sur la tête blonde : » C'est elle qui prendra ma place, car c'est moi qui te parle, la créole est au monde, et crois bien que je n'ai quitté une place que pour rentrer dans une autre. Auprès de ma mère je resterai, mère d'esclave elle n'est plus, mère d'une enfant noble elle est... noble dans la victoire, celle que les hommes ne connaissent pas. »

Quand j'eus fini d'implorer, le grandiose mystère s'ouvrit et dans le réveil de l'enfant blonde je vis se glisser le doux reflet des yeux que je croyais disparus. Puis son langage revint et me dit d'aller accomplir la tâche... que d'ici elle me guiderait, et que je la verrais devant moi guidant mes pas.

J'avais tout compris !

Ô douceur infinie !... image dont la vie ne peut se rassasier... exhalaison du souffle qui passe et qu'on aspire dans les profondes voluptés de l'âme en délire. Imolé sous cette voûte, j'aurais voulu témoigner aux cieux ouverts tout ce que brûlait en chaude expansion le pauvre moi qui pleurait. Oui, je compris que les yeux du monde sont aveugles et déchirent le sens de la science divine, afin d'en faire une guirlande affichée dans les livres dorés de la doctrine lettrée, établie par vous, pauvres humains ! De grands paraphes vous voulez ; des sceaux durement imprégnés afin qu'on ne puisse pas déchirer votre empreinte. Et vous, vous arrachez la sainte vérité au profit du mensonge qui gît dans les replis de votre âme et conscience.

Je viens vous dire la vérité, celle qui demeure, qui ouvre, qui éclaire. Faites un petit effort et regardez en esprit ce que vous appelez la vie, et vous y découvrirez la vérité du grand génie.

Tu m'as torturé, tu as cru, ô terre, que je retournerais sur des pas en arrière afin de salir et d'étouffer ce qui m'avait valu la Lumière et la clarté... c'est à elle que je dois ce que j'ai semé dans cette gloire, c'est elle qui m'a animé, et c'est elle qui m'a fait me taire, c'est elle qui a semé et c'est par elle que cela a levé. Et tout cela dans des consciences humaines, foyers créés par l'univers, où gisent d'autres univers.

Rempli d'une puissance immortelle et doux comme une fiancée, ravie du moment sacré aux baisers promis de la sincérité, je quittai cette chère demeure, tout en saluant profondément la noble mère, qui, de son doigt sur ses genoux, me montra le retour, me signifiant que ma place était là. J'avais un nid où reposer ma tête.

CHAPITRE XXII

La roche phosphorescente – deux frères sauvés – Le mystère s'entr'ouvre

Quand je fus auprès de mes compagnons que je ne connaissais pas, je les trouvai appesantis ; j'eus de la peine à les sortir de leur torpeur, mais par ma pensée je compris que leur esprit me connaissait, car dans le même regard, je trouvai mon départ.

Nous marchâmes ainsi côte à côte pendant une heure ; je ne savais toujours pas où j'allais. Près des pans d'un mur où je remarquai des blocs énormes scintillants sous la lune qui apparaissait, je compris que j'avais quitté le Caire et qu'au dehors je me trouvais. Pendant longtemps encore et dans le sable brûlant mes pieds s'enfoncèrent ; je commençais à être épuisé lorsque surgit devant moi la blonde créature, qui me sourit tendrement.

Mon arrêt fut net, brusque. Par ce fait, j'avais coupé la marche à mes deux compagnons. L'un distingua quelque chose et se prosterna en balbutiant quelques paroles. L'autre n'avait rien vu, mais il imita tout de même son frère. (Aujourd'hui, je dis : Il avait cru sans voir !)

La vision fut de courte durée et nous nous remîmes en marche, moi heureux, et les deux frères éprouvés par le sentiment qui m'emplissait.

Une sorte d'allée, chemin fait par les caravanes se rendant au Caire, s'ouvrit devant nos yeux et c'est là que nous entrâmes.

J’aspirai à mon but, mais je ne savais pas pourquoi !

Tout en côtoyant ainsi de gros blocs de pierres blanches nous arrivâmes dans un endroit où leur amoncellement semblait avoir formé un camp : de hautes herbes, des cactus encerclaient toutes ces choses qui se détachaient mal dans la nuit.

Pour arriver dans ce lieu presque redoutable, il fallait descendre. Nous marchions un à un quand ma surprise fut grande... par la main je me sentis pris et attiré sur la droite ; je n’avais encore rien vu, mais par la douce tiédeur de ce qui m’enveloppait, je pensais que la blonde était là, guidant mes pas, et je m’y confiais.

Mes deux individus s’arrêtèrent devant une assez longue déchirure d’un bloc surplombant. Là, guidé toujours par celle qui tenait ma main serrée, je m’avançai et restai environ à cinq pas.

Sans mot dire, ils s’assirent tous deux et me prièrent de prendre place au milieu d’eux, en m’attirant. Je compris.

Mais la blonde enfant ne le voulut pas et sa main dans l’air resta en suspens. Étrange spectacle pour moi et moment d’angoisse inattendu ! L’un deux regarda au ciel un moment et me fit voir une constellation en me marquant sur ses doigts les heures écoulées de la nuit. Quand j’eus suivi son regard ainsi que le mouvement qu’il m’avait indiqué, il me montra le roc qui semblait devenir en feu... un feu phosphorescent et, au milieu du trou béant qui semblait s’agrandir, je vis des ossements, oui des ossements humains... puis surgit un nuage rougeâtre qui peu à peu descendit le long du roc et devant mes yeux se tordit, prit des formes étranges. (Ma vision demeurait toujours, je veux parler de la blonde qui ne cessait de me regarder.) L’affreuse douleur qui se faisait dans mon cœur devint si cuisante que j’aurais presque voulu baisser les yeux, mais inutilement, car toujours plus près je m’avançais pour regarder mieux ; et quand j’eus prononcé à mon âme (car c’était à mon âme que je parlais sans le savoir) : « Je suis devant toi... que fais-tu là ?... je te connais. Allons ! Parle-moi, étrange phéno-

mène, je veux savoir ! », un corps pris place dans ce tourment en buée, des yeux s'infiltrèrent dans les miens, puis un bras s'avança ayant dans la main des vipères, et je vis à ses pieds de pauvres créatures qu'il avait ensorcelées par le venin de ces bêtes.

Indéfinissable problème ! Les visions passaient, se succédaient, et depuis des âges subsistaient, quand me reprenant en moi-même, je me souvins que, dans la salle où la fuite avait balayé certaines places, deux charmeurs de ces bêtes s'étaient repentis.

Mais que faire du poison qui planait dans l'espace ?

Ressaisis en eux-mêmes, ils devaient devant cette ombre vivante la rejeter et lui rendre ce qu'elle avait prêté.

La vision reprit place dans le nuage rougeâtre qui se tordit de même qu'auparavant ; à ce moment-là, la blonde enfant, de son doigt, me montra les deux êtres endormis. Toujours point de parole... oh ! Quelle agonie... moment difficile et inoublié pour moi... un sentiment glacial envahit tout mon être et bientôt moi-même, je fus enroulé de serpents ; puis je vis au-dessus de ma tête s'élever un être... un être ! Moi-même ! Sur mes genoux de mort je tombais et dans mes yeux d'extase, implorant le secours, je voyais la venue de tout ce qui devait faire ma route à travers l'espace !

Tout seul !... À qui dire ?... J'étais un fou... et pourtant j'avais vu ! Je croyais !... Deux êtres bien distincts, un qui commandait à l'autre et dont j'avais ressenti certaines caresses... mais si profondes qu'à leur toucher je me plaisais. Et c'est ainsi que petit à petit je connus l'individu qui parlait en moi.

Alors au-dessus de toutes choses réunies avec le mirage tout blanc, je regardai les deux pauvres fous qui, endormis, se tordaient également, pris aux douleurs de l'agonie qui devait les purifier, et mon corps à côté d'eux gémissait de même et pleurait avec eux.

Soudain une main de fer scintillant dans la mienne me fit

reprendre place dans mon corps ébranlé. Au même instant deux cris de rage sortirent de la bouche des deux êtres qui brusquement avaient relevé la tête, et dans le bloc de granit s'éteignit la vision sanguinaire qui peu à peu s'effondra sur le sol en léchant les parois et en attirant les ossements qui, en poussière, vinrent jusque sur mes sandales marquer leur sceau du mystère.

Ils se relevèrent tous deux, et me causèrent dans ma langue, oubliant qu'ils étaient étrangers. Deux frères de plus j'avais à mes côtés. Les entendant me parler, je me mis tout d'abord à les regarder, ahuri moi-même, et me tâtais, me retournais, pour voir si ce n'était pas moi-même qui me causais. « Mais, me dis-je, tout d'un coup, ce pays est enchanté, car depuis que mes pieds ont touché ce sol magique, je ne vis que de clartés et de charmes qui me nourrissent et m'attristent, me tuent et me font vivre ! »

Je les touchais encore une fois, après quoi je me touchai. Mais eux, plein d'une puissance, me dirent en italien très pur qu'ils étaient une très ancienne connaissance et revenaient de loin.

Sous la lune, cette fois-ci près du mur où tout avait vécu et ressuscité pour la vie, nous nous assîmes tous trois et je posai mes questions. Mais celui qui paraissait être le plus éclairé, car lui, déjà, avait vu la vision blonde, me dit : « Ne t'inquiète pas, tes pas sont voilés, en toi tout est scellé. »

Alors dans le ciel se perdit ma vue, mon organe tout entier. La force qui avait semblé me quitter, et qui m'avait fait asseoir, m'était revenue d'un coup, je ne voulais plus rien savoir. Me levant comme un ressort : « Allons ! Menez-moi auprès de la demeure que j'ai quittée hier soir. » Mais tous deux firent signe que non ; ils embrassèrent mes mains et je vis sur leur front deux petites lumières. Se levant également, ils me montrèrent un horizon d'un tout autre côté que celui où j'allais guider mes pas, et dans un italien sévère et plein d'autorité, celui qui m'avait déjà répondu me dit : « Voilà où nous devons aller...

Toi, tu peux retourner. »

Et c'est ainsi qu'au haut de l'allée qui m'avait introduit, je vis apparaître l'enfant blonde qui souriante, m'attirait, et dans le vague je me perdis, heureux et triste je souris à la venue promise : un merci dont je ne pouvais découvrir le sens caché du délire joyeux qui semblait m'enivrer ; pourtant des lèvres amères prononçaient ce merci... et vers le Caire je revins guidé et accompagné par la vision.

L'aube blanchissait les allées des palmiers, et j'assistais aux courses des petits amandiers, des chasseurs de lézards, de papillons et de mouches. Tout cela m'intéressa et avec eux mes pensées suivirent leur cours.

Quand, revenant à mon rêve, je vis la brave mère, sereine, attendant mon retour, je précipitai mes pas et, dans une demeure embaumée de l'encens répandu dans les bandelettes de toile qui avaient ficelé le corps, j'eus encore la douce assurance de tenir entre mes doigts les beaux cheveux noirs de l'enfant sacrifiée. Ensuite on vint la chercher. Mais heureux je l'avais gardée, tout était vivant... rien n'était mort... et pendant qu'on portait la dépouille restée fraîche, la mère se mit à chanter et sur la natte restée fleurie j'étendis mon pauvre corps, et ma pensée s'exhala en désirs sincères de connaître toujours plus le mystère qui m'envahissait.

À ce moment-là, je prononçai : « Mystère » et tout en le prononçant il s'éclairait en moi. Une seule et unique direction envisageait mon cœur, celle de franchir et d'exécuter tout ce qui faisait appel dans la vérité. Je m'endormis profondément quand, dans mon rêve, la blonde enfant vint égrener des notes frêles comme un murmure, comme un doux chant... j'en restai bercé... son être dormait aussi et, tous deux enlacés dans les nues éthérées, je vis avec un immense appui la venue de ce que je devais suivre.

J'étais réconforté, mais le secret de cette racine implacable, c'est qu'une fois réveillé, dans mon être, en vérité, je ne

pouvais pas prononcer une seule chose de ce que j'avais vu, cela m'était interdit et me guidait. Parfois, dans une mêlée sombre, dans mon corps rigide de la tactique énercée qui se jouait autour de mon être, je voyais comme dans une goutte de cristal une ombre de mon rêve ; à peine ce mirage était-il opéré, qu'en moi s'élevait un souffle, un ouragan de vie... j'allais tout renverser, quand dans mon cœur des larmes de tendresse infinie – qui donnent l'éclosion à tout ce qu'un cœur divin peut souhaiter comme envie – y abondaient, alors inflexible et doux en même temps, je restai suspendu au non, au oui vivant, mais pas à autre chose, je vous le dis.

C'est dans ce rêve que je vis arriver le seigneur à mes pieds, me suppliant de revenir à ses côtés. Mais, de sa bouche vomissant sur lui-même, je sentis l'individu rebelle qui déjà charmait mon cœur de pitié, et tout en me réveillant je me pris à m'entendre dire à haute voix : « Non, non, non, je n'irai pas ! »

CHAPITRE XXIII

Le traître éconduit – Tempête intérieure – Mico et le négrillon – *De la vraie vie, amen.*

J'étais assis sur ma natte, lorsque des bruits se firent entendre dans l'allée souterraine et un petit amandier, au service d'un habitué de la salle, sut me trouver et vint, au nom du seigneur me chercher. L'enfant ne connaissait pas mon langage et dans sa main se trouvait le message qui me désirait. Je n'y répondis pas, mais je remis le message en le pliant en angle et fis signe à l'enfant de s'en retourner.

L'enfant blonde à mes pieds vint s'asseoir, me tendit une coupe de liqueur rafraîchissante ; des noix me furent apportées, mais je ne pouvais plus rien voir. Je regardais cette brave mère presque comme un indifférent, et dans la docilité de l'ange qui l'entourait je restai froid, la mort me surprenait. Je ne sais, dans le long moment qui s'écoula, ce qui se passa entre nous trois, quand, l'attendant sûrement, je vis arriver à pas doux et lents le seigneur ; mais il n'était pas seul, dehors sous le figuier, on l'attendait !

– Que viens-tu faire ici ? lui dis-je, et pourquoi tes amis ne sont-ils pas avec toi ? Les miens sont où je suis et je n'ai point peur qu'on entende ce que je dis !

Un rictus indifférent se répandit sur ses lèvres. « Ce que j'ai à te dire n'est pas pour des oreilles d'esclaves ! » répondit-il.

– Tiens !... tu as encore des esclaves ? Eh bien ! Fais venir

tes esclaves, ils resteront avec mes amis, et moi sous le figuier j'irai prendre leur place... en esclave je te montrerai ce qui réside dans le cœur de la vérité.

Il ne bougeait pas, ses yeux étaient fixés sur moi, et par de vaines supplications il essaya tout de même de dérider mon front.

Mais plus il prononçait de paroles, plus en moi le venin entraît, et derrière cet être je sentais une telle cohorte que je me pris à me rappeler du moment ensorcelé que j'eus à soutenir près de la roche phosphorescente. Oh ! son heure ! quand donc arriverait-elle ?

Toujours le geste trop tard qui prononce le recul de l'esprit et gagne du terrain en arrière, telle une roue de canon qui au fur et à mesure qu'elle crache, recule en traître pour sauver sa mitraille.

Je me levai, quand, devant moi, le nuage aimant de ma blonde enfant vint séparer le regard hypocrite du mien qui allait enlever la justice... mais il fallait que je m'arrêtasse de causer.

Que vit-il ? Je ne sais. Mais sur ses talons il tourna et dans le souterrain j'entendis ces mots qui résonnèrent : « Lâche ! lâche ! c'est mon or que tu as voulu, mais mon or tu ne l'auras pas ! »

Que dire... que faire pour une conscience qui ne cherche que la vraie route ?...

Je refermai sur mon cœur le crible de ce doute, et comme une seconde passoire j'infiltrai le rayonnement des mots scintillants qui m'avaient élevés jusqu'alors.

Sur la natte je me rassis voulant enfouir au plus profond de mes entrailles le cri jeté par cette pauvre canaille. Je bus le reste de ma coupe et, dans le fond de la demeure, la vieille se mit à jouer et à chanter. Je suivis sa mélodie et je perdis dans ses accords celle qui avait flétri les bords de mon âme qui, heureuse, se mit à sourire.

Ce repos et ce bain me furent salutaires... quand, en moi-

même, réagit un mouvement de connaissance plus forte, un : Je voulais voir, Je voulais conquérir... qu'avais-je à craindre ?... Je priai donc la douce enfant de venir avec moi ; je fus heureux en voyant la réponse sur son visage. Elle s'enroula d'abord dans une robe bleuâtre qui avait appartenu à la gentille créole ; de sa tête tombèrent les longues nattes défaits et, par de petites boules d'or, elle fit bien vite une torsade autour du front souillé, mais pur dans la clarté, car aucun baiser n'avait pu y rester. Ses longs cils noirs, ses yeux de pervenche éteinte, son teint mat de blanche faisaient à côté de moi-même, noir comme de l'ébène, un tel revirement, que comme un grand frère, je la pris par la main, et tous deux dans l'allée principale des palmiers chevelus qui mènent au bord de la plage, je marchai en cherchant de mes yeux tout ce que je pouvais connaître, tout ce que je pouvais sentir et tout ce que je pouvais enfouir.

Marchant ainsi tout droit à la mer, nous prîmes place sur le sable brûlant. Devant, derrière, de tous côtés vinrent se grouper bien des êtres emmaillotés ; dans leurs voiles, ils dissimulaient leurs regards... mais dans mon cœur venaient frapper leurs cœurs.

Pourquoi cette torpeur soudaine qui peu à peu m'envahit à me faire pousser le cri de la bête humaine ? Et pourtant j'avais à mes côtés l'heureuse et touchante rêveuse qui tendrement m'obéissait sans murmure !

J'aurais, je ne sais sous quel empire, voulu courir au tombeau scellé déjà, chercher la brune qui épanchait mon délire et sur laquelle je faisais voler mon cœur. Étrange bonheur qui se révèle dans l'harmonie la plus douce où le sacrifice brûle sans y découvrir la fissure... et insensiblement on reste à regarder, mais on ne voit pas tomber les gouttes. Car au moment où je pensais ainsi, la blonde enfant, à mes côtés sur le sable, s'étendit rigide et sur les flots je vis s'élever la couronne d'or ayant ses cheveux comme parure, puis un regard si doux, si doux, que dans mon être je sentis la torture qu'à 46 ans je

devrais subir pour aimer à jamais !...

Mon corps, dans le sable, aurait voulu prendre tombe, ainsi que dans le cristal du mouillé de la vague qui balançait la nacelle dorée où gisait la fidèle aimée... mais aimée par qui ? Par moi ? Non, infâme ! par les cieux. Sa bouche me l'avait dit en s'évanouissant sur ma poitrine au moment de la sauver ; j'en entendis le murmure et les flots dans leur rire amer semblèrent me le crier !

J'avais rêvé... mais un rêve cruel, profond, qui s'assied dans un rêve où la vie semble rugir et pleurer en même temps. Abaissé alors sous ce ciel qui me donnait la félicité, je demandais en toute vérité de bien vouloir me pardonner.

Je compris alors pourquoi elle fut conduite chez la mère... mon cœur ne pouvait dès cet instant se le pardonner... ma place n'y était plus ! à elle seule tout entière.

Ô sacrifice ! pourquoi viens-tu naître avant que j'ai bu ta goutte de lait ?...

Ayant saisi tout le revers de l'être qui commençait à défaillir, je retournai en moi-même la chaîne (qui un jour me traîna), puis je dis à voix haute : « Allons ! enfouis d'abord ton toi-même et rentre mener au port la fidèle que tu ne mérites pas. »

Je ne sais qui pleurait, si c'est moi ou elle... à peine avais-je terminé aux cieux mon cri de douleur que des larmes, un sanglot venant d'une âme lointaine pleurant à mes côtés me faisaient relever la tête et tout doucement, ne se souciant pas des êtres qui étaient là autour de moi, elle releva son voile et sur son cœur prit mes cheveux noirs. Mes sanglots se mêlèrent cette fois-ci au rire amer des flots, et je laisse au cœur tendre et pur le soin de me juger... mais sachez, mes bien-aimés frères qu'il faut souffrir pour aimer.

Ayant compris dans mon cœur qu'une trace profonde se marquait pour enfouir mon destin que je n'allais que suivre, je regardai avec amour l'enfant qui déjà se relevait : un véritable bijou, si délicat qu'on n'ose le toucher... et pourtant dans toute

sa ligne on eût dit une sainte qui ne voyait plus rien ; je me demandais où pouvaient se diriger ses pensées tant son regard était pur ; et son sourire naturel reflétait en moi-même une si tendre commotion que par la main je la pris et me dirigeai du côté de la maison.

Pourquoi tant de chose sombres passent-elles sur l'être humain ?... pourquoi lorsqu'on veut avec un désir ardent connaître ce « plus loin », faut-il qu'en course on perde une force qui semblait au départ ne mourir jamais ?... Pourquoi donc cet état de choses, et tout cela dans mon être endolori par une souffrance qui ne se peignait même pas sur mon visage, mais qui se plaignait toute seule en moi ?... Et j'entendais toutes ces phrases !... Et moi, pauvre individu je ne savais y répondre ! Ah ! oui... quand, près de mes roches, je me voyais dans un tel moment subissant les tourments de l'être qui grandissait en moi, pour le fatiguer je marchais dans la montagne, je lui interdisais de me voiler ce que je ne pouvais pas voir, et je voulais voir... Et puis dans la caverne, devant des êtres qui me répondaient, j'avais en moi une élastique vivante qui s'étendait en serrant les fourbes et les menteurs... mais ici, où tout se traîne, où tout rampe... tout me pèse, je suis las, et il faut que j'attende ! Triste sort que d'être l'instrument de l'autre !...

Une direction, j'en avais une... ne l'aurais-je plus ? Je m'apaisai brusquement. L'enfant s'arrêta ; sur le sable son corps tomba et devant moi je vis son auréole qui me dit en moi-même : « Pourquoi tous ces mots jetés à la face du ciel ? Tu es ici pour renverser ces dômes et faire éclater l'unique vérité... enserrer cette griffe qui tue l'humanité et délivrer ces pauvres êtres qui se traînent et cherchent à toucher tes pieds. Apaise cet être ! Confie-toi à la madone qui ne parle pas, mais qui te fait tout voir, et ne désespère pas ! Tu fais tes premiers pas ! » Peu à peu le voile diaphane devint bleuâtre et le nuage disparut ; l'enfant sur le sable gémit doucement.

L'intrigue fut grande en ce moment... une envie captivante s'étreignait dans les cœurs, et tous ces charmeurs qui passaient et repassaient, de leurs sens enivrés jusqu'à la sécheresse de leur âme, buvaient la pauvre enfant au souffle qu'elle exhalait ; mais sans les voir elle eut pitié, elle se sentit forte, et cette fois-ci par la main, me prit d'elle-même.

Nous longeâmes la côte. Dans le lointain un bouquet de palmiers attirait ma compagne. Pourquoi ce détour ?

Je marchai plein d'assurance et, quand nous fûmes assis sous le feuillage, je ne fus pas peu surpris de voir arriver le petit amandier que j'avais vu à l'aube, tenant d'une main « Mico » et de l'autre le cheval du seigneur... à la mer il venait les baigner.

La jeune enfant sur mon épaule posa sa main. Je sentis en moi-même qu'elle avait tout compris. En italien elle me dit : « Fais quelques pas sur la plage, je te suivrai. »

J'obéis. Ma pensée radieuse enveloppait Mico qui se mit à hennir et à se lever tout droit comme il s'était levé la première fois lors de ma venue. Je restai sur place ; sans désirer je désirais, sans vouloir je voulais et, avant d'avoir compris la fin du fait, il était accompli. Mico, d'un brusque coup de tête, fit lâcher prise au petit amandier et sur moi au galop il vint exprimer sa joie et, sur le sable, à deux mètres devant moi il abaissa ses deux genoux ; comme une bête fidèle il reconnaissait l'être que moi-même j'avais tant de peine à connaître !

Le petit amandier, sur le cheval du seigneur sauta vivement, vint près de moi, me reconnut également ; dans ses yeux je voyais passer toute l'intrigue de questions auxquelles je ne pouvais répondre, mais l'enfant blonde prit ma place et, dans le langage du garçon, elle plaça ce que Dieu voulait placer... si bien que le petit amandier, après avoir fendu les vagues, repartit non sans s'être retourné pour voir si je restai à la même place.

Mico me suivait comme un chien ; que voulait dire cela ?...

Pourquoi mon cheval retrouvé ?... De la mêlée je devais sortir.

Je plaçai donc ma compagne sur le dos de Mico et tranquillement nous retournâmes à travers la grande allée à la demeure que cette fois j'allais quitter pour un temps bien éprouvé.

On me suivit, et arrivé près de l'allée où je dus, sous un vieux portique, attacher Mico, tous ces hommes aux regards de reptiles m'attendirent. Je leur fis signe que oui. Ils baissèrent la tête.

Chez la brave femme, je trouvais le silence ; une paix profonde de son cœur sortait. Et quand dans ses bras je lui remis le présent de la douce créature que je ne méritais pas, de ses deux mains elle prit ma tête, et de ses yeux coulèrent des larmes qui guérissent et lavèrent ma plaie.

Je n'avais rien dit... et tout cela par un vrai cœur avait été entendu !

* * *

Ô douceur ! toi qui guéris les douleurs afin de les tenir en cohorte pour que, scellées une à une, elles se meurent dans un espoir sans borne... qui fais que tout le long de la vie, après avoir franchi un pas, on se reprend et, au lieu de haïr, on bénit le moment cruel qui semblait anéantir l'être rejeté de toutes parts, de tous côtés. Oh ! non, il vient un cri qui rappelle à la réalité et l'agonie tombe... c'est fini ! c'est un réveil dans la vérité.

Eh bien ! là, après avoir traversé jusqu'alors bien des passages qui semblaient, pour moi, être finis, me disant : « Cette fois-ci il ne peut rien m'arriver de plus triste et de plus difficile à surmonter », avec tendresse je revoyais le tableau de ma mère, envisageant en moi-même à peine une ombre d'un passage aimé, qu'immédiatement une sourde envie semblait s'abattre sur moi et me tenir crispé. Je sais que dans mon

langage à moi, je lui disais de douces choses à cette mère... elle était mienne, ainsi qu'à l'enfant blonde qui docilement avait pris une place sans rien demandé d'autre ! Doux problème de la vie, quand on comprend et qu'on ne comprend plus... car il n'y a plus à comprendre : la nature s'achemine en l'être vérité et docilement chaque mois le revêt en vérité. Tel l'arbrisseau grandit, se couvre de mille feuilles, devient vert, se fortifie dans son écorce, et tout cela par des vents, des pluies, du soleil cuisant, des matins monotones, des soirs brumeux, par de la tempête, et sous des orages fougueux se plie et se relève quand l'orage a cessé ; la fraîche brise d'avril lui ramène son zéphyr qui laisse dans ses branches la surprise de ses nids. De tout cela la nature d'elle-même s'est habillée, a fait son pas. L'hiver vient, elle se déshabille et dans le silence elle s'apaise pour dormir d'un réveil que vous connaissez tous, mes frères !

Eh bien ! sous ces cieux où tout demeure, où tout se transforme, où absolument rien ne se perd, sachez vous habiller de votre nature qui vous dit : « Prends garde ! voici l'orage, laisse-moi te couvrir ! »

Mais si, rébarbatifs, vous levez tout de même la tête, et cela au milieu du chemin... le torrent ravageur fait son œuvre, sans crier gare il marque son destin ! Alors que faites-vous, ensuite, humains ?... Sur un lit de souffrance vous vous laissez porter, appelant au secours l'humanité qui passe telle que vous l'avez passée !...

Ah ! sachez comprendre, frères ! Il en est temps... Un cri de démesure va sortir de tous ces êtres ici-bas, et mon histoire s'avance dans la tourmente.

J'étais aussi comme vous... car à cet âge-là, je voulais, moi aussi, renverser le monde pour découvrir ce qu'il y avait dedans !... et voici que maintenant, plein d'une immense sagesse je viens, en mes frères, vous dire d'éclairer vos pas, car la Lumière devient puissante, et dans des cœurs de petits enfants résidera une telle clairvoyance que lorsque leurs lèvres

s'entrouvriront, vous, pauvres savants, confondus devant ce mystère, vous vous demanderez si vous comprenez encore, ou si peut-être votre langage se perd !

Du haut des nues... d'où j'aperçois mes frères, je dois, muni de toute cette vérité, la crier par l'Esprit qui prédit toute chose lorsqu'on est dans sa ligne et qu'on ne veut pas la quitter.

Encore une fois, mes frères, éclairez vos pas, vous connaîtrez ce mystère, et bientôt vous saurez qu'une autre vie réside en vous-même et que c'est de celle-là que dépend votre règne, afin d'être prêts pour ce qui doit venir.

Oui, dans ces lignes se coudoient de brusque horizons qui feront, j'en suis sûr, réfléchir quelques cerveaux. Et pourtant, mes bien-aimés frères, le voile qui s'y trouve n'est qu'en vous-mêmes, car mes vies ont vécu vos vies, et dans chacune d'elles j'ai laissé un lambeau qui descendit lentement à travers les espaces ; ce lambeau vint s'abriter dans un corps, un corps qui, comme chacun de vous, subit la maturité. Puis à un moment où la sagesse vint progressivement s'égrener dans la conscience, où quarante ans allaient sonner, le lambeau de voile resté opaque, jusque là, s'éclaira et j'aperçus de loin ce mystère inconcevable, et mes pauvres mains s'abattirent sur mes yeux.

Je vis une autre gloire incomparable à celle de ce monde... une Lumière étincelante éclairant un champ de victoire où rayonnaient des êtres vivants qui, dans une candeur de petit enfant, ouvraient leurs yeux d'amour sur le pauvre passant que j'étais. Enfermé presque dans une mansarde, accoudé près d'un verre de vin chaud, en face de moi ne petite compagne que ma volonté de fer avait anéantie, où seul son regard mourant semblait me dire : « Croiras-tu maintenant ? » j'entendais ces mots qui semblaient venir de cette nue magique et pourtant je les lisais dans l'être qui s'en allait loin de la vie !...

Seul, anéanti sous l'appel divin, j'entrevis dans un sein l'amour de mon vieux père, et je compris cette fois que de la gloire humaine ne naît que le tiède foyer où l'ombre de la mort

étend ses ailes déployées ; elle y convie nos vies, elle endure nos cœurs, elle crispe nos lèvres, éteint nos ouïes, elle a une sorte de puissance qui fait trembler nos membres, et enfin délabrés on sombre comme une épave, et quand l'orage vous a amenés sur le grève repentante, de loin on voit, comme je l'ai vu, l'amour pour lequel il faut vivre, et que par lui tout est possible.

Oh ! mes frères ! lisez, relisez mes pages ! c'est l'esprit d'amour qui m'inspire. J'ai franchi les espaces, et plus je songe à mes frères, plus j'implore la grâce du vrai Dieu que vous rejetez en vous. C'est à Lui que je fais appel dans vos propres consciences. Demandez !... aidez-moi !... répondez... criez à la délivrance... les nues sont proches, la terre s'en va... faites que ma voix s'entende encore ici-bas.

Oui, j'ai été une pauvre loque humaine agitée par un vent auquel je rends toute la gloire. Ce vent, ce souffle entraînait dans son impétuosité tous les accents qui méritaient la clarté. Oui, comme un torrent j'ai passé... piétinant l'impie, écrasant l'hypocrite, que n'ai-je pu faire encore mieux ! Mais il était temps... et pour le manque de pardon que je n'ai pu semer sur la terre, mon heure est arrivée me disant : « Halte-là ! maintenant à nous deux... je vais voir si tu sais me garder ! Voici mon épée : c'est la vérité ! Que ton esprit la reconnaisse jusqu'à ta dernière goutte de sang ! » Et c'est là, mes frères, que devant les chefs de l'Église, j'ai combattu en soutenant la vertu qui m'avait éclairé.

Maintenant le règne arrive... partout où je passe et où je sens dans l'espace un appel de vérité, j'y accours... car tant d'atomes vivants, où se glisse de la Lumière, m'inscrivent le long de ma route : « Pardonne ! Aime pardonner ! Déverse un peu de ton cœur dans le cœur qui pleure ! Je t'en supplie âme de vraie vie... ouvre celle qui se meurt et qui s'enfuit dans la vie qui nous quitte... retiens-la un peu, et si malgré tes pleurs elles tourne riante de moquerie, que dans ton cœur s'épanche

de vraies larmes amies, afin que son sentier ne lui brûle pas ses pas par le mouillé que tu réserves d'avance pour cette amie. »

Voilà le règne aimé qui vous appelle et vous convie... voilà ce que je vois... voilà ce que la Lumière m'enseigne de vous dire... partout des nues rayonnent et partout l'on moissonne ce même champ d'amour !...

Je n'ai pas autre chose à vous dire, mes frères, que de bénir votre vie dans n'importe quelle condition qu'elle pourrait venir, sachez y faire luire l'amour du foyer de l'étincelle de vie, et non celle qui entraîne à l'égoïsme fatal, et qui sombre toujours plus tard en s'effondrant dans le précipice, entraînant avec soi ses enfants.

Amen

CHAPITRE XXIV

**Le vampire – La grotte du possédé – la momie vivante –
justice implacable – Où le seigneur paie sa dette –
Apports – Le danger mystérieux – Influence des signes**

Je revins décidé vers les êtres qui m'attendaient, ne sachant pas cependant ce que j'allais opérer. L'un d'eux ayant saisi ma pensée fort probablement me fit signe de monter sur Mico qu'il prit par le seul lien qu'il portait. À travers la grande rue principale j'allai confiant et insouciant... que pourrait-on me faire maintenant ?

Les deux autres étaient à mes côtés, un à droite, l'autre à gauche. Arrivés dans une sorte de carrefour je descendis de ma monture au mouvement que produisit l'être en s'arrêtant lui-même, et dans un escalier profond il m'introduisit ; les deux autres restèrent à l'entrée.

Dans une cave sablonneuse, éclairée par de toutes petites lumières j'enfonçais mes pas. Quelques frissonnements passagers s'opérèrent dans mon cœur, je n'en savais le pourquoi, mais instinctivement par une sagesse éclairée je ralentis le pas.

Dans le lointain, sous une sorte de voûte s'avavançait un être, spectre fantastique, traînant de longues chaînes ; sa robe couvrait à peine sa carcasse osseuse et dans ses yeux un éclair de lumière implorait un dieu qui n'était pas le mien, mais qu'il suppliait quand même !

Que faisait-il là cet être ? me demandai-je en même temps.

Lorsqu'il fut près de moi, il me prit le bras m'entraînant, dans une course affolée, tout au fond de la voûte, et dans un trou carré, rempli de bijoux, de pièces d'or, chaînes de toutes sortes, il se mit à brasser tout ce trésor. Il ne parlait pas, une sorte de hurlement sortait de son organe ; ses membres se tor-daient comme des serpents, ses doigts me faisaient peur. Il quitta cet endroit et plus loin, me reprenant par le bras, il me fit voir dans une autre case une momie très belle, depuis peu de temps elle devait être là, à son cou était suspendu le trois coins infernal (qui fit du bien et du mal en même temps). Une inscription me paraissant non inconnue, dans un frisson se fit voir en moi « Créature vendue en échange, par l'être qui m'avait amené, et, devenue la proie de ce fou », car dans ce domaine-là survient l'égarement qui enlise le cœur jusqu'au profond déchirement. Là, devant la momie, et dans les imprécations, il se jeta sur moi suppliant le signe de faire luire quelque chose promis. Mais que pouvait ce pauvre morceau venu de terre ?...

Il avait oublié de faire vivre son cœur ! Et la douleur amère dans une sainteté enleva l'être fidèle malgré tous leurs cris et leur secte endiablée.

Je devins froid et je revis mon moi-même auprès de ma créole qui dans une bière sûrement avait été déposée.

Sentant mon abandon, l'esprit s'en empara et, comme d'un seul geste, il alla dans sa loque de robe pour chercher tout son trésor et à mes pieds vint le déposer ;

J'eus pitié en voyant que pour un cœur on donnait sa fortune ; et moi je demandai que son âme fût sauvée afin qu'il comprît bien que l'heure révélée était venue de délivrer son esprit du tourment de ses fers, car comme je vous l'ai dit, il était enchaîné dans ces voûtes. Il s'était enchaîné lui-même pour se punir d'avoir manqué à la sentence du vœu sacré de l'objet confié.

Je fis à ce moment-là un retour sur moi-même, comprenant ce mystère mal éclairé pour moi, mais immédiatement une

lumière vint en moi, m’imageant toute la foule restée sur la plage, dont trois êtres m’avaient suivi... trois, dis-je. Ces êtres étaient sans doute poussés par leur esprit.

Alors j’implorai mon père... la vision du bienfait apparut aussitôt : la momie disparut sous les yeux du pauvre fou en délire, en poussière tout s’abattit sur le sol, et l’ange qu’on m’avait confiée, restée fidèle à la demeure de la mère consacrée au chant, vint se montrer dans une auréole parfaite, ayant dans ses yeux un doux sourire qui voulait tout dire. Alors le fou disparut en jetant un grand cri, laissant au pied de l’image diaphane un être enchaîné, mais sauvé !

(Et dire que tout ceci se passait dans des cavernes, où le soir le vampire faisait son œuvre !... aussi quand venait la grande lumière qui parfois faisait vaciller les petites lanternes, accompagné du soleil, en plein jour j’entrai dans ces souterrains pour sauver ce qui s’y était passé!)

Je fus un instant abattu devant cette magnificence. Je m’en pris à moi-même et voulus crier cette délivrance, mais celui qui m’avait accompagné, se prosternant à mes pieds, me cloua... Aussi le relevant je n’eus rien à dire, je ne savais plus causer.

Je m’abaissai encore et sur la cendre éparpillée je bénis l’inscription qui dans mon âme s’était révélée, celle que mon père m’avait apprise.

L’être enchaîné comprit, se leva et me suivit. Quand il sortit de la voûte, à peine fut-il dans la rue qu’une course affolée s’empara des passants reconnaissant l’être qu’on fuyait en l’appelant le vampire.

Je le fis monter sur Mico et le couvrant de ma mante je l’emmenai chez la mère. Là, on me donnerait un langage qui pourrait terminer cette page.

Je gardai avec moi celui qui m’avait introduit dans le souterrain, mais je congédiais les deux autres. Un grand éclair se fit dans leurs yeux, allégés eux-mêmes d’avoir accompli une part de ce message, car docilement ils avaient suivi l’élan de

leur esprit.

Près du figuier, à l'entrée de la demeure, la mère accorant au-devant de moi, me dit dans un langage incompréhensible à moi-même, mais dont les lettres vibraient toutes dans mon cœur, que le seigneur était là, m'attendant. (Je venais d'arracher sa proie!)

Cet avertissement me fut heureux, car j'eus ainsi le temps d'envelopper l'être qui marchait docilement à côté de moi. Tout ceci se passa en clin d'œil.

Une pression douloureuse sortit de moi-même et je dus soupirer. Je n'avais pas conscience, mais une voix, une sorte d'envolée infiltrait mon organe de toutes les pensées que de minute en minute je devais voir s'éclairer.

Ce fut presque tragique en entrant dans la voûte basse, lorsque les deux visages se saisirent en eux-mêmes. J'étais heureux de contempler l'immense scène qui se déroulait : dans le vieillard une jeunesse superbe remplit les rides de son visage et, soulevant ma mante de sa main sèche, il empoigna le seigneur et à ses pieds le fit s'incliner. Le seigneur comme un mort, livide, blême, prenait toutes les nuances d'un pauvre égaré. Je vis l'éclat du mensonge, je vis son effondrement et pourtant il n'osait rien dire.

Quelques mots lui furent jetés à la face, mots auxquels je ne m'arrêtais pas. Les appels furent réitérés par la bouche de celui qui avait été guéri, et son index marquait devant l'être agenouillé tout ce qui vibrait dans sa poitrine.

Mais rien, pas un geste, le seigneur était anéanti.

Alors la mère tout doucement se mit à jouer et bientôt l'enfant blonde qui n'avait pas bougé, vint devant moi se placer, son corps s'agenouilla, mais la mort enveloppait son être pour laisser apparaître celle qui devait servir à faire connaître la toute lumineuse vérité.

Des paroles qui me furent traduites furent jetées de ses lèvres, les voici :

« Infâme ! lâche ! resteras-tu plus longtemps sans prononcer un mot ? Souviens-toi lorsque suspendue à tes genoux j’implorai ton pardon pour n’être pas vendue, car je savais que dans l’être à qui tu me vendais, un égarement s’était fait par le poison formel que tu lui avais fait absorber pour avoir quoi ? sa fortune et son nom ! »

Le seigneur se rejetant en arrière, effrayé d’épouvante, se souvenant de cette voix, voulut fuir... mais plus de jambes ne portaient son corps meurtrier ; et le double heureux, en auroles scintillante, vint lui montrer qu’il ne sortirait pas de là.

Le vieillard, à genoux, pleurait comme un enfant, il reconnaissait celle qu’il avait fait souffrir inconsciemment... croyant lui donner de l’amour, elle succombait chaque jour aux tortures de la flamme ! Et le pauvre fou afin de garder son dernier souffle, l’enferma toute vivante afin de la mieux posséder, et devant elle, en adoration suppliante, il voulait ce que son pauvre esprit voyait de l’autre côté.

Pour mes yeux ce fut une image de vie. Mais, me rejetant en arrière, je ne voulais plus rien voir, ma tête bouillonnait. Oh ! non, ce mirage... était-ce cela que je devrais avoir toute ma vie, me mêlant au jeu de cette ignominie ?

De même à genoux je me jetai et plongeant mon regard dans l’ignoble seigneur : « Crois-tu, lui dis-je, maintenant que tu n’es pas ma proie ? Tu vas dès cet instant me mener partout où tu as fait souffrir !... des vertus dorment dans leur dernière pensée espérant la délivrance des êtres qui sont encore ici et torturent la terre de leur avidité passionnée ! Réponds ! sinon je t’écrase, et je me chargerai d’appeler les images qui obéiront au souffle du mirage, car je n’ai point d’amour !...

Je vis sortir des murs où les crevasses serpentaient tout du long, car la lampe s’éteignit, toutes espèces de flammes mélangées, et des visages de femmes vinrent implorer !... Des serpents gisaient sur le sol, fascination mouvante qui me fit sentir, et de quelle façon il se saisit de ces pauvres créatures,

car dans le venin il endormit leur être et dans le parfum il abreuva leurs lèvres, et lorsqu'à la réalisation de l'acte, le poison avait fait son œuvre, le parfum s'était envolé !...

Alors le seigneur s'écria : « Ah ! ne venez pas... je ne puis vous tenir face... arrière ! arrière de moi ! demandez la grâce à l'être qui est devant moi ! »

À ce moment-là, dans une espèce de buée épaisse, je me sentis faiblir tant la pression était forte ! Allais-je pouvoir accomplir ?

Le vieillard priait toujours et l'ombre blanche demeurait également. J'avais un espoir ! La mère reprit son chant d'amour, car dans mon orage ses notes s'étaient tues.

Relevant la tête, à mon père je criai ma douleur, et bientôt dans mon cœur descendit cette puissance qui tue, ou qui sauve, ou qui docilement conduit.

Sur le sol, le seigneur tomba raide ; de ses lèvres sortit un jet de sang et ses yeux dans un regard suprême implorèrent à mon Dieu pour ses dernières vœux ; puis fouillant dans sa poitrine sa main en retira son signe d'or avec des inscriptions toutes par signe qu'en ce moment je ne pouvais comprendre... Mais j'avais un tel courage que j'aspirai à laver toute cette place et pouvoir quitter mes sandales pour m'envoler au pays que j'avais quitté.

Ses bourses me furent réellement tendues, il me fit signe encore que lorsqu'elles seraient vides, les adresses comprises me serviraient de l'or.

Je pris le tout, car il fallait que je nettoie tout cela et je devais ne rien laisser.

Quand le vieux père eut constaté la mort, il me quitta en me serrant les mains. L'ombre blanche le suivit et l'enfant blonde râla, se tordit sur la natte.

Quand allait-il donc finir ce problème difficile ?... Les heures me paraissaient des années, et mon esprit ne me possédait plus.

Tout disparut dans la voûte ébranlée, un calme l’envahit ; et pour me reprendre moi-même, près de la mère, à genoux, je vins me jeter abattu. Dans ce silence résonnèrent des bruits très doux, tel un bruissement de perles fines que l’on remue dans un coffret. Sans me retourner je laissai approcher le délicieux phénomène, et je dois vous dire, mes bien chers lecteurs, qu’à mes pieds vinrent tomber tous les colliers de perles que j’avais refusé au pauvre possédé. La lampe reprit vie et, dans sa lueur pâle, je vis scintiller les émeraudes qui furent également apportées ; l’ombre blanche avait obéi et le vieillard heureux partit aussi, laissant aux siens une chaude extase, car dans sa famille on sut toute l’histoire. C’est ainsi que le lendemain je fus servi comme un prince et choyé parmi les siens.

Mais dans mon cœur, chose étrange, un sentiment de gloire vint à naître !... Était-ce de goûter au sol aurifère qui faisait que dans mon sang une semence allait sûrement lever ? Car tout ce que j’avais touché jusqu’à maintenant avait subsisté.

Tout ceci fut vite envolé et je soupirai de joie.

Des jours passèrent. Je rentrai chaque soir auprès de la brave mère, quand un soir elle me dit que l’enfant blonde ne faisait que dormir et qu’elle-même ne pouvait plus chanter ses mélodies.

Je fus surpris, mais je m’en pris à moi-même ; je m’étais endormi dans les sourires au lieu de rester scellé dans la douleur qui meurtrit.

Je m’assis tristement ; un doute immense s’empara de mon être ; de la folie !... de l’illusion bien sûr !... J’avais trempé dans leur secte, j’y avais pris ce qui était en eux-mêmes, et je m’étais illusionné !... Chimère !... fascination ! Beau problème !... Quel est le cœur qui viendrait maintenant s’offrir en échange de moi-même ?...

Je ne recevais aucune réponse !

Faites-vous donc voir chimères !... Et toi scélérate de créole qui abreuvais mes lèvres, enivras mon cœur... que viens-tu faire

dans cette ombre... moi qui t'ai vue brillante... c'est tout ce qui reste de toi maintenant ?... Oui, tu t'es glissée, vipère ! et tu étais sœur avec celle qui dort là maintenant et qui m'aurait délivré de cette maudite terre !

Rêver encore !... courir où ?... attendre, encore attendre !... Non, je ne suis plus moi !... qu'ai-je dit ?... qu'ai-je fait ?... quoi ! ma demeure est souillée ! Mon âme s'est écriée et je ne la vois pas !... quelle est donc cette voix ?... Sortez d'ici, démons ! race impénétrable qu'on ne peut saisir !... Mon père ! par pitié, faites étinceler vos mots, criez-les dans mes oreilles, réveillez ma madone et ma pauvre mère !

Non ! tu n'as rien entendu ! Mes mots sont venus mourir près de ton cœur pour ne plus renaître... Est-ce bien vrai ? dis-le moi ! Esprit que je ne connais pas !

Ô ciel !... Italie d'amour ! pourquoi sur un sol étranger m'as-tu laissé emporter ?

Azurs ! Vous qui gardez tout dans votre pensée, pensée infiniment pure dont moi, pauvre ballotté, n'atteins que le simple frisson qui se meurt au murmure d'un cœur qui pleure et qui saigne si souvent ! Murs, petites lampes, talismans, signes, écarter-vous ! Éloignez-vous de moi pour un instant ; après, avec mon cœur ouvert dans lequel j'aurai plongé ma vue, je vous guiderai ! Oui, je vous répète, par pitié ayez pitié. Je me suis peut-être égaré !

Mais pourtant... quelle est cette flamme dans le feu ? Me trahirais-tu ? toi qui demeures et que je ne peux saisir ! Où te tiens-tu ? dehors, dedans, au-dessus, derrière, devant ? Je te sens, tu es imprenable ; je te vois, tu es insondable ; je te bois, je suis inaltérable, ma soif augmente de jour en jour !

Pourtant, elle m'appelle avec des noms doux, quelques fois étranges, quelques fois sévères, me domine, m'aime comme on aimerait un petit enfant. Ô pauvre être que je suis ! Pardon Lumière... fais que je n'aie plus à te dire ces choses. Et pourtant je veux te saisir, je veux te le dire ! En face de toi je te

regarde... regarde en moi, c'est moi qui te parle ! Vérité es-tu ?
ou ne suis-je pas digne de t'appeler ainsi si tu m'as trahi ?

Tu brilles... oui je t'aime... pardonne aussi.

Sur le sol je m'abattis et dans un sanglot qui ne se fait pas entendre, mais qui transperce le cœur, j'implorai la douleur de baigner tout mon être et de le laisser s'imprégner de tout ce qui fait naître et dans lequel on rêve d'aimer.

Alors deux bras doux, remplis de caresse infinie vinrent prendre ma tête. L'enfant blonde éveillée avait reçu sa part de fête et à genoux devant mon corps étendu, partageait aussi ma douleur inconnue, et comme un petit enfant elle guérissait mon cœur.

CHAPITRE XXV

L'amante – La séduction suit son cours – Lutte intime –
Aux lecteurs : difficile problème – Le mystère se laisse
pénétrer – Victoire – L'amante vaincue – *Aux lecteurs : du*
sacrifice – Délivrance d'un frère.

Oui ! mes biens chers compagnons ! voilà combien de jours que mon histoire vous captive ? Vous êtes restés des heures sans penser à manger, en oubliant presque de boire, laissant même de côté vos pipes bien bourrées ! Dites-moi, maintenant, si c'est moi qui ai pu remplir vos cœurs de la sorte ou si c'est l'être qui a dirigé ce moi et qui est invisible à vos yeux, mais dont vous sentez la puissance vous pénétrer ?

Chacun répondit à l'unisson : « Nous sommes prêts à mourir devant la grandeur de Dieu !... mais ne t'arrête pas... continue... » Chacun me tutoyait, je voyais par là que j'étais dans chacun d'eux.

Je repris donc mon histoire malgré les jours qui fuyaient ! Mais comme le crépuscule descendait tôt sur nos têtes, les soirées étaient longues et les nuits courtes, car le premier réveillé poussait ce cri d'appel : « Ah ! que je voudrais que ces jours ne finissent jamais ! »

... Eh bien ! Mes chers frères, je puis vous appeler ainsi maintenant... devant cette chère enfant, je promis du plus profond de mon cœur de me remettre en avant, et tirant de mon veston de velours le petit papier aux signes, le regardant en

face, je me mis à dire : « Je vous tiens dans ma main et par ma main vous passerez ! »

Promettre ! Ah ! que c'est beau de promettre d'exécuter... quand la hardiesse et le courage ne font qu'un !

Je me levais. Je sortis plein d'espérance et de vie ; mais à peine étais-je sous le figuier qu'un égarement dans mon esprit survint : je revis ma soirée passée où j'avais aimé un moment d'abandon... un délire... un frémissement... écoutant le doux babillage d'un être délicieux ; je sentis de frêles petites mains réchauffer mes paupières et dans mes bras je pressais ce qui me donnait de la fièvre. Agonisant dans mon cœur j'appelais encore ce mirage... je l'aimais, je le voulais à tout prix, j'avais le temps... j'étais jeune et puis, de l'or, je savais où il y en avait.

Reculant d'un pas, une main puissante, de fer, m'étreignit les épaules et dans ma poitrine j'entendis : « Allons, ne faiblis pas ! »

C'était si puissant que dans ma vigueur je me retournai, et parlant à cette main de fer, je lui dis : « Dès cet instant ne me retouche pas ! tu veux barrer ma route... ne suis-je pas assez fort pour savoir que choisir ? »

Je n'entendis rien. Le souffle de Puissance passa plus loin et reprenant mes pas, avançant comme un être en repos, j'allai où ces voiles mauves et blancs s'enlaçaient.

Sur les dalles blanches où l'amoureuse m'attendait, renvoyant ses esclaves pour être mon jouet, j'approchai comme un lâche et comme un amant pourtant, et au pied de sa couche parsemée de roses je ne sus rien dire, mais je pris ces fleurs et les portant à ma bouche je leur dis tout bas : « Parlez-lui pour moi, je vous prie. »

Encore une fois la Puissance venait m'aider, car dois-je vous le dire, mes frères, qu'avec un regard de dédain la belle me toisa et dans son délire moqueur répondit aux fleurs : « Dites au seigneur (le seigneur c'était moi !) : C'est tout ce que tu

viens me dire ?... crois-tu que je sois capable de guérir ton cœur ?... où sont donc tes yeux ?... Va-t'en ! fuis loin de moi, tu n'es plus l'être d'autrefois... je veux celui qui m'aime, donne-le-moi, sinon je te hais ! »

Les fleurs avaient reçu de Dieu l'énigme si chaleureuse, et en vérité, l'avaient exhalée dans l'esprit du serpent qui, sous les charmes voluptueux, dormait de l'étrange sourire qui fait fermer les yeux pour ouvrir ceux du cœur.

Fortifié en moi-même, je lui dis : « Ah ! je ne suis plus le même... et pourtant c'est bien moi ! (ramassant toutes les fleurs) elles ne trahiront pas mon cœur ; si tu me hais quand je ne te donne pas l'autre qui m'aime, eh bien ! moi je te hais dès cet instant. » Et je jetai sur sa couche toutes ces fleurs.

Je franchis la terrasse, ne me retournant pas, mais j'étais à peine au milieu des marches que, comme une hirondelle tombant, dans mes bras elle vint en larmes arrêter mes pas. Une pitié enveloppa, l'espace d'un instant, mon pauvre cœur déliquant de fougue ; mes mains et mes bras serrèrent, malgré moi, sur ma poitrine, l'hirondelle blessée ; et dans mon être s'éleva le mirage si clair des voiles nuancés et je sentis la vision m'enliser. Vision qui aurait dû me suffire, mais non, j'avais quelque chose à moi... je sentais sur mon cœur un autre cœur, une tête soyeuse effleurant mes lèvres, et dans mes bras j'emportai le fardeau qui aurait dû être mon sauveur... et je ne le voyais pas, je ne le connaissais pas, j'y avais mis un moment de ma haine tout en l'aimant follement.

Sur la terrasse, les heures se passèrent, mon cauchemar fut doux, et quand le sommeil de l'être vint apaiser mon tourment, je me souvins de la main de fer, et j'appelai, mais je ne sais pas comment.

Une envie sourde voulut se venger en moi-même, essayant de se jouer de moi, elle fit même sourire la créature que je tenais dans mes bras.

Alors connaissant dans mon cœur le résonnement fidèle :

« Ah ! tu ris encore, rira bien qui rira le dernier. Allons ! tu vas me connaître ! » Et dans un râle mon amante s'éveilla ; de ses yeux, qui pourtant d'une teinte pervenche faisaient baisser les miens, s'éleva un noir si cruel que je me demandais qui était là.

– Pourquoi me regardes-tu de la sorte ?... tu vis !... moi aussi je vis ! Entre les deux qui viendra parler pour moi ou pour toi ?

Elle abaissa ses paupières, retomba sur l'oreiller. Alors me levant dégagé je rappelai les esclaves et les priai de la garder.

Où allais-je aller ?

Mes promesses exécutées étaient là devant moi, et comme un appel sacré pleuraient en vérité ; je les sentais, leurs larmes m'étaient douces et pourtant me brûlaient en même temps !

J'irais vers le vieux père maintenant et lui dirais tout ce que j'avais fait. Mais avant vers ma mère qui m'avait aimé aussi, j'essayerais de lui dire l'être indigne que j'étais, et tout en disant ceci en moi-même sous le figuier je me retrouvai. Et dans la voûte, la mère endormie avec l'enfant, qui d'habitude veillait, ne savait plus rien. La demeure était morte.

Sur la natte auprès d'elles, encore une fois je m'étendis, j'y restai appesanti, un engourdissement lugubre passait dans mon esprit, un sentiment de crainte et d'effroi engluait tout mon cœur... pas même la force de lever la tête. Mon ressort où était-il ?

Dans le lointain, comme perdu dans l'ombre, j'aurais voulu sentir vibrer l'appel de mon père... mais inutile, ce lointain me semblait un autre monde, et tout l'abîme creusé par moi faisait de mon être une telle loque humaine que dans un râle je crus mourir de tout ce mal qui cherchait à m'aiguillonner pour me faire soulever mes yeux alourdis, injectés de sang dans lesquels se glissaient d'autres yeux de serpents.

Des coups de langue bien apprêtées venaient à mes oreilles chatouiller le pauvre individu qui cherchait une porte de salut pour se relever. Je fis des efforts, mais inutiles ; la terre devenait pour moi plus lugubre et les êtres autour de moi se

tordaient de même. Dans l'ombre je vis d'autres êtres me criant : « Du courage ! ne nous abandonne pas ! »

Et ainsi par échelons se dessinait ce que j'avais à faire, mais je ne le pouvais plus ! ma parole avait pris une possession inconnue dans un domaine qui ne m'appartenait pas et qu'à mon père seul j'aurais dû tout remettre... ce père sacré, ainsi que je le croyais, car je prononçais son nom en toute vérité. Je n'avais pas su comprendre que la bouche de mon père, en se fermant, rendait gloire au ciel de sa venue et dans son dernier souffle répandait sur l'être qui restait là, au chevet de sa couche, des mots, des mots vivants qui entrèrent dans un mort !

* * *

Comment m'aidez-vous, lecteurs ? Comment me comprendrez-vous cerveaux détachés du bonheur, si je me suis égaré croyant tenir quelque chose en des mots répétés... lorsque dans mon cœur je croyais donner quelque chose de moi-même en souvenir sacré du père que j'avais adoré ! Et maintenant devant vous, aimés de la terre, je vous dis la même chose. Vous croyez à vous-mêmes quand vous êtes sûrs de tenir quelque chose dans votre main tendue qui garde pour elle-même ce qu'elle contient et laisse passer le frère qu'elle aurait pu sauver de la misère, et qui plein de tendresse et de douceur s'en va, ayant lu par les yeux de son cœur que dans la main qui venait de passer près de la sienne se trouvait une obole qui aurait pu calmer son cœur ; difficile problème !... Il se retourne et sur le chemin son esprit s'entr'ouvre... Il n'a plus besoin de croire, il voit, dit-il ; mais où voit-il ? en lui-même ! Pauvre lui-même ! te connais-tu bien ?... et fermant les yeux dans le sommeil de cette terre, il les ouvre lumineux de Lumière, anéantissant tout, même l'obole qu'il croyait être un dieu...

Eh bien ! mes frères, mes chers moi-même ! je croyais, je vous le répète, donner quelque chose, quand, égoïste moi-

même, je prenais aux cieux pour le répandre où je passais, car dans ma main se communiquait une autre main invisible qui jamais n'était visible. Mystère !

Pourquoi dites-vous « Mystère » ? Répondez-moi ! Je vous parle et cependant je ne suis plus !... Je suis vous !

Quand viendra-t-il Celui qui n'est plus ?...

Au dehors de mon être, au dedans, je ne trouvais qu'un voile... voile dans lequel se glissaient des filaments vivants. J'ai dit vivants ; et dans l'anéantissement qui demeurerait plus profond en lui-même – vous voyez que je dis l'anéantissement – je constatais qu'un grand pacte s'était fait : un pacte sans papier, sans plume sans signe. Ce pacte, une voix l'avait crié, et tout en le criant tenait dans une main mortelle un chiffon de parchemin.

Je me levai comme un ressort, ébranlant les murs de cette demeure.

Je compris que la lampe qui vacillait dans cette ombre devait me servir ; arrachant ce lampion enfumé, je brûlai, en prononçant le même pacte, ce chiffre de papier, qui descendit avec tous ses signes, en cendres sur la terre. « Je te tiens maintenant... tu n'es plus ! » (Et regardant mes doigts.) « Vous n'êtes plus... vous n'atteindrez plus cette main mortelle, car je vous mets une autre immortelle et vous irez où je veux. »

J'avais compris !... Je respirais !... Et dans les bras de la mère qui s'éveillait je me jetais en pleurs comme un fils bien-aimé qui, de retour, revient apportant une gloire. Une gloire ? Oui, mais prise dans quel séjour !...

Ses yeux me souriaient, mais dans son sourire, je vis quelque chose comme une humble retraite.

Oh ! pourquoi donc faire souffrir ? « Ma mère, crois-moi, te dis-je ! J'ai compris... j'ai vaincu... regarde, tu t'éveilles ! Mais regarde-moi... ne ris donc pas ainsi... dis-moi que c'est bien vrai... dis-moi que je serai fort !... Dans mon cœur tourmenté plante ton pilier sacré ! » Me prenant doucement la tête, elle

me fit retourner et de son index tremblant me fit voir l'enfant qui ne se réveillait pas.

Je compris qu'un vœu sacré était parti et dans mon abandon cruel j'avais moi-même enlisé l'esprit. Que faire ?... qui était donc là dedans ? Plus d'auréole, plus de vision ! « Mon Dieu, mon Dieu ! qu'as-tu fait ?... » À genoux comme je l'avais fait si souvent, je me mis à crier, à aimer, à haïr ; mais rien, pas un sourire. Où était-il parti ?

Ce soir, j'irais où j'étais la veille... je le retrouverais !

Mes frères, pardonnez-moi si dans cet horizon je vous donne mes vues... mais dans la brume qui développe l'esprit règne la noble lutte qui conduit au salut.

Le soir vint. Mon être indifférent, rempli d'un être tremblant, s'en vint gravir les marches... et m'avançant tout doucement, les mains serrées derrière moi, j'implorais le père, toujours le même, car à ce moment-là j'étais encore un enfant. Les esclaves éventaient le corps et la tête de celle que j'avais prise, et quand ses yeux dans les miens eurent traduit leur langage, je vis qu'elle tenait dans son cœur la divine douleur de celle qui dormait depuis deux jours sur la natte et qui froide et rigide demeurait inexorable à mes appels.

Je compris. Par pitié, j'eus pitié ; et tirant de ma poitrine le signe d'or scellé, sous ses yeux je le lui mis en le regardant en face, car lui me connaissait sous ce corps de charme : « Connais-tu cela ? »

Ses paupières s'alourdirent et ses dents se serrèrent contractant le satin vermeil de ses douces lèvres. Une ombre passait dans ce corps ; tout d'un coup un sursaut se fit dans sa poitrine et ses deux mains tendues à mon cou : « Aie pitié ! je te le rendrai... mais ne me fais pas de mal ! »

– Infâme ! pitié de toi ?... Je te tiens maintenant, et comme les autres je vais te brûler.

De grosses convulsions tordirent ma pauvre amante et quand par la main j'eus calmé ses sanglots, sa voix comme celle d'un ange, me dit : « J'ai trop aimé le monde... Pour toi je ne suis plus digne... Retourne ! un devoir t'appelle. Mais avant il faut que tu sauves les miens. Je connais qui tu es. Je n'ose pas te le dire ! Mais ici j'ai fait souffrir... Pardonne-moi ! »

Je la vis comme un pâle reflet qui se meurt sur une vague et s'en va au loin vers la grève. Oui, je la regardais, éploré moi-même de la beauté qui descendait dans son être, et sous cette faible clarté, je sentis une autre vibrer... une qui me dit : « Reste pour la sauver ! »

Ô douce image... lorsque le bienfait semble s'entretenir avec soi ! Ô doux ramage de sons que l'on n'entend que dans le fond de son cœur. On cherche avec un sentiment qui vous enlève de votre être, et c'est alors que vient ce doux rêve qui s'appelle l'épanouissement de l'amour pour son prochain.

Je la pris par le bras l'entourant comme j'aurais entouré le plus cher des moi-mêmes, et à travers les rues je l'emmenai dans la demeure que je venais de quitter quelques moments auparavant.

Ses esclaves nous suivirent poussées par je ne sais quoi, et, sous le figuier où tant de fois je m'étais glissé, je ressentis un tel bien-être qu'il me semblait rêver... ce fut très doux.

Et comme si la réalité des choses qui m'avaient entraîné voulait se témoigner par une victoire aimée, je trouvai la blonde enfant, debout... ses cheveux enveloppaient tout son être, elle avait tout quitté, voiles et cordelières... un visage resplendissant de Lumière, devant lequel nous nous agenouillâmes.

Mon amante me dit dans un cri de délivrance : « Voilà ta fidèle, moi je ne suis qu'une ombre et je n'ose m'approcher... je sens qu'en elle gît une autre fidèle espérance... Permets-moi de t'offrir pour elle les esclaves qui m'ont suivie ! Dis-moi, qui es-tu ? d'où viens-tu ? pour tenir caché une si belle étoile !

Oh ! reste, reste ici ! Bien souvent je reviendrai te voir... t'apporter mes tourments, mes pensées, mes cauchemars... Ne te dérange pas, ne fais pas un pas pour moi. »

La mère jouait, mon amante dans ses bras vint tomber et dans ses sanglots prononça encore : « Permits, pauvre mère, que je t'offre ce qui est de moi-même, mais permets aussi que je vienne près de toi écouter et chanter ces notes bénies qui font que ton lieu est béni !... Non... je ne reverrai plus mes palmiers ni mes fleurs ; je ne verrai plus fumer les brins qui remplissent la voûte des parfums que j'aimais... je quitterai coussins, dentelles, or et bijoux, je veux être une esclave avec mes esclaves, mais sauvée ! Dites-moi si je ne comprends pas... c'est un délire étrange qui captive mon âme... je suis chancelante, mais je vois que c'est là qu'est ma délivrance ! (et se tournant vers moi) Va ! toi qui me sauves... va dire que j'appartiens à la tombe ! Retourne sur la terrasse... tu trouveras des seigneurs ; en te voyant ils verront que tu délivres ceux qui se perdent et que tu donnes la vie en échange de la mort ! »

Ah ! délivrance !... Enfin la bouche prononçait le propre sort de ceux que j'avais tenus dans le petit parchemin renfermé dans ma main où il me semblait le tenir encore, et le constatant presque avec ironie ; j'étais vivant... eux aussi !

Croisant mes bras sur ma poitrine, me perdant dans mon être un instant, je récapitulais tout ce qui avait fait mon jeu mouvant : je revis mon agonie... je sentis le frôlement du serpent et dans le lointain j'entendis son sifflement.

Elle me dit : « Va ! »

Je m'approchai de l'enfant blonde et dans ses yeux j'appelai celle qui m'avait promis d'éclairer sa tombe... oui, je dis sa tombe, car mes yeux de chair, en ce moment étaient près de la pierre qui tenait scellé son corps. J'étais ignorant... mais une vue qui semblait venir de loin m'était donnée dans des élans soudains. Croire à moi-même, je ne pouvais y compter... mais croire à cette vie qui m'animait, je m'élançait pour la crier, car

au même instant tous mes faits de jeunesse s'éclairaient en même temps et par différents points révélateurs uniques, secouant ce corps où bouillonnait du sang, je savais que quelque chose d'autre était là, plus puissant, dans lequel j'abaissais ce soi-disant vivant !

Elle me tendit les mains et sur son visage, je vis apparaître la douce créole que ma propre bouche s'était prise à évoquer, et dans l'ombre du couloir une forme luisante vint nous dire à tous quelques mots d'échange.

J'écoutai et je ne compris pas ce que l'on dit à la mère, mais je ne cherchai pas non plus à connaître ce mystère. Et mon amante qui s'était retirée, saisie de crainte et d'émotion à la fois, fut bien vite sur ses genoux en entendant le doux langage.

* * *

Ô mes chers frères, mes moi-même, si vous pouviez connaître la puissance du sacrifice, vous posséderiez en vous-même une étincelle si éclatante que vous feriez taire toute bouche médisante ; vous écarteriez de vous tout malfaiteur cherchant à emprisonner votre vie ; vous évinceriez tout, entendez-vous, je vous dit tout, si dans votre cœur vous gardiez cet amour en donnant votre place pour sauver le repentant !

Eh bien ! regardez, constatez mes lignes ! la créole était loin... cependant toujours plus vivante elle parlait... elle était là, au milieu de nous, nous instruisant comme de petits enfants... elle prenait vie... s'en allait... donnait sa vie et la reprenait !...

Partagez avec moi l'élan des vues que je vous donne et dans les nues implorez ces vues qui sont inscrites noir sur blanc ! Mes frères ! croyez en vous-mêmes et dans votre cœur aplanissez votre haine ; laissez éclore l'amour et dans une pitié inondée de larmes sereines vous abreuverez tous ceux qui viendront autour de vous.

Ô mes chers frères, mes moi-même, attendez-vous à de

grandes choses, très grandes, je vous le dis ! L'univers les sent venir... et vous, vous courbez vos têtes, repliant votre échine... vous voulez bien causer en savants éloquents, mais vous ne voulez pas partager la croix immortelle du vivant !

Qu'importe ma vie, si je ne puis vous dire ce qui vibre dans mon âme ! Qu'importe ce roman de choses scellées une à une se vivant devant moi, si dans votre cœur elles ne font que passer et n'y laissent qu'un sillon creusé d'avidité pour connaître ma lecture !... Non ! je veux que vous sachiez que jusqu'au dernier jour, traînant mes chaînes sur la terre, mon esprit scellé à celui de l'univers me disait : « Clos ta bouche, tu verras de l'autre côté... et quand les ans auront mûri l'éther prématuré, alors il sera temps d'ouvrir et de faire ouvrir les bouches ! » Ah puissiez-vous comprendre !

* * *

Quand j'eus reçu ma part dans cette tombe !... prêt, regardant le fantôme qui tendrement nous saluait, je quittai ces trois saintes et m'en allai répondre, ne sachant de quoi l'on m'interrogerait !...

Comme un amant moi-même, j'avançai sur la terrasse ; et en effet, sur des coussins jetés ça et là, je trouvai trois seigneurs, tous les trois fumant.

Je pris place sur la couche de l'amante envolée (puis-je dire maintenant) et sur mon coude tenant ma tête dans ma main, je me pris à étudier tout ce qui m'était survenu en chemin. Je n'omettrai pas de vous dire que ma posture et ma tenue ne cadraient pas avec celles des trois seigneurs et que, certainement, comme étranger, je fus reconnu par eux.

Le plus jeune, ayant inhalé le nectar de la dernière bouffée de sa pipe tombante, se leva et près de moi vint m'offrir quelques petites pastilles blanches qu'il tira de son gilet aux filaments d'or. Son type était caractéristique : une petite bouche,

un visage gracieux, la fougue de la jeunesse enveloppait tous ses membres et sa tête bouclée m'impressionnait ; sa tunique de velours toute garnie de dentelles, ses sandales nattées sur lesquelles scintillaient des pierres de prix, me firent voir qu'il n'était pas du Caire. Et tout en prenant la pastille je souris et en pur italien je remerciai.

De l'avance si amicale qu'il m'avait faite, je fus surpris que dans son visage une pâleur s'éleva au son de ma voix.

En grandes enjambées recherchant son coussin, il vint se rasseoir devant moi, et tout bas, en italien très pur il me demanda de bien vouloir lui tendre la main.

Je la lui tendis.

Tous deux nous comprîmes... mais lui voulait me confier ce qui hantait sa vie et, avant d'avoir pu lui faire comprendre ce que je faisais là, il ouvrit son cœur et me dit : « Dis-moi donc où est l'amante, ce soir ? car tu as pris sa couche ! Pour moi je sens que je ne la reverrais pas. » Après ces quelques mots il s'essuya le visage ; une sueur de crainte et de désespoir troublait ce pauvre corps.

– Tu l'aimes ! lui dis-je tout bas, prononçant à peine ces mots.

Il baissa la tête, et ne répondit pas un mot.

– Tu l'aimes ! repris-je une seconde fois.

Relevant ses beaux yeux : « Oui, je l'aime ! oui... mais elle ne m'aime pas, elle est l'amante des autres ; et moi ici je viens fumer pour vivre un peu de ce qui pourrait tomber de ses lèvres quand elle a un peu de pitié pour moi... Ah ! dis-moi donc où elle est, si tu sais son secret ! Car elle a quelque chose en elle qui fait vivre, et quand on croît goûter de cette vie en vivant avec elle, on meurt, on souffre et l'on pleure... console-moi !... En entrant sur la terrasse tu n'avais pas fait un pas que je ne trouvais plus douce la pipe qui charmait mon délire enivré d'angoisses. Une flamme souleva ma poitrine, sans la voir je la sentis et mon cœur battit de joie, et quand tu vins t'asseoir ici,

l'angoisse me reprit... malgré moi, vers toi je fus poussé, et n'ayant rien à te dire, je me refiais sur ma petite pastille qui peut-être pourrait me sauver ! »

– Vois ! lui dis-je, elle est blanche cette pastille ; (et la tenant entre mes doigts) : Souviens-toi qu'un jour elle te rappellera ce qui va t'être appris dès ce moment.

Quand j'eus prononcé cela, son agonie reprit : « Oh ! oui... j'ai tout quitté : une mère douce et bonne, un père juste... Enfant unique j'avais tout, tout pour aimer !

Il a fallu que devant ses yeux j'anéantisie la vie de ma pauvre mère qui dans ses derniers vœux me dit : « Mon enfant tu es perdu ! » Et maintenant je n'ai même plus ses yeux, je n'entends plus le murmure de ses lèvres qui, de temps en temps, laissent échapper un faible rêve. En effet, je suis perdu, car tout est perdu ! »

Se levant crispé dans l'orage d'un amant qui n'a pas goûté à la lie et qui brûle du feu sacré, devant les deux seigneurs qui souriaient de son agonie, il alla se planter, et dans leur langage – car ils étaient du Caire – il leur dit : « Vous riez... eh bien ! vous ne l'aurez pas non plus, elle est morte pour vous comme elle est morte pour moi. »

Une affreuse lutte s'engagea entre ses trois êtres, terrassant celui qui criait la victoire. Se servant d'une écharpe de soie, je vis le coup presque parfait... la vision m'en était donnée. J'appelais de toute ma force... quand apparut un ange vêtu de blanc, ma créole revivant dans une blonde. Alors devant le spectre de l'étranglé qui allait trépasser, les deux êtres reculèrent et lâchant prise, sur leurs reins s'effondrèrent en criant : « Qui es-tu ? »

Froid comme un mort, je restais immobile n'ayant moi-même pas un souffle de vie. Je vis les deux mains de l'apparition délier la soie et souffler sur la bouche de celui qui aimait, sans avoir aimé !

Je regardais émerveillé et, dans mon cœur tremblant d'émo-

tion, je vis la main de la vision vivante tendre l'écharpe de soie aux criminels qui ne la prenaient pas... leurs yeux devinrent rouges comme du sang, leurs lèvres tremblèrent bégayant je ne sais quoi, des mots, cela n'en était pas... ils se tordaient sur le sol comme des vers de terre.

J'étais haletant et reprenait mon souffle avec force, quand je vis arriver l'amante qui eut le temps de crier en glorifiant les astres, car elle venait de voir la disparition de l'ange matérialisé, et quand elle vit par terre le jeune homme qui réellement l'avait aimée, auprès de sa tête, sur les genoux elle tomba pleurant amèrement ; ses larmes baignaient son front.

Quand il rouvrit les yeux, il ne la reconnut pas. Que voyait-il ? L'ange qui l'avait sauvé et la vérité !

Il avait fallu qu'elle m'envoya pour accomplir ce que son cœur avait compris dans cette invisible vie qui recèle des sentiments que nulle bouche ne prononce, mais que l'être garde en secret avec une chaude espérance, sachant que c'est son seul soutien.

Combien il m'était doux d'assister à cette scène et de voir couler ces larmes auxquelles je mêlais les miennes en sanglotant comme un enfant. Tout cela se passait en présence des deux seigneurs châtiés, perdant leur raison, ne voyant qu'un terrible passé.

* * *

Pourrez-vous comprendre maintenant ? crierez-vous à l'injustice ?... car nous étions cinq, étrangers les uns aux autres, mais un seul être sachant toutes choses avait remis chaque chose à sa place, sans que l'on pût s'en douter.

Et maintenant que me direz-vous ? Que ces pauvres êtres vont souffrir rejetés et hantés par les jours à venir !...

Pour eux l'heure était là, venue sans crier gare, accomplissant ce que toute ligne accomplit en passant... des mondes

naissent, des mondes meurent... encore une balance qui s'établit dans l'espace et dont le ressort – invisible puissance – parle par des bouches qu'on ne croit pas, par des êtres qui frappent à vos portes, vous révèlent la vérité blanche et vous montrent qu'une volonté universelle vient faire incliner l'être qui, jusqu'à cette seconde ne croyait pas.

* * *

L'amante, devenue une sainte, me supplia de l'aider ; et prenant le corps du jeune et fidèle amant, en vérité, nous le déposâmes sur sa propre couche, et là, à genoux à son tour, celle qui fut cruelle implora son pardon, lui disant tout... En supplications, elle se jeta à ses pieds, croyant qu'il ne reviendrait pas à lui... mais le salut était là ! Peu à peu sa bouche s'ouvrit et tendant sa main charitable, il lui prit la sienne en disant : « Tais-toi ! c'est grâce à ce qui s'est passé que j'ai connu mon rêve... un rêve que tu m'as procuré... un rêve qui demeure en moi-même et dont je suis l'objet chéri. Oh oui !... ta souffrance m'a valu l'espérance d'un amour que tu vas connaître aussi... j'ai vu, j'ai senti le souffle de la vie, moi qui croyais vivre !... »

Se relevant, il tourna vers les cieux son beau regard et leur dit : « Vous êtes sur nos têtes... infini des infinis ! je ne suis qu'un pauvre être qui va chercher sans bruit son amante, la fidèle, celle que vous m'avez prise !... et derrière vos voiles qui se jouent devant mes yeux, je revois mon étoile et je l'aime d'un cœur pieux.

Vous m'appartenez, lampe divine et mystérieuse, vous cachez dans votre scintillement une espérance riieuse, mais elle ne trompe jamais, elle a dans son domaine l'amour qui aime et qui ne meurt jamais.

Je ne mourrai pas, je m'en vais avec elle, et dans tous les cœurs, sur la route, dans les salles où la fête m'a trompé moi-

même, j’irai leur dire, comme vous, mes deux amis, qu’il existe quelque chose qui ne se nomme pas ! »

Émerveillé devant l’extase du revenu de loin, l’amante toujours en prière lui dit : « Ne t’arrête pas... chante-moi ces vers ! Pendant que tu parlais, la mélodie s’est faite, et mon cœur est troublé. Dis-moi encore que de moi tu auras pitié ! »

Quand nous eûmes fini nos méditations profondes, rappelés à ce monde qui allait s’éveiller, on vit se traîner sur la terrasse, qui peu à peu s’éclairait au jour qui se levait, les deux fous qui par la main se tenaient : le plus vieux sur ses épaules avait placé l’écharpe.

Sans prononcer un mot, chacun de nous les vit descendre les marches, mais je suis sûr que vers les cieus nos trois cœurs étaient montés pour eux.

CHAPITRE XXVI

Le rêve, l'emblème de la création – L'ange – Le nègre visionnaire. Mère, amante et esclave délivrées du vampire.

Nous quittâmes également cette fatale et heureuse place, et ce jeune seigneur nous pria de bien vouloir le suivre. Nous longeâmes la grande allée et près d'un bouquet d'amandiers nous entrâmes dans une cour basse, marbre blanc caché parmi cette feuillée.

C'est là qu'au matin, moi tout seul revenu du sentier qui conduit au désert !... je restais devant cette demeure sans savoir que peu de jours après j'y apporterais mon cœur !

Je ne vous dirai pas que mes yeux se portèrent sur tout ce qui charmait l'intérieur de la salle... je ne vis qu'une chose : la natte douce et épaisse, et la liqueur fumante qu'on vint bientôt nous servir ; et sur un coussin je laissai tomber ma tête, et mes yeux se fermèrent sous l'éventail fidèle d'un petit nègre au service du seigneur. Je fis un si beau rêve que je le rêve encore...

Je vis ma madone fidèle venir prendre mon esprit, me montrer la place où l'ancre soutenue par l'espérance et la foi me scella mon rêve dans la réalité des réalités. Je vis ce que je fus... je vis d'où je venais... je vis là le courant de ma vie se déployer comme un aigle perçant les nues... je vis la lutte avec des vautours de bas étages au beau plumage, je vis mon heure

comme une sentence finale ouvrant mon grand séjour... et je vis scintiller, dans la vertu d'une femme, l'amour sacré de celle qui devait faire la mienne... Je vis ce que je suis !...

C'est pourquoi, mes chers frères, dans quelques pages volantes vous avez su vous emparer des discours prononcés en vérité, lorsque vous me questionniez en me disant : « Qui est-ce ? » et moi vous répondant : « Je suis ce que je suis ! » Qui est-ce qui est ? sinon Dieu lui-même ! Lui qui a mis sa vie dans l'être qui la crie et la fait vivre sous les cieux... l'être qui ose prendre, qui ose prononcer ce que son esprit lui dicte avec toute la fermeté et la volupté des réalités des mondes qui eux se montrent et ne se voilent pas ! Quelle est l'étoile qui cache son éclat ? quel est le flot qui ne mouille pas ? quel est le feu qui ne brûle pas ?

Eh bien ! mes frères, je vis que dans ma misérable coque à l'aspect charmeur à la fois, l'Être de toute éternité avait placé son être, et me voici à nouveau... je suis avec vous... vous êtes moi-même et je suis en vous.

Je dormais ?... non point ! je vivais... je vivais, prenant conscience de mon monde, de mon royaume dans l'esprit qui féconde et qui sonde toutes choses, n'ayant pas encore compris ce grand amour, qui devait envelopper la vérité tranchante qui me valut ce qui était inscrit d'avance.

Combien d'heures s'écoulèrent où mon être rêveur s'en alla prendre connaissance de tout ce qui allait naître ? Je ne sais ! chose bien certaine : c'est que, très sûr de ce que j'avais vu, je m'assis sur ma couche et revis tout en moi-même, mais je scellai ma bouche !...

Quel trésor peut être plus cher à son cœur qu'une chose invisible qu'on aime et qui vient vous parler et dont personne ne connaît la clarté ? Votre frère ignore... et se demande de quelle richesse vous parlez... et vous, plein d'assurance, ferme, vous affirmez avec une aisance de paix et de grâce qui remplissent

les ouïes de ceux qui vous écoutent en aimant. Pourquoi cela ?

Vous allez comprendre :

C'est que depuis le corps animal qui se meut dans l'homme – gloire de Dieu – s'épanchent et se vivent des règnes, revenant et revenant encore, jusqu'au jour où ce souffle passe si puissant en votre être qu'il balaye en l'homme terrestre toute la poussière qui vers le bas se répand et laisse luire la face lumineuse spirituelle qui, dégagée prend son essor, prend conscience d'elle-même... elle voit les réalités de son être et regarde avec compassion la poussière tombée qui lui valut son essor.

Que veut dire conscience de soi-même ? C'est que dans ce mot une implacable vérité embrasse toute la Lumière qui s'est faite et qui éclaire vos pensées ; là, tombent en humilité tous les préjugés de ce monde... Vous passez sereins étant pleinement maîtres et juges de vos actes ; sachant d'où vous venez, vous le prononcez avec sérénité, et vous faites valoir l'étincelle divine qui, au cri jeté entre deux lèvres épanouies prend naissance dans la vie des vies, grandit, éclate, abrite, sanctifie, fait vivre et repousse par elle-même ce qui n'est pas de la vie.

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, lorsque dans une serre vous voyez une fleur mourir auprès d'une autre fleur. Cherchez le problème... il est simple ! Mais laissez-moi vous donner un peu de sagesse... une sagesse que les fous envieront, lorsque dans cette Lumière, tel que moi, cherchant et cherchant encore, on ferme ce qui parle, écoutant tout d'abord.

« Que veux-tu que je te fasse ? » a dit notre Frère bien-aimé ! Vous pouvez également le prononcer dans ce règne qui plane et qui va arriver sans crier gare, écrasant celui qui tient haut la tête.

Eh bien ! préparez vos organes à recevoir les pierres spirituelles ; et quand vous, hommes sages, vous passerez, soyez indulgents, compatissants, afin de ne pas troubler l'éther qui, noir, ne peut d'un coup devenir blanc.

C'est alors que vous pourrez dire à votre frère : « Que veux-

tu que je te dise ? Ce que j'ai je te le donne... cherche en toi, tu l'as comme moi. »

Quelques lignes plus haut, je vous ai dit : Je suis ce que je suis... dans les nues, ici-bas, je suis ce que je fus.

Pourquoi ?

Je réponds à votre pourquoi : C'est que dès le commencement et avant même je vous voyais et je me voyais !...

Se voir... s'entendre... se parler... trois choses qui dominent le monde et qui font tourner les réalités.

Voir ! Qui peut dire qu'il ne voit pas la création dès le commencement ?

Entendre !... tous ces murmures qui s'affirment dans l'espace... Qui donc passe sourd ? même le plus incrédule ! Et quel est l'homme le plus sage qui peut se taire un instant ?

Et ce langage, qui ne devait être que pour glorifier ce que vous avez vu et entendu... Non, vous en faites un carrefour d'ignominies, de mensonges, d'hypocrisies. Par ce maudit petit membre vous empoisonnez la vie de vos vies... vous accablez vos têtes de retours que vous retrouverez... vous ne le croyez pas !... Vous empoisonnez les nues qui sont des pensées soutenues par vous-mêmes, attendant le moment, l'heure pour venir tomber dans le vase qui est le corps sur lequel vous avez semé.

Pauvres frères ! Dites-moi que vous me comprenez ! Pourquoi ne pas bénir et aimer ? Et avec cette mignonne langue ne crier que des beautés ? Ne prononcer que des prières compatissantes, ne chanter qu'un hymne à votre être qui vous sert pour glorifier l'œuvre du Créateur dont vous êtes l'image ?

Ô mes frères ! pourquoi, pourquoi regarder dans votre frère, dans le passant, dans le voisin, la faute qui fait lever votre langue ? Elle est d'abord en vous... et un jour ou l'autre vous serez pris dans cette même cause... mais sur vous-mêmes vous fermerez vos vues !...

Pourquoi donc contemplez-vous les cieux ? Pourquoi donc admirez-vous ce qui est beau ? Quelle balance s'opère en

vous ? Vous êtes dans une vérité éclatante et vous ne la voyez pas !

Et moi, qui vous dicte toutes ces choses, je fus un être tel que vous. Il fallait que je fusse éclairé dans cette Lumière, qui faisait un baume si puissant en moi-même, pour me faire jeter à la face de mes frères ce que Dieu voulut crier Lui-même. Maintenant il est l'heure !... c'est pourquoi je suis là, prédisant toutes choses sous le souffle du Seigneur des seigneurs !

Que cherchez-vous encore ? Moi je vous dis : Ouvrez vos cœurs !... Oui... mon plus doux conseil qui sera votre plus grande révélation, c'est d'aimer votre Père... de le grandir en vous-mêmes et d'ouvrir votre cœur afin d'y laisser passer les frémissements divins !

Que seraient ces lettres, reçues dans le silence, si elles ne possédaient en elles qu'une ligne traitant ce que l'humain traite ? Elles seraient des pages mortes, et à côté de tant d'autres... elles passeraient. Mais si, avec le cœur vous écrivez, mes frères, si avec votre cœur vous nourrissez la lettre qui révèle les accents de votre âme qui vous appelle... ces lettres autour de vous-mêmes deviendront vivantes, vibreront dans l'éther, soulèveront des cœurs, qui pris dans l'élan de cette vie divine crieront avec des lèvres vibrantes la nourriture qui est le pain de vie promis il y a longtemps, longtemps !... vous dis-je, pauvres frères égarés dans vos raisons, dans vos jugements que vous dites « noble cause », symétriquement établis sur un sable qui, un jour s'effondre et dans la tombe descend avec celui qui, malgré tous les jambages délicieusement et minutieusement arrangés, voit qu'il a établi sa base à côté de la vérité.

Mes frères ! mes bien-aimés moi-même... vivez donc en vous ce cri qui s'élève dans cette page ! Le vivre... c'est y mettre ce que Dieu crie en vous-même : c'est l'écouter, c'est le reconnaître, c'est l'aimer.

Aimer !... sublime action, moteur éternel, invisible, mais rayonnant dans la plus petite des créatures. Qui est-ce qui ne

l'aime pas ? dites-le moi mes frères ! Regardez en vous-même quand vient l'heure du départ où le vent glacé commence par enliser vos membres, une ombre se détache de votre esprit chancelant qui essaie de retenir sa coque qui va passer... Peu à peu l'éclair jaillit entre le ciel et la terre sur laquelle le corps reste comme une feuille morte qui tombe et dont la vie s'est envolée bien loin de celui qui la portait, de même pour votre esprit, il en est ainsi. Puisque vous ne voulez pas voir, il faut donc bien que je vous éclaire pour vous révéler en vos consciences, qui, ébranlées, entendent la voix ; mais hélas ! cette voix est seule... elle remonte dans un inconnu vivant qui ne la connaît pas, car c'est une voix étrange qui n'a pas su de son vivant, offrir le fruit qu'elle devait offrir.

Pourquoi reculer quand je vous dis d'avancer ? Pourquoi sourire quand je vous dis de pleurer ? Pourquoi haïr quand vous devriez aimer ?

Mes frères ! sachez que l'heure vient, l'heure spirituelle, l'heure qui se révèle sous des secondes qui remplissent une vie entière, des secondes qui lentement arrivent, apportant avec elles l'agonie, frappant, scrutant dans l'être qui se refuse et refuse encore de connaître le cadran qui s'épanouit dans son être et qu'il dédaigne, car il ne se connaît pas !

Je répète, l'heure spirituelle vient... qu'est-ce qu'une heure, mes frères, pour celui qui souffre et qui attend son dernier moment ?... Et qu'est-ce qu'une heure pour celui qui aime ?... Il s'en va glorifiant ne voyant plus l'heure ! Et dans les nues où tout demeure, le temps n'est plus, car il n'y a plus d'heure !...

Comprenez, mes chers lecteurs ! mon cœur prenant place dans vos cœurs humains, mon cœur est éternellement la réalité du cœur spirituel qui est la fécondité du bonheur éternel. Si donc vous ouvrez vos cœurs, si donc vous partagez avec votre frère un élan de tendresse, un pas pour le sauver, une main pour le porter, une parole pour le consoler... vous êtes aidés, vous êtes transportés par ce cœur éternel, et de l'autre côté vous

trouverez ce que vous aurez porté à votre frère d'en bas.

Que puis-je vous dire encore ?... mon histoire devrait-elle même s'arrêter que je trouverais une autre histoire d'un frère bien-aimé, d'un frère de toute éternité ! une histoire que vous devriez bénir... une histoire que je ne devrais même pas vous dire de lire ; vous auriez déjà dû la comprendre et la prendre dans votre cœur !... J'ai honte pour vous, mes frères, d'être obligé de vous la redire ; mais mon amour me fait vous l'éveiller : vous avez tous ou à peu près tous dans vos demeures l'histoire du frère bien-aimé, et comme on place un paratonnerre sur un toit pour éviter la foudre, vous placez sur vos tables un évangile sévère en disant : « Nous ne craignons pas... Il est là pour nous sauver ! »

Mes frères ! quel est celui qui aime et qui veut faire aimer ? C'est celui qui fait le premier geste... celui qui baisera spirituellement le pied qui s'est levé contre lui, et cet exemple, s'il n'est vu de ce frère, sachez qu'un cœur sera placé par la volonté des volontés célestes, et en amour absorbera votre élan et dans son cœur imitera votre exemple, ayant compris la grandeur de l'humilité.

Mes bien-aimés ! je veux vous réchauffer, je veux faire entrer dans vos cœurs déchirés par la plainte sourde et amère une autre plainte : celle de vous plaindre vous-même en ne comprenant pas que la souffrance qui est là, s'affirmant béante devant vos êtres, est pour que vous soyez assez courageux pour la prendre et que dans votre cœur vous la baigniez de larmes repentantes. N'importe quelle douleur... résignation complète.

Regardez... et dites-moi maintenant quel est celui d'entre vous qui comprend ma douleur, car je souffre avec vous par la fermeture de vos cœurs et l'endurcissement de vos êtres et l'aveuglement de vos yeux. Oui... il faut que je vous fasse vivre l'énigme restée plongée dans vos écrits de l'ère passée pour faire éclore en vos consciences ce qui s'est passé dans la mienne... et lorsque, arrivé à l'âge qui dressait devant moi sa

dernière marche... Celui qui m'avait soutenu me dit : « C'est assez maintenant... passe ! et tu reviendras ! » Je vis, j'entendis... c'est pourquoi, de marbre, de fer, je maintenais ce que j'avais dit. Croyant à la vérité éternelle, je ne savais que faire de l'autre : celle qui voulait en traître s'abreuver de ma faiblesse pour en faire un jouet, un jouet criminel... j'ai dit !

Et vous maintenant qui entendez et qui recevez ce que comme moi vous avez vu de loin... Quelle est cette étincelle qui flambe et qui allume les quatre coins du monde à la fois ?... C'est Lui !... Voilà le simple et unique parfait nom qui fait la vie.

Lorsque vous aurez approfondi ces choses en vous-même, vous découvrirez l'emblème de la création, et de cette création jaillira l'étincelle qui s'illuminera dans l'amour des vôtres.

* * *

J'avais donc pris conscience... j'avais suivi le fil de mon rêve. Me trouvant parfaitement sûr, il me semblait que de tous côtés où j'allais être dirigé se déploieraient toutes les choses vues ! Aussi secouant mes membres et rejetant la légère couverture qui avait été posée pendant mon sommeil, – geste qui venait d'un cœur tendre et repentant – je fis le tour de cette cour sablonneuse et je trouvai bien vite le banc où dormait l'amante réconciliée.

Devant elle je restai quelques instants... la réveiller, je ne le voulais pas, tant le reflet de son sommeil était paisible sur son visage. Et pourtant de sa bouche j'avais entendu qu'elle voulait que je sauve d'autres frères... des siens peut-être ?

Je songeais à tout cela quand ses yeux s'ouvrirent et dans un si doux sourire elle me dit en me voyant « Ah je t'ai vu en rêve guérir ma pauvre maman. »

– Eh bien ! repris-je, je suis prêt, guide mes pas, je te suivrai.
Elle avertit elle-même de notre départ le nègre resté fidèle

qui semblait nous aimer... il aurait voulu nous parler, nous dire quelque chose, mais c'était un esclave, il n'osait pas bouger.

Je sentis les battements de son cœur et dans ses yeux je vis une douleur.

Suivant mon sentiment qui me pénétrait toujours plus, j'arrêtai la marche précipitée de l'amante qui s'envolait... et lui dis :

– Connais-tu ce servent ?

– Non ! me répondit-elle, mais s'il t'intéresse je vais lui demander ce qu'il fait là et depuis combien de temps.

Nous retournâmes tous deux sur nos pas.

Le nègre, me voyant le regarder, à nos pieds presque se courba en deux. Par son bras je le relevai, ne pouvant pas m'exprimer, et dans cet intervalle il fut interrogé.

Mais sans doute vous allez crier au miracle, car il dit à la jeune femme : « Demande-lui quel est son Dieu ! pendant que vous dormiez tous, j'ai vu un ange sur sa tête... j'ai vu qu'il lui montrait tout ce qu'il allait faire. J'ai vu aussi que mon maître est guéri et qu'il connaît tout ce qui se passe dans les étoiles qui brillent. Je voudrais qu'il mette sa main sur ma tête et puis qu'il prie l'ange de venir me donner un beau rêve comme il a rêvé... je serais le plus heureux des esclaves et je bénirai ce Dieu s'il pouvait être à moi un petit peu. »

Quand elle me transmit ce message, je pris sur ma poitrine le brave et digne nègre qui, de toute sa vie, était resté fidèle malgré les coups de fouet. Sur son front je posai mes lèvres, ce fut si doux pour moi qu'il me semblait disparaître dans ce cœur innocent. Le mien y fut lavé et je remerciai mon père de m'avoir si délicieusement baigné. Dans ses yeux sombres je vis un éclair passer et deux grosses larmes coulèrent en reconnaissance de ce qu'il voyait, et se tournant vers l'amante restée silencieuse, presque émotionnée, il lui dit à nouveau : « Je viens de voir mon rêve... ce Dieu est à moi aussi, je le connais et dites-lui merci ! »

Nous reprîmes notre premier élan pour partir vers la mère souffrante, et je sentis dans mon cœur, tout en marchant bien vite, le cordon vibrant du frère noir qui nous suivait, nous aimant profondément.

En entrant chez mon amante, je vis que son sourire était doux pour toutes les servantes qui arrivaient au-devant d'elle... L'une d'elle s'avançant timidement – probablement une rejetée auparavant parce que moins belle – nous suivit portant ma mante et ses voiles ; heureuse elle marchait derrière nous ne sachant sûrement pas ce qui lui arrivait. (Étrange problème pour un cœur opprimé, quand tout d'un coup il se sent allégé.)

Nous poussâmes une grille de perles et sur un amas de coussins je vis une pauvre femme qui tournait entre ses doigts un morceau de bambou, auquel elle parlait.

La jeune femme me dit : « Voici ma mère... c'est moi qui l'ai rendue ainsi. Tu as la puissance, me dit-elle, de demander à ton Dieu... Il t'exaucera !... Devant Lui je donne ma vie afin que tu puisses la donner à maman ; et, se jetant à genoux aux pieds de sa mère, elle se mit à sangloter, prononçant des phrases lointaines dans lesquelles j'avais beaucoup de peine à entrer.

La mère n'avait rien vu de tout cela, tournant toujours son morceau de bois ; ses longs doigts maigres paraissaient l'être encore davantage, car ses ongles avaient crû pendant des années sans qu'on ait pu s'approcher d'elle pour enlever leur croissance excessive.

Je regardai toujours et je vis, en me retournant machinalement, que l'esclave était restée docilement près de la grille perlée... Serait-elle la servante de la mère ?

Je posai doucement la main sur l'épaule de la repentante et tout bas je lui dis : « Dis-moi, qui est-ce qui sert ta mère ? »

Alors dans ses sanglots s'élevèrent ces mots : « Celle qui est avec nous ! C'est d'elle que je peux encore obtenir quelques mots quand ma mère l'appelle ; il se fait un jour en elle et je pense que de cette servante sort une docilité dont ma mère

s'abreuve, et qui lui procure quelques mots de clarté. »

Je fus fixé... Je fis signe à la servante de m'apporter ma mante que je jetai sur mes épaules et, prenant l'esclave dans mes bras, je fis mine de l'emporter, lorsqu'un son rauque sortit de la gorge de la mère et la fidèle servante brusquement me quittant, revint se jeter aux pieds de la pauvre folle qui, de ses mains crochues, lui caressa la tête en laissant échapper de son être un rire qui fait mal.

L'esclave ne bougeait pas. Bientôt elle nous transmit les mots que la mère prononçait par des sortes de saccades qui semblaient l'étouffer.

Sa fille me dit : « Écoute et remarque... il se passe un phénomène dans ma mère... Mon Dieu ! mon Dieu ! m'exaucerait-il ? Il faut que je m'en aille... voilà ce que dit ma mère, et aussi que je ne suis plus sa fille... Va ! reste toi, tu pourras mieux faire tout seul, je ne suis pas assez digne ! L'esclave que j'ai fouettée priera mieux que moi. Prends seulement ma vie ! » Et nous jetant des baisers elle repassa la grille non sans s'être retournée.

Mystère pour moi... Elle m'avait pourtant demandé de sauver sa mère... cette demande je l'entendais encore résonner dans mon être ! Pauvre jouet que j'étais, cherchant le ressort sur lequel je devais appuyer ! J'implorais dans tout mon être et je voulus !... quelque chose en moi se révoltait. Me baissant, dans mes deux mains je pris l'esclave et je la mis à la place de celle qui avait prié. Puis devant la mère je vins me jeter sous ses yeux ; je la regardai en face et dis dans mon cœur : « Allons ! Si tu as un cœur de mère, tu connaîtras ce cœur qui implore comme un fils véritable auprès de sa mère pour un pardon qu'elle ne veut pas donner, mais que je viens arracher. »

Se rejetant en arrière, elle tomba poussant un cri. L'esclave se releva et voulut venir la protéger, croyant à une crise. Mais de ma main j'arrêtai l'élan de l'esclave et de mon index lui montrai sa place.

Que vis-je alors ? une ironie épouvantable s'empara de la pauvre fille, elle lutta contre moi ! Et quand j'eus fait appel à la main de fer qui m'avait servi tant de fois, elle roula sur elle-même dans des mots que je ne comprenais pas.

La mère se releva, ses yeux étaient mouillés et au travers de ses larmes je vis qu'elle me regardait avec une profonde amitié.

Ne connaissant pas sa langue ni elle la mienne, je ne pus que lui tendre mes bras, implorant mon père d'agir pour le reste, et je remerciai, quand je vis rentrer sa fille m'apportant une tunique pleine de bijoux, de perles, de saphirs luisants.

– Voici, dit-elle, votre vie aura besoin de ces bijoux. Prenez... c'est mon cœur qui vous les offre... que leur pureté vous démontre que la vôtre m'a sauvée !

Sa mère, comme il ne s'était rien passé... oubliant les années, dit en regardant sa fille : « Donne encore à ton frère, car il va s'en aller bien loin ! Il fera des heureux, donne mon enfant ! »

Elle me transmit le message qu'elle recevait de sa mère, mais ne pouvant l'accomplir, elle tomba à genoux, m'embrassait les mains et les jambes qu'elle serrait, et me dit encore : « Guéris mon esclave, et fais sur moi retomber les coups de fouet ! »

Je n'eus rien besoin de demander... l'esclave se releva et aux pieds de sa jeune maîtresse vint la remercier et lui dire : « Oh ! non, laisse-moi te servir ! »

De tous ces enlacements de cœur, j'aurais voulu mourir et avoir fini ma tâche ! Et malgré moi j'enviai chaque jour d'autres cœurs à guérir, pour en avoir le charme, car je vivais et mourais chaque fois ! Le soir il y eut des rendez-vous. On me garda comme un précieux frère. Chacun voulut voir la mère qu'on savait folle depuis si longtemps, c'est alors que je vis ce qui se passait dans les êtres : dans les uns, un épanouissement... dans les autres, un tremblement ! Ce dieu qu'ils adoraient n'avait jamais rien fait comme Celui qui me servait !

Appuyé tranquillement je restais en méditation, écoutant

tous ces langages qui s'entremêlaient.

Que pouvais-je faire ? Moi-même je n'avais pas compris l'heureuse délivrance de la mère, dans la fille, dans l'esclave. Comment pouvais-je donc en causer ? Le silence était plus sage ; et la vérité agissait seule dans ceux qui voulaient voir ou ne pas voir.

Je fus tout de même touché au profond de mon être, car par une main qui vint doucement me chercher, je dus quitter ma place. C'était un tout petit enfant, nègre également qui, ayant compris tous ces langages, s'était dit en lui-même, assurément : « Si je peux me faufiler quand le repas prendra fin, j'irai le chercher et je le prendrai par la main. »

Il se planta devant moi, avec douceur me regarda – il avait peut-être dix ans – et dans son regard je vis une prière qui me disait : « Viens !... » C'est ainsi que je me laissai entraîner.

L'assemblée en fut surprise, mais mon regard leur suffit lorsque me retournant je parlai à leur cœur qui déjà se récriait.

CHAPITRE XXVII

Où le négrillon réapparaît – Chez son maître le seigneur anglais – La guérison – *De la raison – Âmes errantes, l'Esprit de Vérité* – Balsamo rencontre un vrai frère – Retour à la grotte bénie.

(Vous allez comprendre, lecteurs, combien celui qui croit sans voir est sauvé par lui-même, car je ne me souvenais pas de cet enfant, mais lui se souvenait de moi.)

Il courait devant moi, m'entraînant comme une flèche dans la rue, nous étions emportés par une force qui venait de son cœur.

Nous traversâmes le Caire ; j'avais marché plus d'une heure !...

Dans la partie où s'élevaient de somptueux palais dominant les pyramides qui scintillaient au loin par les lanternes des caravanes, je vis que là allait se faire mon entrée... et l'enfant gravit les marches de marbre blanc. Je crois réellement qu'il avait des ailes ! et sur la dernière marche, je vis ma madone me tendre les bras !

(Remarquez, mes frères, en peu de temps quitter un endroit pour être emporté dans un autre, et sans savoir pourquoi !...)

Je traversai une grande salle à colonnes... la richesse était noble. Un laquais ayant en mains un plateau me le tendit pour recevoir ma carte. Malheureusement, je n'en avais pas, et le nègre répondit pour moi. Je constatai que l'enfant causait une

autre langue et l'accent nasillard tintait dans mes oreilles.

Tiens ! me dis-je, ils ne sont pas d'ici !

Mon regard sincère, ma tenue correcte, firent que le laquais avec un geste amical me dit : « Go after the boy ! » (passez après l'enfant). Sous un corridor nous enfilâmes un escalier tournant, mais l'enfant grimpait si vite que malgré ma jeunesse je dus m'arrêter un instant, ce qui fit que je pus constater avec un bonheur qui me fit mal l'enfant revenir et essayer de me porter, croyant que mon espoir défailait pour son maître... (pensez donc, il était venu me chercher !...)

C'est moi qui pris l'enfant et mis ma main sur sa tête, comme je fis longtemps après à un pauvre petit sourd-muet.

Que se passa-t-il ? Il embrassa ma veste, tout en serrant ma mante du plus profond de son cœur.

Arrivés au haut de l'escalier, il poussa une grande portière en peau de buffle, chassé par son maître.

Mon entrée fit sursauter l'homme qui pouvait avoir trente ans.

L'enfant se jetant près de sa couche, car il était étendu, lui dit : « There is the man ! (Voici l'homme) Il guérira tes jambes et avec moi tu pourras venir chasser ! »

Comment nous expliquer ?

Le gentilhomme me fit asseoir, me présentant par son petit esclave un siège.

Bientôt, entendant mon langage italien, un interprète apparut, mine franche, ce qui me permit d'entrer dans tout son être et de lui dire comment je me trouvais là.

Ce furent donc, un par un, des échanges communicatifs ; et j'appris que ce seigneur avait été mordu par une bête très petite, car il ne s'en était pas aperçu, mais le même soir ses deux jambes enflèrent toutes deux en même temps... pourtant la morsure n'était que du côté gauche !... Depuis lors, impossible de se servir de ses membres, ayant le bon sens de son esprit, mais la mort complète de ses jambes ; et cela durait depuis sept

mois sans qu'aucun médecin et magicien de l'endroit eût pu faire quelque chose pour soulager cet homme qui s'en remettait à la grande cause sans savoir pourquoi !

Ce seigneur avait des chevaux ; ces chevaux allaient à la mer se baigner et comme l'esclave connaissait les bêtes du seigneur – l'accompagnant dans toutes ses tournées – c'est lui qui les menait à la mer.

C'est ainsi qu'ayant trouvé Mico, rencontré par le seigneur défunt, il l'emmena il y a quelques semaines avec celui qui faisait la paire. Et comme Mico m'avait reconnu, me sentant par son flair, l'enfant compris qu'une vérité de chasseur devait exister en moi... c'est pourquoi il s'enfuit si précipitamment, quittant ces plages presque effrayé... il raconta tout à son maître qui ne pouvant jamais sortir était heureux du bavardage de l'enfant.

Un soir, comme il dormait sur la natte près de son maître, l'enfant se leva brusquement et dit : « Il faut que je retrouve l'homme avec la dame blonde ! j'ai vu qu'il pourra faire mourir la bête qui t'a mordu, mon maître ! »

Son maître voyant l'ardeur de son esclave s'en remit à lui et lui dit : « Cherche ! ton petit cœur te guidera ! »

Il quitta le palais, courut toutes les salles des seigneurs, se souvenant très bien de celui qui lui avait remis Mico. Il chercha longtemps mais comme il n'était plus là, on se moqua de l'enfant que l'on chassa de porte en porte.

Il erra longtemps. Enfin dans une ruelle il s'enfila, guidé par son cœur, et près du figuier vint s'asseoir et pleura... il ne voulait pas rentrer chez son maître sans lui rapporter son autre maître.

Il s'arrachait les cheveux, le pauvre petit être, quand, je pense et je sais, guidé par l'ange qui aussi m'avait guidé, la jeune blonde endormie se leva, et dans le souterrain passa doucement le couloir s'avançant tout en écoutant qui pouvait pleurer si tendrement.

L'enfant ne remarqua pas le remuement des branches, il pleurait toujours... et devant le petit nègre la douce et fidèle créature se posta à genoux, lui demandant ce qu'il avait.

– Je cherche le sauveur de mon maître, mais celui qui pouvait me dire où il est, n'est plus ! dis-le-moi toi, ton cœur peut sentir ce qu'il y a dans mon cœur ! et il l'embrassa.

Penchée sur sa poitrine, ils pleurèrent tous deux... l'un d'amour, l'autre de pitié.

Se relevant d'un coup, elle vit où j'étais et par la main elle le prit... suivit toutes mes traces que j'avais passées dans la nuit, et quand ils arrivèrent près du bosquet fleuri cachant la maison, elle lui dit : « Il est ici ! va le prendre par la main... fais comme je te dis ! »

Puis elle s'enfuit au logis rapporter à la fidèle mère ce que Dieu lui avait communiqué.

(Voilà mes chers lecteurs, comment en si peu d'heures je suis ici, je suis là!)

M'ayant récapitulé toute cette histoire en partie racontée par l'enfant, l'interprète m'ajouta encore ces mots : « Monsieur, que ceci n'entrave point vos vues... et comme mon seigneur aime cet esclave du profond de son cœur – l'ayant sauvé tout petit dans une chasse lointaine – je n'ai aucun doute que l'enfant, par son amour, veuille rendre à son maître ce qu'il reçut un jour ! »

Je fus ému de cette sincérité... mon cœur dans ces cœurs loyaux se trouvait si bien, qu'il me semblait être dans ma patrie, au milieu des miens.

Je priai l'interprète de bien vouloir déchausser le maître.

L'enfant voyant qu'on déliait les sandales, se mit à battre des mains et à sauter comme un petit pantin. (Ce que j'allais faire ne l'intriguait pas, il voyait son maître debout, repartir dans les plaines du Nil. Voilà ce que je voyais en lui.)

Pourtant, à une ou deux reprises, le maître dut élever un peu

la voix, pour lui faire faire un peu de silence.

L'enfant le regardait sans crainte, mais avec un tel amour, que dans cet amour il oubliait ce qu'on venait de lui dire... alors ses bras et ses jambes frémissaient de l'attente.

L'interprète, pour me faire prendre patience, me dit : « C'est un véritable chien fidèle. Je vous ajouterai, me dit-il, que quand son maître ne mange pas, il ne mange pas non plus ; et les premières semaines où les douleurs furent aiguës, l'enfant, la tête contre terre ne cessait de pleurer aussi pendant des jours entiers, sans qu'on eût pu lui faire prendre quoi que ce soit. Si mon seigneur s'endormait... l'enfant dormait aussi. C'est pourquoi dans la demeure, chacun aime ce petit. »

Lorsque j'eus touché les articulations des jambes et des pieds, en moi je crus étouffer. Les extrémités étaient à peu près noires, aussi ne sachant m'orienter, je me mis à implorer mon père, lui demandant de prendre en moi, pour l'amour de cet enfant, qui réclamait dans sa joie la guérison de son maître.

Toucher quoi ? moi-même ! Que pouvais-je sans lui ?...

C'est alors que je vis ma main diaphane arriver... prendre mes deux mains les placer sur les dix ongles des pieds du seigneur qui commençait à s'endormir. Ne pouvant plus soutenir la Lumière, il s'y abandonnait.

L'interprète dut sortir. L'enfant sautait toujours de joie, mais cette fois-ci sur le plancher son petit corps se roulait de bonheur, comme un chien dans le sable.

Bientôt une sueur chaude envahit ma poitrine et, de mon front tombèrent de grosses gouttes d'eau... je devins rigide et mes lèvres tremblèrent. Mais bientôt sous mes doigts je sentis couler quelque chose et j'entendis dans le vague comme un écho lointain, des sons plaintifs de douce émotion manifestant un soulagement suprême : un bien-être s'épanchait dans cet homme croyant, et quand je revins doucement après vingt minutes d'agonie, je vis par terre une mare de sang dans laquelle mes genoux étaient empreints. Tout ce sang était sorti

de dessous ses ongles. Je me levai, remerciant mon père du plus profond de mon cœur.

L'enfant dormait et je vis la main diaphane qui avait guidé les deux miennes, sur la poitrine du gentilhomme, se placer... et dans mon cœur s'éleva cette voix : « Lève-toi maintenant, ta vérité t'a sauvé ! »

J'eus à peine prononcé dans mon âme cette phrase que le seigneur ouvrit les yeux et glorifiant les voûtes célestes, s'agenouilla, ne pensant plus à ses jambes, et de sa poitrine sortit ce cri vainqueur : « Good ! Good ! »

Lorsqu'il revint à lui, prenant conscience de tout ce qui s'était passé, il s'élança sur le petit corps, le serrant contre lui (il le croyait mort, car l'enfant ne bougeait plus). Alors ce fut là un si doux échange... tout en tenant l'enfant serré il s'avança vers la porte appelant au secours l'interprète qui de peu s'était éloigné.

Je vis là, sans comprendre, mais comprenant tout, les appels d'un seigneur pour son esclave, ce que l'interprète confirma dans une interpellation brève : « Monsieur, me dit-il, il demande que vous le ressuscitez ! il dit que ses jambes ne lui importent pas, vu qu'il sentit dès l'instant où il prit cet enfant, qu'un ange gardien était dans son cœur pour lui. À quoi lui sert-il d'être guéri si son ange est parti ? Il ajoute que Dieu le peut ! »

Ce fut un tableau émouvant !... Mais malgré toute cette tourmente de larmes et de sanglots, il me semblait que dans tous les membres disloqués de l'enfant courait un moment de repos ! Mon cœur était serein, chose étrange ! et je paraissais indifférent, sûrement ! »

Oh ! non !... cette indifférence devait jouer un rôle... un rôle qui devait se mûrir pendant qu'il en était temps. L'interprète me servit de témoignage, car il s'approcha de la mare de sang, puis recula au même instant... une bête s'y était formée... une bête à mille pattes ayant un corps velu, comme une araignée

orientale vivant dans les fourrés.

Je vis en effet le sang bouillonner. Reprenant ma vigueur, je m'avançai vers la mare de sang et j'écrasai du talon la bête spirituelle.

Après cela l'enfant reprit ses sens, et dans les bras de son maître qui n'avait rien vu ni entendu, il se mit à l'étreindre et à l'embrasser, rire avec un si beau rire, que tous trois nous dûmes faire de même. Ah ! quel beau tableau ! vous le pensez, mes chers amis ; l'enfant dans sa joie tâtait son maître, regardait ses pieds, le couvrant de ses larmes et de ses baisers... puis il le fit lever et marcher de long en large ; le seigneur obéissait à la baguette, c'était joli à voir.

Il lui remit ses bas de soie et ses sandales, l'entraîna dans l'escalier, puis dans la salle que nous avons traversée ; il lui fit parcourir tout le tour du parc ; à l'écurie il alla chercher son cheval préféré.

Nous suivions tous deux, jouissant, sans mot dire, de cette vue si chère : d'un enfant sous les nues témoignant au firmament tout ce qu'un cœur peut offrir de plus pur. « Son maître, son maître ! » voilà les seuls mots qu'il prononçait, et que l'interprète me répétait. Et quand l'enfant vit s'épanouir dans les yeux du seigneur la joie de pouvoir monter sur son cheval, je vis à l'attitude du seigneur envers son esclave un court conciliabule, ce qui fit que l'interprète me pria de nous éloigner de quelques pas.

Je vivais, je vous l'assure, et je sentais une reconnaissance d'amour. Après quelques pas, nous fûmes rejoint par l'enfant qui vint se jeter à mes pieds, baisant mes mains et priant l'interprète de me dire que dans la maison de son maître, une place était pour moi, et qu'il ne fallait pas m'en aller !

Il se releva, me prit de nouveau par la main comme la première fois, et dans une pièce chargée de riches souvenirs me conduisit. Là, le maître pria l'interprète de me dire de choisir ce qui me plaisait le mieux.

Je répondis que tout ceci était très beau, je le reconnaissais, mais que le plus beau souvenir pour moi était de voir le visage épanoui de l'enfant pour son maître... que ce serait le seul qui resterait en moi pour la vie ! Et m'avançant près du seigneur, je lui pris les deux mains et, dans ma langue, voulant m'expliquer de ma voix... je lui dis : « Un jour tu me reverras et tu me reconnaîtras... peut-être que là, je pourrai te servir d'ange gardien, tel que cet enfant, qui ne sera plus là. »

L'interprète lui transmit mes paroles, et en gentilhomme qu'il était, il m'embrassa... baiser que je reçus avec une profonde amitié (car aujourd'hui, ce gentilhomme est avec moi).

Nous étions encore tous quatre réunis dans la salle, mais sous la douce et sincère effusion du gentilhomme, ému par l'élan de mon cœur entrant dans le sien, il ne savait plus rien me dire, aussi s'asseyant, pria-t-il l'interprète de lui transmettre nettement ce que j'avais prononcé.

Le bonheur fut grand pour ce fidèle serviteur... l'émotion le saisit également.

Alors je reçus cet autre message : il voulait savoir ce qui s'était passé en moi pour sauver son pauvre corps. Il voulait savoir comment Dieu donnait à sa créature humaine la raison définitive d'accomplir ce phénomène.

Je dis raison... car l'homme, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, a toujours raisonné.

* * *

Que veut dire raisonner ? d'où vient ce mot raison ?

Mes chers frères ! Deux êtres sont dans l'homme, ai-je dit, un qui s'incline, qui est doux, plein de patience et plein de vie ; l'autre qui est la bête qui, plus elle voit plus elle mange de tout, car tout lui est bon ; du bien elle en fait une agonie, du mal elle l'entortille, elle lui donne des couleurs chatoyantes, des reflets

qui produisent un tel mirage sur le frère qu'ils côtoient, qu'il croit, en vérité, posséder un ami.

Eh bien ! Cette raison... c'est elle qui fait l'esprit de ce monde ; c'est elle qui enlise et fait battre tout ce qui se bat en ce moment ; c'est cette raison qui entraîne son propre être devant le cataclysme, devant la tombe, devant l'effondrement de son lui-même.

Et pourtant... quel est celui d'entre vous, mes frères, qui, ayant criblé cette raison qui domine si profondément son individu, n'ait pas reçu par instants, une faible lueur lui disant : « Ne va pas si vite... ne réponds rien... attends un peu... ne signe pas... ce nom n'est pas le tien... » Et qui, par gloire, passe vite sur un petit moment de silence qui lui faisait du bien et qui lui permit d'écouter !... car par monosyllabe, par esprit de sagesse, cet être qui demeure dans l'autre... pour ne pas troubler sa raison, s'infiltrait doucement comme l'on fait à un mourant qui demande à boire sur le champ de bataille... goutte à goutte on verse et l'on regarde si dans les yeux de l'être s'élève une lueur d'espoir... puis on redonne une goutte !... Eh bien ! mes frères, vous êtes sur le champ de bataille de vos corps avec toutes vos raisons, et le mourant qui tombe blessé à mort, c'est l'Être suprême qui demeure en vous ! L'Être suprême déverse presque toutes les minutes dans votre vie un faible atome, afin de vous faire prendre vie dans la vie qui est, mais que vous ne connaissez pas !...

* * *

Je m'assis devant le seigneur. Tout comme un frère il me prit les mains, et je voyais dans ses yeux s'illuminer la Lumière que je n'avais pas vue dans les miens.

Me tournant vers l'interprète, je lui dis : « Il est plus avancé que moi, il s'est confié à son esclave, lui, le seigneur !... Comment moi, voulez-vous que je l'enseigne, pauvre être que

je suis ! Ce que je peux vous dire... c'est que dans mon cœur j'ai senti le frémissement d'un autre cœur... et c'était celui de l'enfant. »

L'élan de ma parole fit du bien au seigneur, et je vis qu'il comprenait. Mais il ne se contenta pas de savoir d'où j'étais parti, ce que je faisais là et quel était mon but, il voulait m'aider.

L'interprète me dit : « Monsieur, je vous en prie, ne brisez pas les vues de mon maître ; sa volonté est si franche et si droite qu'il veut en cet instant tout connaître ! Et si vous avez un cœur dans lequel un petit enfant a placé le sien, ne refusez pas celui de mon maître !... Dites-lui bien tout, vous ne vous en repentirez pas !...

* * *

Dans l'orage, où gronde la tourmente, se heurtent des âmes errantes... je dis : des âmes errantes !... ayant dans leurs faibles lueurs parcouru les étapes saignantes d'une terre en pleurs. Le souffle qui les rallie est le souffle paternel... les conduisant, les rattachant une à une, en leur faisant passer un éclair de sa Lumière, afin qu'illuminées elles n'aient plus qu'une pensée dans un élan de communion sincère – un élan, dis-je – qui fait que le cri et l'écho résonne en même temps.

Oui... mes frères, si vous pouviez comprendre l'énigme salutaire que je vous envoie d'en-Haut, dans vos frères vous porteriez le petit flambeau de la foi, – je dis petit, pour ne pas dire grand ! – Oui... c'est dans la faible lueur vacillante soutenue par la foi chancelante, que les Cieux déversent la goutte... la goutte de délivrance, la goutte d'espérance, la goutte de salut ; et dans le cœur qui pleure, ils font la couronne d'épines... épines qui peu à peu, tombent une à une en guérissant la plaie qu'elles avaient si profondément creusée.

Oui, mes frères, je vous le répète, vous resserreriez les rangs,

vous raviveriez la Lumière qui sous le grand vent de la terre est près de s'éteindre !...

Un cri doit s'élever... un cri est déjà parti et un autre va mourir... et vous ne voyez pas quel est celui qui vous fait crier !...

Repentez-vous ! épurez vos consciences ! lavez les parvis de vos cœurs ! Le corps n'est plus... la loi s'éteint... L'esprit passe dans un souffle chrétien, un souffle qui a soutenu ceux de l'espace... un souffle excitant la rage des lions dévorant ceux qui sont nous maintenant.

Ce même souffle fait rage parmi les lions humains assoiffés par l'or et la conquête du destin dont ils veulent être maîtres, oubliant que d'un point ils sont partis, suivant malgré eux la route déterminée par le Père Tout-Puissant, car lorsque Son étincelle quittait son firmament dans l'esprit de Son être, il lui dit : « Va ! mon enfant. »

Quel est Celui qui prononce : « Va ! mon enfant » ?

Et quel est celui qui n'obéit pas à ce commandement ?...

Et lorsque sur un lit d'agonie, ou dans un champ fleuri, ou sur l'alpe glorieuse, ou sur les flots de la vie, cette même voix qui a dit : « Va ! », prononce : « Reviens ! »... Quel est donc l'humain qui a prononcé cela ? Constatez que deux points sont dans votre vie... un départ et une venue. Entre ces deux points, que voulez-vous établir, pauvres humains ! un changement ? un autre rouage ? Des mots qui s'en iront avec vous-mêmes, engloutis par l'erreur dans laquelle vous avez gâché votre vie ?

Et cette vie vous la reverrez ayant soutenu votre pensée dans le domaine du néant ! Où vous croirez poser un pied... vous enfoncerez ; où vous croirez prendre... il n'y aura rien ; et vous appellerez... ce sera en vain. Vous voudrez voir avec les mêmes yeux que vous avez vu en bas... mais rien ne se laissera voir ; des ténèbres de votre vie... vous trouverez les ténèbres sous votre âme qui, de nouveau par l'amour de Votre Père, vous dira de recommencer !

Oui ! pauvres aveugles... pauvres sourds... vous qui croyez entendre... relisez donc les fragments si chers et si remplis de Lumière, que Notre Frère, Fils de Dieu, dans l'immensité des immensités, vous a donnés sous un voile que vous auriez dû soulever, car à ceux auxquels Il leur ouvrit les paupières, Il ne leur donna pas la vue de la terre... comprenez bien, chers lecteurs, Il leur ouvrit les yeux sur les mondes infinis... et, en voyant d'où ils venaient, ils contemplaient la face de Celui qui leur parlait nuit et jour, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour celui qui connaît son âme... elle éclaire toutes choses... l'âme a tout en elle-même : des yeux, un cœur, des ouïes perpétuelles... et alors pour répondre aux pauvres insensés qui, les yeux grands ouverts, auraient déjà dû voir la vérité qui les entourait, Il les rendit aveugles par leur avidité sourde et mensongère qui régnait dans leur cœur.

Mes frères ! Je suis avec vous... Je pleure avec vous... Je vois ce qui fait votre tourmente... J'entends les échos de l'orage qui fait qu'en bas je ne trouve qu'un amas de sang haineux... Pourquoi ? Je vais vous le dire : C'est que deux frères se combattent au lieu de briser leurs armes devant Dieu et de se jeter dans les bras l'un de l'autre pour se pardonner, oubliant la cause de leur rencontre.

Mais chacun d'eux veut voir expirer son frère, en essayant de lui jeter à la face le mot du vainqueur... ou du vaincu... Cependant que dans leur cœur qui monte à Dieu, tous deux s'en vont malgré eux !

Le vaincu monte un degré, une marche au-dessus de celui qui expire le dernier, et quand il voit la main qui frappa le mieux dans son cœur, en lui s'élève un soupir... une pensée... disant : « Il m'a donc suivi ?... et je suis éloigné de lui !... Permets, ô Père ! que dans son cœur je porte le pardon que je n'ai pu donner sur terre. »

Les nues pleurent... les anges sont dans la douleur... Notre

Frère bien-aimé de toute l'Éternité passe en esprit et de sa bien-faisance Lumière pardonne à ceux qui font appel pour leurs frères. C'est ainsi qu'ici et là on trouve des cœurs sortant du combat et se communiquant dans leurs blessures mortelles une fraternité éternelle. *Ce qui se fait en haut vient se vivre en bas !...*

Et vous voulez donc ne pas voir !... vous voulez, cœurs endurcis, assaillir les derniers enfants du Père ?... Allons ! terre quel est ton roi ?... quel est ton empereur ?... quel est le tsar... qui devant le Christ sauveur peut exposer son cœur pur et sans tache ?... Qu'attendez-vous pour incliner vos genoux devant le Créateur ?

Rejetez vos couronnes dont vous êtes affublés !... Pâlissez sous les cieux qui un jour vous diront : « C'est assez... la justice divine n'est pas celle des hommes, et vous êtes en ce moment moins qu'un pauvre homme, vous êtes l'orgueil enchaîné par l'esprit de ce monde qui fait de vos cœurs un repaire de damnés et de vos bouches sort, soi-disant, un amour sacré pour la terre que vous voulez posséder. »

Amen !

En son nom

Esprit de Vérité

– L'homme a-t-il des regrets ?

– Oui.

– Ces regrets où le mènent-ils ?

– À la connaissance de son être, qui se dégagant peu à peu de l'éther prend acte et conscience des regrets qu'il vient de sentir vibrer dans les appels du souffle permanent qui passe, repasse, en ayant en lui toute la vie qui fut rejetée par l'homme qui était sur terre, où sa connaissance devait le grandir !

Étant donc moi-même un de ces hommes, resté devant le seigneur, je sentis vibrer la corde qui devait vibrer dans l'homme qui était mon frère. Sous les minutieuses demandes

qu'il me fit par son interprète, je sentis qu'un grand pourquoi se jouait devant moi.

Ne voulant pas être traître à moi-même, je m'assis confortablement sur un siège qu'on m'offrit et je dis à l'interprète : « C'est long... tout ce que je vais vous dire ! Si mon seigneur a la patience d'attendre la fin de mon récit ?... »

Mais avant même que j'eusse prononcé ces paroles, le seigneur avait tout compris et fit signe avec un hochement de tête paisible que tout son temps m'appartenait.

Je vis là une direction complète, car à mesure que je parlais, l'interprète communiquait mes phrases une à une, et quand j'arrivai au passage où je dus quitter mon village, le seigneur se leva et posant sa main sur mon épaule, s'écria : « Je sais qui tu es... ton ouvrage n'est pas de toi... une volonté dans laquelle j'ai placé mon regard fait actionner cette bouche qui me parle ! Serait-ce donc toi, cette volonté voulant tout sauver pour des êtres qui ne le méritent pas toujours ?... Car dernièrement un homme, ici, est mort subitement... un homme qui fit beaucoup de mal... il avait disparu pendant nombre d'années, il revint, passant dans les milieux qui furent sa vie autrefois ; mais comme poussé, traqué, il n'y pouvait rester. Il vint me voir un soir, et me dit qu'il avait rencontré un être qui possédait une puissance qui le faisait mourir et, quand il voulait le fuir, il était toujours plus près de lui et lorsqu'il se rendait à ses côtés, il sentait toutes les agonies qu'il avait fait passer à des innocentes et innocents.

Ne pouvant le fixer, je m'abstins de causer ; je lui dis seulement : « Ce cas m'intéresse... amenez-moi donc ce personnage ! »

Il me le promit, et en me quittant, me dit : « Il viendra, mais moi, vous ne me reverrez pas ! »

Ceci me captiva pendant plusieurs soirs. Sur ma couche, travaillant mes pensées, je me disais : Tout est étrange dans ce qui ne s'éveille pas ! – car j'aime bien voir clair en toutes choses,

devraient-elles être même immondes – quand un matin je reçus la visite de plusieurs seigneurs m’annonçant sa triste fin, mais chacun possédait un : « Ah ! on ne sait... », un langage muet laissant planer beaucoup de choses.

M’asseyant sur ma couche, je leur dis qu’ils n’étaient pas des hommes et encore moins des gentilshommes ! qu’ils auraient dû se rendre et demander comment avait fini ce seigneur qui avait tant fait parler de lui... Une secte, tant belle soit-elle, possède des loups, et c’est justement dans ces loups qu’il faut aller pour voir ceux qui sauront résister... les dispersés fuiront... laissez-les donc courir. En resterait-il un seul, ce seul peut sauver le nom de cette secte si telle a été sa vérité. Ah ! je ne sais que faire de vous... si au moins j’avais mes jambes j’y serais allé moi-même. Et dans mon désespoir d’avoir des gentilshommes sans parole dans ma demeure, je pleurai sur leur sort. Je ne sais qu’une seule chose : ses serviteurs vinrent chercher son corps, il est enseveli dans une grotte où il a vendu lui-même une sainte femme ! »

J’avais tout écouté. Que répondre ? La vérité scintillait dans mes yeux. Alors je lui dis : « Vous savez bien des choses... vous comprenez la suite de mon récit, sans que mes lèvres en prononcent une parcelle ; mais je vais vous montrer ce que cet homme dont vous parlez m’a fait remise, me trouvant digne de le porter. » Et je tirai de dessous ma poitrine le signe en or où mes initiales étaient enlacées.

Là, les mains tendues, le seigneur répéta : « Un seul peut sauver ! un seul, car de toute une bande, tout va se diviser, tomber on ne sait où !... mais quand un seul demeure, un seul peut tout reconstruire ! »

Dans l’intérieur d’une bague soulevant un gros diamant, il me fit voir l’incrustedu triangle vérité.

En vérité je trouvais mon frère. J’allais avoir maintenant des pensées salutaires.

Je lui fis le récit de tout ce que j’avais vu et été obligé de

faire ; et que, quand son esclave même vint me chercher, je venais par cette puissante volonté de délier l'esprit enchaîné.

L'interprète était pâle. Son maître voyant ce qui se passait en lui, pria l'esclave d'aller chercher du réconfortant sur une petite table en or traînée par un dragon aux yeux verts, dragon de même métal.

Quand je vis cet ornement, je ne pus m'empêcher d'admirer ce travail. Et le seigneur me fit part qu'il avait sauvé des esclaves dans des chasses lointaines, et que maintenant sous son toit, dans son domaine, ces hommes chaque jour travaillaient sous une direction d'eux-mêmes ; une dizaine de ces hommes étaient unis dans une commune pensée et dans le fond du parc avaient construit une mosquée.

Leur esprit rendu libre se développa peu à peu et je vis en effet se révéler des actes vraiment curieux. C'est ainsi que se souvenant du jour de leur délivrance, ils allèrent, je ne sais où, chercher ce liquide qui leur permit de me faire ce que vous voyez là.

Je compris.

Je continuai mon histoire ; je fis le récit du camp où le vieux était encore. Cela parut fort intéresser le seigneur, qui me dit : « Demain à l'aube je prendrai quelques-uns de ces hommes et nous irons. Nous verrons bien ceux qui nous suivront. Mais il faut que vous m'aidiez à délivrer cet esclavage... faire des hommes avec une conscience ! C'est Dieu qui vous le demande. »

Le petit nègre fut de nouveau dans une joie exubérante ; il fit des « Ah ! » et des « Oh ! » ; il sautait sur le dragon au risque de renverser la table... Comme l'on sentait non pas un esclavage, mais bien un véritable amour d'enfant vivant sous la main large de son maître qui, heureux, goûtait la vue de vivants visages autour de lui.

J'étais heureux et plein de courage ; aussi, de cette joie, j'en voulu faire goûter à la bonne mère qui depuis des heures et des

heures sûrement m’attendait.

Je demandai donc au seigneur de bien m’accorder quelques moments. Il m’offrit une monture afin de traverser plus vite la ville, car la journée était chaude. Une des serviteurs m’accompagna.

Et ainsi auprès de ma brave mère je pus m’asseoir quelques instants. Des larmes douces et sereines tombèrent de ses yeux en me voyant, et dans mes bras l’enfant blonde se jeta toute entière baisant mon habit ; elle sortit même mon signe, je compris qu’elle avait tout vu.

Le serviteur du seigneur, remarquant cette demeure, me dit en souriant : « Une grotte aux fées... on ignore ce qu’il y a dedans ? »

L’enfant blonde sourit quand elle me transmit cette expansion soudaine ; mais elle répondit : « Une grotte aux fées qui ne fait que prier pour ceux qui ne croient pas aux fées ! »

Le serviteur sourit ; il me regarda avec bonheur, il avait compris. Enveloppés tous dans ce calme profond, nous restions presque muets, et sans savoir pourquoi nous goûtions cette délicieuse paix qui faisait que tous quatre, enlacés dans cette communion de pensées réunies en une, nous élevions nos cœurs, bien sûr, et chacun de nous donnait son degré le plus pur.

Dans celui de la vieille mère gisait une patience sereine, une douceur qui faisait qu’en la regardant on ne craignait rien.

L’enfant blonde laissait monter son regard d’un bleu tendre vers les cités des anges qui lui déversaient l’amour qu’elle donnait à son tour.

Celui qui m’accompagnait, serviteur bien sincère, était conscient dans tous ces actes pour rapporter à son maître le droit que le maître avait su incruste en lui.

Et que dirai-je de moi-même ? Un élan, une vie débordait de ma poitrine, de mes yeux, de par tout mon être. Ah ! que je me sentais heureux !... courir... voir s’aplanir les difficultés en

sachant les surmonter... faisant des pas et encore des pas dans l'ombre. Mais dans ma vie qui ruisselait de mes membres, je ne sentais pas une ombre. On aurait dit qu'un crépuscule paisible entourait toute ma vie, laissant apparaître un à un l'éclat de telle et telle part qui devait passer où je passerai moi-même. Et tout en la contemplant, il fallait m'y arrêter, et dans cet arrêt je sentais et j'étudiais le pourquoi de ce calme qui venait immédiatement s'introduire dans le moment où il fallait avec précaution que j'avance... mais reculer non pas !

Oui, dans cette grotte, je pus témoigner à cette brave et digne mère qu'en vérité, son enfant avait éclairé mes premiers pas sur ce terrain qui enlise te qui ne tue pas... j'y avais senti l'horreur dans toute sa beauté... j'y avais goûté le charme dans la volupté la plus passionnée... j'étais resté devant la haine, haïssant moi-même, et tout cela par une enfant fidèle qui avait tout en elle.

Je me précipitai aux genoux de cette mère, et dans mon être j'humiliai mon moi-même. Elle était plus que ma mère, puisque son haleine encore en cet instant couvrait tout doucement des espérances pour son fils !... Elle savait ce que j'allais faire... elle savait qu'elle ne me reverrait pas... elle savait qu'un ange téméraire guidait mes pas !

Ma violente émotion de bonheur fit que chacun vint près de moi. Le serviteur transmet à la madone – car elle l'était vraiment – qu'il était heureux pour son maître d'avoir rencontré ce seigneur... « Ils sont bien rares », dit-il.

Quand j'entendis ces mots, je repris avec fougue : « Ils reviendront ces rares !... »

Me relevant, je quittai ma bonne mère et lui dis : « À bientôt. » Dans le regard de la fidèle, je vis tout ce qui venait avec moi.

– Allons ! il est l'heure, on nous attend ! partons !

Quand j'eus quitter la demeure je ne vis plus rien de moi... qu'arrivait-il ? Quel étrange voile descendait dans mon cœur enfermant les échos ? Je voulus me ressaisir... en m'approchant

de ma bête, mes jambes se mirent à trembler comme une feuille d'automne qui frémit sous les vents, ma gorge fut serrée, mes yeux se mouillèrent, et pourtant j'avais le sentiment d'une puissance et d'une force en moi !... Quel était ce problème ? Rentrer dans la demeure... oh ! non... pourquoi ce pas en arrière ?... ne devrais-je plus les revoir ?...

Encore un second poignard !... mais bien vite je le refoulai.

C'est moi qui, probablement tout en faisant de l'ordre, semais le désordre... Moi !... Moi ? Non ! À qui m'en prendre sinon à moi-même ? On fait des heureux et on fait des malheureux... on guérit, et à côté de celui qui vient de recevoir l'onction salutaire, tombe un autre être.

Le serviteur me voyant plongé dans mes pensées, fit tout ce qui lui était possible pour retenir la bête ; ses gestes prompts et décidés me firent rentrer en moi-même, et j'enfourchai mon cheval. Il me suivit. Nous fûmes reçus par le petit nègre qui versa dans ma poitrine brûlante un peu d'huile calmante, et pour bien vite s'intéresser à la course, je le vis se glisser près du serviteur qui m'avait suivi.

Ce fut doux à l'enfant d'entendre ce que le serviteur avait vu, car immédiatement dans ses yeux apparurent des larmes. Il nous quitta brusquement, allant à la rencontre du seigneur, et je ne sais de quoi il lui fit part, car lorsque je fus dans sa chambre avec lui, l'interprète reparut et me dit calmement : « Croyez-vous, gentilhomme, que les deux personnes que vous venez de quitter soient bien en sûreté ? Le petit nègre a renseigné mon seigneur ? »

Je répondis qu'en vérité une étrange sensation s'était emparée de moi au sortir de leur demeure, mais je savais d'ores et déjà que cette brave et digne mère ne quitterait pas sa grotte. Quant à l'enfant blonde, il ne fallait pas y songer davantage. Et puis que tout était pour s'éclairer... qu'on ne savait pas si dans ce lieu ne se rendraient pas les derniers que je devais sauver ou exterminer.

Nous nous retirâmes de bonne heure, ayant tout de même partagé de très doux échanges avec le maître du château.

Je fus conduit dans ma chambre presque attenante à la sienne. L'enfant vint délier mes sandales, m'embrassa comme si j'avais été un père. Ne pouvant me faire comprendre, je pris ses deux petites mains et le guidant vers une ouverture qui permettait de voir le ciel en plein, je lui fis voir les étoiles tout en lui joignant les mains.

Alors sa bouche s'ouvrit toute grande, ses yeux se plongèrent dans les miens et, comme se rappelant de quelques phénomènes peut-être, il me quitta et s'enfuit vers son maître. J'entendis son babillage longtemps et souvent mes oreilles furent frappées du nom répété : Good, Good.

CHAPITRE XXVIII

Le beau rêve : le petit enfant et le vieil homme – Dialogue et lutte en soi-même.

Je m'étendis paisible, abandonnant mon être au souffle de ma carrière qui de plus en plus s'ouvrait. Je me demandais, tout en aimant ce passage, le pourquoi de chacun... tout ce monde qui était là... ceux que j'avais quittés... ceux que j'avais formés... ceux que j'avais laissés, pour être aidés, comme par hasard, sur une terre étrangère... à faire ce que dans mon pays je ne pourrais faire !

Enfin dans un rêve je fus enlevé... petit enfant j'étais et petit enfant je m'endormis... Oui, comme un petit enfant je me mis à errer dans des domaines étranges, dans des lieux incompréhensibles à ma pauvre petite tête... puis je vis avancer un homme fort ayant de l'intelligence... Je lui demandais de lui donner la main... que je croyais en lui... qu'il me sauverait bien. Combien j'étais heureux !

Le grand homme m'acheta avec tout son amour, et je devins son esclave ! esclave, je dis, car je ne voyais pas les jours passer, tant le bonheur était vaste.

Nous marchâmes ainsi longtemps, quand, fatigué, ce grand homme qui ne m'avait pas quitté de sa main, me dit, qu'il allait s'endormir et qu'il fallait que je veille.

Je répondis oui.

Il ferma les yeux, et à ses pieds je m'assis repassant tout

dans ma tête : les routes et les bois que j'avais passés avec lui.

Un grand fracas se fit autour de moi. J'eus peur. Mais j'entendis une voix qui me dit : « N'aie pas peur ! c'est moi qui viens ! »

Alors comme suspendu dans l'espace sur un petit morceau de terrain, je vis de mes yeux un autre monde : un globe dans lequel se trouvait du feu. Ce feu travaillant sur lui-même creusait ça et là des vallées, faisait fendre ça et là des montagnes de pierres, qui peu à peu s'écartaient laissant passer de l'eau bouillonnante.

Puis je vis l'homme qui était à côté de moi, s'éveiller et descendre... il planait comme un aigle. Il arriva sur la plus haute sommité qui était restée fortifiée et j'entendis de nouveau un grand fracas. Je vis que l'eau rentrait en terre par des milliers et des milliers de fissures que le feu avait faites ; et je vis s'élever peu à peu des couches qui possédaient de jeunes arbres. Je vis dessous, comme des marais de grands filaments... racines emmêlées, et toujours l'eau descendait plus bas.

Je trouvais ça très beau, et je disais à mes yeux qui voyaient : « Comme vous êtes heureux de voir ces choses !... »

Car je vis que l'eau qui avait commencé à bouillonner retournait au centre de la terre et, comme un filtre éternellement en mouvement, bouillonnait en elle-même laissant monter sa vapeur bienfaisante sous la flamme ardente qui la tenait mouvante.

J'eus sommeil et je voulus dormir aussi, mais un grand coup de tonnerre fit rouvrir mes yeux pour regarder, et je vis le grand homme qui était descendu remonter près de moi et me dire : « As-tu vu ? »

– J'ai vu !

Alors il me tourna le dos, et j'entendis qu'il dormait bien fort de nouveau. J'eus peur encore une fois, mais comme il fallait que je voie plus loin pour apprendre à connaître ma route pour faire tout seul mon chemin, je me dis : Bientôt cela sera fini,

car probablement que je vais descendre aussi !

Alors je vis – mais cela me fit mal au cœur – je vis des hommes forts venir habiter cette terre qui était pleine de riches parures naturelles ; tout était beau... respirant... plein de vie. Ces grands hommes firent des trous dans ces belles montagnes, ils se cachèrent n’aimant pas se voir... ils avaient de la haine, leurs prunelles étaient grandes ; et quand d’un trou à un autre ils pouvaient se fixer, comme deux coqs en lutte ils arrivaient corps à corps enfonçant leurs mâchoires dans leurs membres !

Ce fut si triste pour moi, que je me mis à pleurer. Je pleurai si fort, mais si fort que, de là où j’étais, tombèrent toutes mes larmes qui couvrirent cette terre, et je ne vis plus rien : tout était dans les larmes. Et le grand homme à côté de moi me dit : « Pleure encore ! mon enfant. » Et je pleurai ainsi pendant des siècles... des siècles ! Qu’est-ce qu’un siècle ?

Après quoi je m’endormis. Et pendant que je dormais le grand homme qui m’avait pris avec lui, me mit dans une petite corbeille, et je me sentis élever très haut, très haut, très haut !

J’étais devenu encore plus petit, mais j’avais dans mon cœur le souvenir de toutes ces choses... mais je ne le disais pas, il le savait lui-même.

Puis je m’éveillais et je m’assis dans cette petite corbeille, mais je ne vis plus le grand homme à côté de moi, je vis une Lumière qui parlait comme lui et qui me dit : « Regarde dans mon cœur et dis-moi ce que tu y vois. »

Alors je regardai dans le mien et je lui dis : « Voilà ce qui est dans le mien... et c’est avec le mien que je veux servir le tien ; ce qu’il y a dedans est à ton service. »

La grande flamme me dit : « Très bien, mon enfant. Va maintenant faire ce que tu m’as vu faire, et retourne voir si tu aperçois la terre ! » Je m’envolai dans cette flamme, et j’appelai de toute ma force.

Alors je vis la pointe des montagnes... je vis de l’eau reprendre sa place... je vis les champs fleurir leurs mêmes fleurs.

J'étais heureux et je criais encore, tant ma joie était grande. Alors je pus descendre sur cette terre et j'y marchai le cœur bien haut, les yeux levés vers la flamme, celle qui me parlait toujours et qui guidait mes pas. J'entendis d'autres voix possédant la même Lumière que moi. Dans leurs cœurs je pouvais lire leurs pensées. Et je sentais que dans leurs pensées étaient les miennes.

Mais, je ne sais, un jour, qui ne fut pas un jour, car en quatre parties il se divisa ce jour, et quatre sortes de voix vinrent troubler mon âme, je fus triste et je me mis à pleurer.

Voulant marcher encore, je rencontrais d'autres flammes qui vacillaient au contact de la mienne et qui fuyaient à mesure que j'avancais. Et j'appelais de toute ma force la grande flamme qui m'avait mis ici. Je l'appelais si fort que je fis éclater un tonnerre et je me sentis pris par une grande buée qui me dit : « Je suis là, mon enfant, monte ici tu verras ! »

Je n'étais plus si petit enfant... j'avais grandi, mon cœur avait gardé son innocence, mais tout autour la Lumière avait fait un cercle et je me sentis fort, car je pouvais regarder toutes ces choses qui ne sont pas celles que la grande flamme inonde. Elles ne me firent point de mal, et je dis à la grande flamme qui me soutenait : « Que faut-il faire maintenant ? j'ai compris d'où vient ce chaos !... ils sont en vie, ce sont des enfants. »

Et la voix répondit : « Des enfants qui deviendront des hommes et redeviendront petits enfants ! »

Alors irrité contre cette grande flamme : « Tu veux donc que je devienne homme ?... je suis si bien comme je suis... j'ai tout compris ! »

– Mon enfant ! afin que tu sois un homme avec eux, tu re-descendras tout en ayant mon petit enfant en toi.

Ah ! que cela m'était triste... j'aurais voulu rester près de cette flamme qui était si douce, si puissante... je voyais tout, je savais tout. Alors je grandis... et quand mes yeux eurent pris conscience, dans mon cœur s'éleva la voix du petit enfant qui

me dit : « Regarde bien maintenant tout ce qui se passe... et tu iras... tu seras comme eux mais tu ne feras pas ce qu'ils font. »

Je regardai versant des larmes, et je vis la tourmente : hommes avec hommes, femmes avec femmes, je vis des êtres qu'on charcutait vivants, afin d'être les esclaves de ceux qui commandaient très fort ; je vis qu'on traitait durement des enfants que je sentais avoir la même flamme restée dans mon cœur, et quand je vis cela, j'ouvris tout grand mes bras et criai à haute voix avec l'enfant qui était avec moi : « Flamme vivante ! j'irai où il y aura de toi ! »

J'étais si heureux, si rempli de Lumière m'enveloppant et dans laquelle je vivais, que j'étais sûr, très sûr qu'en descendant sur terre, je reconnaîtrais ceux que je voyais d'en haut.

Dans mon cœur je pris conscience de mon essor et je descendis tout haletant d'abord. La vérité qui avait inondé ma face, inondait celle que je rencontrai en passant vers une femme, qui dans sa demeure, méditait elle-même dans son cœur, se demandant pourquoi elle existait !... Sa famille était bien modeste : son père travaillait aux champs, sa mère, elle ne s'en souvenait pas. Et quand, dans la pièce où tout son cœur rayonnait, appelant le mien qui désirait prendre gîte, je lui dis : « Tes appels ont trouvé grâce auprès du Dieu très haut, reçois-moi dans ton sein, je désire prendre place. »

Baissant les yeux vers la terre, elle s'agenouilla, sa voix était mienne, et son repentir et son humilité m'ouvrirent la porte de son être. C'est là que fut ma demeure maternelle.

De longs jours se passèrent, des jours où la méditation du cœur qui m'avait reçu devenait plus profonde : un secret d'amour dans une vertu mystérieuse enveloppait l'élan avec lequel j'étais descendu.

Je voulus réagir et en réagissant moi-même, je communiquais mon ardeur de vérité à l'être qui docilement s'en alla dans une autre contrée porter ses pas qui étaient les miens.

Là, sous un toit d'une autre demeure, elle donna son cœur et

l'amour de tout son travail. Ce fut paisible, je vis que dans cette demeure la Lumière qui m'avait instruit était là.

Enfin dans mon cœur se fit une éclosion, et dans les bras d'une mère, je grandis paisiblement. Mais sous les regards de cette humble mère, je sentais un autre regard plus puissant qui enveloppait tout mon être ; j'entendis des mots si puissants que cette puissance venait par elle-même se mourir dans mon cœur pour s'abandonner aux heures qui allaient être miennes.

Sur la terre se fit un cercle magique, un cercle que nul œil d'en bas ne vit, mais que tout cœur d'en haut sentit, et me laissant conduire par la main, je pris le chemin d'une grande ville qui se disait lumière. Lumière ?... oui, Lumière !

Lumière qui disparaîtra avec les soleils, les astres, les mondes. Je vis cela, puis je me mis à parler à moi-même... le moi-même que j'avais quitté et qui dans mon cœur vibrait si tendrement que, comme un doux vent faisant frémir les toutes petites feuilles du printemps, je me mis aussi à frémir, compatissant pour tout ce que mes yeux d'en haut faisaient voir à mes yeux d'en bas.

Je distinguais dans les cœurs les vrais cœurs qui demeurent. Je voyais avec vérité les élans de simplicité, mais je vis aussi une autre sorte de Lumière qui faisait mal à celle du règne de mon Père, car j'appris dans ce séjour que ce toi qui est moi était mon Père, le Père d'amour !

Oui, je vis des consciences voilées, des cœurs fermés, des ouïes troublées et des mains ayant tout calculé par leurs cœurs tronqués.

Je vis de grandes lettres inscrites sur des dômes rappelant des séjours d'hommes immondes ; je vis des pierres précieuses arrachées du sein de la terre, que j'avais vu grandir sous mes yeux de Lumière, être là en sacrifice devant l'idolâtrie des races humaines.

Je vis de l'eau faisant la source de vie, changée en source bénie par un simple mortel qui s'en allait d'une rive à l'autre.

Et tout ceci je disais en silence à mon père : « Dis-moi l'heure lorsque je devrai le leur dire ! »

Et dans mon cœur s'élevait lentement une croissance si sage, si lente que tout l'élan qui m'avait fait quitter le règne de la gloire immortelle était en moi comme une seule note invisible que l'on ne sent pas toucher, mais qui aime doucement et qui pleure paisiblement et qui passe lentement.

Petit garçon j'étais, mais grand quand même. Et quand j'entendais dire : « C'est un enfant sage. », je mettais mon vieillard, qui m'avait pris par la main il y a longtemps, et je lui disais : « Fais d'eux... comme tu m'as fait ! »

Ce vieillard était ce grand homme... j'ai dit grand homme, car il n'a point d'ans.

Un jour sur la terre se fit un autre grand cercle magique qui parmi les hommes se glissa peu à peu et fit que leurs bouches appelèrent à la vie. Ils se réunirent ça et là dans la nature ; je sentis la Lumière de mon Père frémir...

Dans mon cœur je vis qu'un cadran se marquait... un cadran vivant comme une horloge. Cette horloge me fit sentir douze coups et, dans ma poitrine, j'en sentis les échos... douze coups bien distincts, séparés les uns des autres ; d'une part l'heure Lumière ayant une couleur, entre deux, celle de mon Père.

Je me dis, c'est bien cela... il faut que tout se vive en moi ! et j'abritai toutes ces flammes qui possédaient un cœur, et dans ces flammes je dis à mon Père : « Tu leur mettras ton heure, et je la sentirai sonner dans le mien, comme quand j'étais auprès de Toi, lorsque j'ai regardé dans mon cœur pour faire ce qui était dans le Tien. »

J'eus un petit abattement et je pleurai d'avance pour les cœurs qui ne comprenaient pas leur heure. Et puis je sentis un autre coup tout seul : « Mon Père ! pourquoi est-il ?... »

Je vis alors séparé dans mon être un corps traînant une lourde chaîne, un corps ayant en lui l'ombre de la mort, le sang

était un sang presque criminel et dans ce sang je vis naître un homme de péché, un homme de convoitise, un homme couvert de honte n'osant rien regarder en face, fuyant toujours, fuyant partout. Et je maudis cet homme jusqu'à ce que l'heure ait sonné.

Oui, je la vis cette heure, la distinguant comme dans une brume, une brume rayonnante de splendeur, laissant tomber des larmes d'amères douleurs. Quelle était donc cette heure ? Quand viendrait-elle ? J'en pris conscience peu à peu, laissant grandir en moi l'enfant qui y était resté. Le jeune homme succéda à mon jeune âge et je sentis vibrer l'immortelle sensation d'un corps se dégageant d'un autre corps.

Les appels furent plus nets, mais les appels de ces échos furent plus terribles à mon cœur revenant chargé de tout ce qui traînait sur la terre s'attachant à moi comme tout s'attache aux filaments de soie. Et ainsi chargé, appesanti dans l'ombre du corps qui devait accomplir l'écho de l'heure destinée, je m'en allais errant, cherchant la paix près de Celui qui ne semblait pas me quitter. Je m'interrogeais et je me répondais !

Dans mon rêve, je fis un brusque saut. Me secouant énergiquement je m'assis sur le divan, et là, avec mes yeux grands ouverts, je vis devant moi un vieillard à barbe blanche, serein, plein de paix profonde et devant lui se tenait un petit enfant, un enfant dont la bouche merveilleuse était remplie de grâce. Sur sa tête une auréole splendide me laissant voir les cieux, et dans ces cieux je vis mon père, vivant d'une vie éternellement belle. C'était lui plein d'ardeur, ayant dans son cœur les mêmes paroles scintillantes de Lumière qui s'étaient incrustées dans le mien en le quittant.

Ce jeune enfant leva une main et me dit : « Tu ne me connais pas, mais moi je te connais !... quand tu auras accompli ton voyage sur terre, dans les cieux je te ferai passer le chemin de la vérité. »

Puis je vis sa poitrine se soulever laissant échapper quelques sanglots. Je me mis à pleurer avec lui ; je lui demandai son nom. Il baissa la tête et tendrement me dit en introduisant ses douces prunelles d'un pâle Scylla : « Que t'importe mon nom pour l'instant !... tu viens de passer sur la ligne qui fait que ton étoile connaît ma Lumière ! et quand l'heure viendra... aussi bien que dans ton rêve tu seras comme moi un enfant du Père !... »

Mes larmes coulaient toujours. Le vieillard se retira.

Me jetant à genoux, je suppliai d'être assez digne et d'aimer comme Il aimait. Je dis encore : « M'expliqueras-tu ce grand rêve ? »

– Oui, mais quand tu seras avec moi !

Voilà mes biens chers frères, pourquoi maintenant hors du combat, je vous donne ce qu'on me donne : ce qui est à Lui est à moi, ce qui est à moi est à vous-mêmes, car dans vos cœurs se trouve de la Lumière qui fait que vous vivez en bas pour reconnaître votre route dans une vérité. Mais si vous quittez cette dernière, la Lumière se baisse et dans l'ombre vous passerez ayant pour voile la nudité.

Assis, j'essuyais toutes mes larmes, et dans le vide je plongeai mes pensées, je ne voyais plus en moi l'homme.

Oh combien j'aurais voulu être libre ! oui... là-bas !... Avoir fini ? Non, ce n'est pas cela. Avoir conquis ?... Encore moins. Être ignoré ?... Déjà mieux ; mais connu comme un enfant, connu comme celui que j'avais vu devant moi. Qui était-il ? qui était-il ?...

Ah ! ce « qui était-il », s'enfonçait dans mon cœur avec une douleur dans mon âme. Je sentis passer un froid mortel, une agonie sourde et lente s'empara de mon esprit. Que devais-je jouer ? que devais-je crier ?... Inconnu, l'inconnu j'allais passer !... C'est ainsi que l'on m'appelle encore dans certains

documents qui se traînent sur la terre : « Le connu dans l'inconnu ! » oui !...

Je me levai et tout en secouant mes membres, je compris que dans ce corps passeraient tous ces triangles : triangle du mensonge, triangles de grandes connaissances mises au profit du feu d'ici-bas.

J'étais dans le pays de Sa naissance !... ah ! oui. Et qui donc parlait ainsi ? Moi ? pauvre enfant de la Sicile n'ayant pas même déchiffré un alphabet ?...

Et toutes ces lettres vibraient disant : « C'est ainsi que je m'appelle... ne crains pas, je t'instruirai ! »

Reprenant mon calme dans la douceur et dans les moments partagés avec les enfants qui sur ma route s'étaient trouvés, je me dis en moi-même : C'est ainsi qu'il faut être : jouer et aimer, rire, aller comme un papillon dans l'air, n'ayant rien de fixe, aimant pour aimer, se posant pour prendre. Puis se laisser prendre à son tour par Celui qui est amour, et s'il veut que parmi le carnage tu tombes et que tu sois soumis dans cet esclavage, donne-Lui encore ce dernier regard de vérité puissante qui fait que ton âme dans la sienne n'en sera plus qu'une grande... et perdu dans Ses bras tu ne mourras pas.

Le lever du soleil se fit dans tout son éclat et je pus suivre de mes yeux le vol de grandes cigognes s'en allant pêcher sur les bords du Nil bleu.

Ce tableau, tout à la fois sauvage, fit en mon être vivre une image... et, comme dans mon rêve j'avais fait un voyage laissant en moi une lente digestion à accomplir, je pris courage et je me dis : Ces oiseaux n'ont pas eu un père causant un langage exprimant ses derniers vœux !... Qu'ont-ils donc en eux les guidant ainsi après leur pâture ? Ils vont aussi chercher... et sous ce ciel pur et cette buée matinale, je me demande ce qui agit... Bien sûr, une nature obéissante à une autre nature, qui docile en elle-même s'incline et va selon son vent s'abreuver

de ce propre vent qui guide tout, qui fait fleurir... qui fait nourrir... qui fait pousser... qui fait dorer !... et qui fait flétrir... et qui fait tomber... et qui fait sécher !...

Dans mon âme devrai-je connaître cette sécheresse ?... car c'est le dernier mot qui frappa en moi-même. Devrai-je avoir goûté les passages les plus ardents et les plus doux en même temps, devrai-je sentir ce vent ?... Devrai-je me couvrir d'un manteau funéraire ? Devrai-je dans cette mort voir tomber cet arbre qui parle et qui gît en moi ?... Oh ! non, non ! tu n'appartiens pas à ce souffle... il y en a un autre qui soulèvera le dernier voile qui semble me cacher toutes ces choses ! Je veux l'aimer, je veux l'aimer, oui ! l'aimer avant tout... le soulever avec cet élan d'espérance qui fait que dans ma reconnaissance je ne verrai plus que je l'enlève, je verrai que c'est moi-même ayant passé le seuil, et que tous, tous, ici-bas comme dans d'autres maisons, passeront.

Qu'il m'était doux de parler à moi-même !... J'allais heureux découvrant un mystère : un mystère envié, un mystère glorieux : un mystère qui n'est pas un mystère, mais un réel qui s'illumine au moment où l'amour descend grandissant vos êtres.

Douce espérance, qui es-tu ? Réelle tu es aussi ! Et dans cette espérance quelle illusion prend naissance si ce n'est la vie de l'infini, la vie qui fait que lorsque l'on ferme les yeux on part comme un enfant s'endormant ayant laissé de côté le lendemain qu'il ne connaît pas. (Eh bien ! Je vous prie, endormez-vous... et dans vos cœurs jailliront toutes les illusions divines... divines, entendez-vous, car le règne de l'infini se révèle au cœur des petits enfants.)

J'entendais dans le parc du maître des sons stridents se répétant. Attiré, je suivis mes pensées et je descendis au parc désirant en moi-même savoir ce qui faisait cet appel si bruyant.

Je portai donc mes pas sans souci vers le petit palais

construit par ces hommes sauvés par l'amour de ce maître, les ayant abrités sous sa protection de domaine terrestre, sachant bien que tout est redemandé quand on n'agit pas en vérité.

Et je vis que tout ce réveille-matin était encore un ancien jeu ; ils rendaient gloire en eux-mêmes à la protection qu'ils avaient reçue.

Et là, ces dix hommes, tous en rond, avant de se mettre au travail, tambourinaient et jouaient avec toute leur vigueur. Quand ils m'aperçurent, tout bas ils s'inclinèrent.

Heureux de sentir ces battements de cœur, je frappai mes mains et compris que tout était réservé dans ce même élan... L'amour a plusieurs degrés : celui qui est le plus grand c'est celui qui est le plus petit, car le plus grand se fond dans ce qui est petit.

Heureux celui qui sait comprendre !

Je suivis les allées du parc, embrassant en moi-même toutes ces pensées ; et quand le retour fut assis, en moi s'éveilla l'autre, celui qui cherche à déraciner le premier, qui est le commencement et la fin avec lui-même.

Plus j'avais, plus le désastre semblait s'emparer de moi-même : un corps à corps invisible enfonçait ses griffes au profond de mon être ; je dis corps à corps... des palpitations mouvantes empoisonnaient mon cœur, et malgré toute la disposition du bonheur que j'avais eue en image en revoyant le vieux pêcheur et son enfant, il me semblait que l'autre voilait leur image en enfilant dans mon organe toutes les attitudes d'un homme qui ne veut pas... un homme qui se refuse... un homme qui oppose une barrière et dont le sang des pieds à la tête montait et descendait comme un baromètre en furie.

Sous un gros palmier j'arrêtai mes pas. Je repris mon moi-même et en face de lui j'exposai tout ce qui me semblait être la vraie vie, la vie de ce qui m'était le plus cher à mon cœur. Je lui fis voir la face illuminée de la joie invisible ; je lui fis repasser les genoux agenouillés... je lui fis voir tout ceci dans une

pensée, une pensée !... et dans ma main, comme si elle fût pleine, je déversai ce baume dans le traître qui par un autre baume enhardi se cramponnait dans ce même moi-même.

Presque en homme j'étais vainqueur, et croisant mes bras sur ma poitrine je repris ma marche à travers ce sable rosé. Au milieu de toutes ces teintes je me baignais presque heureux, dégagé ; mais ce ne fut pas long !... j'avais prononcé !...

Après tout me dis-je, quel est donc celui qui te dit de conquérir ? tu le connais, et tu ne l'utilises pas ?

Une vague de froid s'empara de tout mon esprit... j'allais le connaître, le tenir, le voir ! Mais pourquoi lutter ? me dis-je ; ce sang retournera d'où il vient !... Ces veines ont un trafic, pas aérien... je touche terre ! Oublierais-je, moi, infâme ce que j'ai vu il y a quelques heures ? Viendrais-tu dans ce bouillonnement enliser tout mon cœur ? lorsque dans la paix et le calme tout pénétrait en moi-même, et dans la douleur qui semblait être cruelle je découvrais une haleine de vie, une haleine de puissance qui transportait mes désirs au pied de Celui qui était vivant devant moi !

Alors je compris qu'un abîme existait dans cet homme, un abîme crevassé de sillons envieux, où tout ce qui est de terre demeure jusqu'à la dernière goutte... tend son piège jusqu'à la dernière minute et seconde à l'autre... celui qui dans un regard d'humilité et de douceur et d'amour lui dit : « Tu es ! Oui, tu es !... et grâce à toi, je te connais, et je me connais ! »

Mes frères ! Vous connaître, c'est parcourir votre conscience dans les plus profonds replis qu'elle entraîne, c'est la suivre... et oser voir !... oser lui parler, oser la défendre à votre vous-même.

Si vous faites cela, vous ne serez plus celui qui commence, vous serez celui qui est à jamais.

Presque brisé, mais aimant ce dialogue en moi-même, je

repris le chemin de la demeure, et dans la chambre où s'était passé mon doux rêve, je vins jeter encore une fois mon pauvre corps, essayant de reprendre ce fil qui m'avait valu un tel doux rêve, et je me dis en fermant mes paupières : « Voyons, si l'enfant reviendra ?... »

Mon désir fut sincère, et dans mon cœur je vis ma mère pleurant avec moi, oui, ma mère. Je revis le passage de mon enfance, je vis le chevrier... je vis la délivrance... Délivrance, ai-je dit, et pourtant j'étais sur un sol étranger.

Pauvre toi-même ! Pourquoi faut-il que tu goûtes le poignard dans cette chair avant d'épancher ta blessure ? Oh ! si tu pouvais te reprendre, que ferais-tu ? Regarderais-tu en face où tu vas passer ? Entr'ouvrirais-tu tes bras pour presser sur ton cœur Celui qui va te rappeler ? Non !... ce qui habite en toi est un lâche... un lâche ! Tu veux vivre ! tu veux connaître ! tu veux t'enivrer de cette vie ! tu veux écraser ton toi-même ! tu veux dominer ! et tout cela dans ton sang.

Mais lorsqu'il s'agit dans demander une goutte, une goutte pour trouver un instant d'apaisement... tu m'abandonnes, tu me lâches, tu t'enfuis, tu recules, tu t'égares, il n'y a plus rien en toi que je puisse prendre de sûr. Tout s'écroule... je vois sombre, je vois rouge, c'est du sang que je vois ! Et tu voudrais que je te porte en triomphe... toi qui m'as fait faiblir, m'entraînant dans les délires !... Je te connais maintenant. C'est moi qui vais te conduire ; un moi que je ne connais pas, qui se connaît lui-même : il est ! Et je suis sûr d'avance qu'Il ne reculera pas.

Je m'assis sur ma couche. Ayant vu ma jeunesse, je vis ma vieillesse. L'une avec l'autre se connaîtront d'elles-mêmes, elles s'aimeront, je le sais, car la fougue de la première apaisera l'amertume de la seconde, et de là, je vivrai pour ce que je connais.

CHAPITRE XXIX

Les pyramides – Crime évité – La déesse ancienne – Voix conscientes – Exécution invisible – *Connaître la vérité, un esprit pour la vérité.*

Trois petits coups furent frappés sur un gong, et je vis entrer le petit nègre. Heureux il s'élança devant moi, mais quand il vit mon visage, net il s'arrêta.

Qu'avait-il vu ? Je ne sais ! Il le sait, me dis-je.

Son index se tourna vers l'ouverture, où la veille au soir, je lui avais fait voir les étoiles et, dans ses yeux, je vis des larmes, des larmes qui tombaient toutes seules. Pauvre cœur... il compatissait avec ce qu'il avait vu dans le mien.

Le prenant par la main, je sortis de la pièce.

L'interprète, ayant été avisé, vint au-devant de moi, me dit que tout était prêt et me demanda si j'étais disposé à suivre son maître.

Mon oui fut bien sincère, et j'entrevis bien loin !... qu'allait-il en advenir ?...

Le seigneur apparut et dans son visage rayonnait un bonheur ineffable. L'enfant l'avait réchauffé au plus profond de son cœur, et l'interprète me dit que le petit avait vu un étrange phénomène dans mes yeux, mais qu'il ne voulait pas dire, tant la vue en était triste, paraît-il. Et chaque fois que le seigneur le lui demandait, il posait un doigt sur sa bouche et l'autre sur son cœur.

Notre premier repas fut vite absorbé. Après quoi nous nous mêmes en route suivis de l'interprète ; j'en étais presque heureux malgré toute la douce et tendre compagnie du fidèle enfant noir ; mais souvent les paroles sont nécessaires et un seul mot fait tant de bien quand il part du cœur.

Nous fûmes vite hors du Caire ; et dans une vaste plaine abondante de richesses, l'interprète me fit part que de là, on pouvait très facilement se rendre aux pieds des pyramides, et si son seigneur le voulait nous pourrions y passer, car il connaissait très bien un endroit où une grande rade sur le Nil nous faciliterait la traversée des premiers affluents.

Les pyramides !... Je me laissai conduire...

– J'y verrais sans doute bien des choses ? lui dis-je.

Et le seigneur, heureux de me procurer un bonheur, s'empressa par son geste affirmatif de tête noblement éclairé de dire oui.

À grandes brides nous prîmes à travers la plaine. Mico reniflait le sable car je sentais tout le frémissement de son corps nerveux.

Il nous fallut bientôt ouvrir nos grands parasols blancs et ralentir le pas, car les dalles scintillantes repoussaient la vue de nos bêtes. Nous arrivâmes devant la première pyramide et je pus constater, sans en demander à personne l'explication, que des signes de toutes variétés étaient là, marquant l'emplacement de tout ce qui avait passé.

Chaque pierre était fixée en moi, et chaque pierre prononçait différemment des sentiments de force, de haine en mon être.

L'interprète vint couper un instant l'élan d'une de mes vues qui me pénétraient plus profondément, et me dit : « Gentilhomme ! Vous connaissez donc ces choses, car sur votre visage je vois se passer des contractions. »

Je le regardai et lui dit : « Oui, je connais ! »

Le seigneur questionna l'interprète et entre eux la conversation se déroula sur moi. Si les pyramides n'étaient pas étranges

en moi-même, pour eux je l'étais encore en cet instant.

Le petit nègre se mit à crier : « Ni, ni, ni. » (Exclamation pour arrêter.)

Puis je vis bientôt une longue chaîne se tenant par des signaux. Quand j'en eus pris conscience, je ne fus pas peu surpris de voir monter derrière moi sur ma bête le petit nègre, qui en avait demandé la permission à son maître, et passant sa tête sous mon bras, de son petit index il me mit en garde en prononçant : « Ut, ut. » Et tout ce qui vibrait en moi fut assis.

Alors je vis qu'une grande cause avait été saisie par des hommes tels que moi qui depuis des siècles dormaient là. J'entendais des plaintes, j'entendais des rumeurs... dans mon entourage se vivaient des échos que malgré moi ma bouche prononçait. Puis je vis de la Lumière se faire peu à peu éclairant toutes ces statuettes creusées dans certains blocs – toujours suivant le maître qui tout doucement marchait en avant –. Au pied de la deuxième pyramide, un peu plus petite, je vis un homme traînant sa vie qui allait bientôt finir... il était immobile, n'ayant même pas levé les yeux ; sur ses genoux était penchée une forme dont les nattes abondantes sortaient de dessous la draperie blanche... quelques sons plaintifs s'en échappaient. Était-ce sa fille, sa femme, son esclave ? Je ne sais !

Le seigneur, attiré comme moi-même, regardait ce vieillard aux paupières ridées et jaunâtres, puis il me regarda.

Notre pensée se joignit dans la même éclosion ; et soudain je vis le petit nègre descendre de ma monture, s'en aller, se traînant presque sur ses mains et ses genoux, se poster sous la figure du vieillard. Mais en vain... rien ne bougea !

Étrange !... quelque chose frémit en moi : « Ah ! il est un être, je suis un être et l'on ne se reconnaît pas ! » Voilà ce qui s'éleva dans ma poitrine. Et quittant ma monture, ramassant mon manteau blanc, j'allai secouer l'être invincible, et dans mon cœur je criai : « Regarde-moi ! »

Il se détendit, sortant d'une torpeur, et dans sa main je vis un

poignard effilé. Il allait mourir et tout prendre avec lui, car sur sa poitrine je vis un signe indiquant : « À la mort, à la mort ! » Encore une voix qui se fit en moi.

Ce crime serait-il accompli ?... Était-ce une mourante, ou était-elle encore vivante ?

Je décapuchonnai l'être appuyé sur son corps.

Quand il vit que je m'emparais de celle qui devait faire son dernier sacrifice, un véritable serpent se dressa, et précipité sur elle, il voulut enfoncer la lame préparée ; mais mon bras l'en empêcha et la balafre tomba sur moi.

Le petit nègre prononça quelques mots et le vieillard s'affala sur la pierre ; par le bras il tira la pauvre esclave qui avait reçu, elle toute seule, sur une trentaine qu'il possédait, le vœu formel de finir avec lui ; son choix avait été fait.

Oui, comme une bête elle se laissa tirer par le bras, je répète, ne résistant pas, ne sachant pas ce qui arrivait.

Le seigneur descendit de sa monture, sur laquelle, aidé de l'interprète, il chargea la pauvre jeune fille ; et moi je plongeai mes yeux dans les yeux de l'infâme qui résistait. J'en appelai à mon père... à l'enfant que j'avais vu.

Alors une émotion m'arrêta. Se relevant comme un fantôme, il tourna autour de moi et devant mes pieds s'abattit, joignant les mains il resta ainsi.

Je posai ma main sur sa tête, et je dis à l'enfant entrevu dans mon rêve et qui sûrement était là : « Fais ce qui doit se faire... pour moi je ne connais rien ! »

Bientôt un calme se répandit sur lui, il me semblait que ses rides se détendaient, puis ses yeux s'ouvrirent, baignés de larmes ; il tâtonnait dans le vide, essayant de trouver celle qu'il croyait avoir tuée.

Il en appela au ciel, car au ciel il levait ses bras. Il revint vers moi, me serra avec élan.

Je l'aidai de mon mieux et le conduisit vers la monture qui portait l'enfant – elle avait quinze ans.

Quand il eut touché sa main, – car malgré ses grands yeux ouverts il ne voyait pas, l’agonie du trépas avait déjà posé son voile – sous l’ardent soleil qui éclairait nos actes, je vis la madone toute blanche, qui m’avait promis de me suivre, venir presque dans mes bras me dire : « C’est fini !... les sept premières pierres que tu as vues à la première pyramide sont en toi-même vivantes !... elles t’aideront pour ce qui est à venir ! »

Je répétais en moi-même, les prononçant dans mon langage : « Elles m’aideront ?... m’aider ?... m’aider ! »

Le seigneur, en avant, m’ayant entendu prononcer ces mots, interrogea son interprète, qui voyant le tâtonnement hébété du vieillard tremblant se dit en lui-même : « C’est sûrement un dernier entretien entre ces deux êtres ; un parle haut et l’autre pense très bas ! »

Je pris à cœur la cause de ce pauvre vieux, et me dis : « Tu es là sur ma route, et j’ai acquis par ta vue ce que je fus autrefois et tu passes le trépas que j’ai passé. Je t’aide... » Et le pressant dans mes bras j’implorai l’enfant, encore une fois, qui si tendrement m’avait regardé dans la nuit... et ainsi je regardai cet être. Sa bouche en expirant me dit « Merci ! »

Ce fut fini.

Près de la troisième pyramide se trouvaient des hommes ; le seigneur s’en approcha, leur demanda d’emballer ce corps et de le conduire au cimetière des Égyptiens. Il paya.

Puis l’interprète me fit visiter une autre grande statue : déesse ancienne, figure pharaonique incrustée de pierres précieuses et gardée par des hommes afin qu’on ne la touchât pas.

L’effet fut rude en moi-même ! Je vis là dedans toutes espèces de femmes... de femmes, je dis. Et qu’ajouterai-je ? sinon que dans ces êtres devrait régner l’immense abnégation d’un amour silencieux, d’un amour secret que la vertu pénètre, et que dans un seul regard on comprît tout l’élan d’un vrai cœur où la sainteté règne, abritant en elle-même la plus fine sensation de l’être divinisé, la plus fine, je le répète, la plus délicate,

l'éveil le plus prompt du sentiment réel, la tendresse infinie qui se perd dans l'infini.

Mais hélas ! quel est le cœur qui garde sa douleur et qui pleure en silence et qui aime davantage ? Quel est le cœur de femme qui, ayant reçu l'aiguillon vengeur ne le retourne pas en employant la finesse qu'elle possède pour infiltrer le poison qu'elle prend dans son propre sein et en fait l'aliment du feu de la tourmente terrestre ?

Pitié ! Pitié ! je crie pitié même à cette heure-ci, car la gloire de Dieu ne s'élève plus dans la vraie image... l'enlèvement est formel, la déesse se déchaîne, le feu spirituel grandit de jour en jour, et la femme détruit l'amour.

Voilà ce qui est, ce qui demeure depuis le commencement ! et ce commencement est encore aujourd'hui !

Pourquoi cette parure, pourquoi cette fascination, pourquoi cette royauté qui sévit dans ses membres ? Parce qu'elle aime le passé !

Dans ton cœur, femme ! Pourquoi ne pas voir l'image de la vertu qui possède toutes les richesses immuables d'un amour si pur ?

Ô femmes ! femmes ! Si vous saviez la vertu que ce nom renferme, vous pleureriez toutes les larmes afin d'acquérir la porte secrète de l'enclos dans lequel se trouve tout l'essor de la femme, l'essor qui est l'ange révélateur, l'ange médiateur, l'ange consolateur ; et vous verriez des choses qui déjà à l'avance seraient chéries, comblant au delà des espérances et faisant la fermeture sur le corps de joug que vous portez dès votre naissance.

Oh ! aimez, oh ! aimez en silence... Pleurez doucement, méditez... Fuyez le monde, cherchez l'invisible, et les cieus vous parleront ; et la main de la femme comblera au delà de toute espérance l'agonie du mâle qui expire en attendant la gloire des cieus.

L'union est douce, l'union est noble, quand l'un dans l'autre

votre pensée s'agenouille l'un près de l'autre ; quand votre cœur crierait à son cœur : « Va ! Que mon amour t'accompagne pour le bien que je vois que tu veux faire. »

Mais non, l'un comme l'autre, vous en faites un objet de gloire, un objet d'attraction pour vous-même, un objet sédentaire brisant sans rémission l'amour que vous croyez avoir possédé... et comme deux bêtes vous vous mordez ; car tous deux vous repreniez dans le cœur ce que la bête ne peut y mettre, et chacun pour soi anéantissait ce que le Père avait essayé d'y déposer en vertu de votre union.

Hélas ! c'est un problème bien difficile que je vous dicte en ce moment et pourtant le résoudre est si facile, car dans toi, femme ! se trouve une fécondation ; et si tu savais que de ce germe qui t'est donné, si tu savais l'envelopper de tout le pardon d'un cœur réellement épuré, c'est que dans tes bras tu reprendrais l'invisible cœur de bête et en l'aimant il serait fécondé, il naîtrait comme un enfant grandit d'heure en heure sous ton sein palpitant, il y trouverait une place telle une rose trouve sa place dans un verre d'eau, s'abreuvant jusqu'au dernier pétale qui tombe. Tu serais ce verre d'eau bienfaiteur faisant éclore les pétales du mâle, et son cœur arraché n'étant plus qu'une épave de bonheur enflammé, réchaufferait ses débris meurtris, et dans celui que tu sauves tomberait ton essence. Alors, femme, tu ne serais plus qu'un holocauste fumant dans lequel passeraient tous les désirs du cœur, et dont le Créateur serait le bienfaiteur.

Si dans vos cœurs, ô femmes, vous faites vibrer cette page en laissant couler vos larmes, l'immense passé ne sera plus qu'une seconde illuminée dans votre cœur qui pourra et qui saura aimer !

Eh bien ! qu'avais-je dans le mien pour sentir cette lointaine agonie ? Combien de femmes se récrieraient en moi ?

À l'ombre de ma conscience qui s'ébranlait par moments, croyant sentir une sorte de bienfait, je repris tout ce qui s'était

fait sentir et je me demandai si réellement cela était vrai !...

Pauvre être ! ballotté dans ce duel, cherchant le point le plus près et abandonnant souvent le plus lointain.

Dans cet orage secret j'aurais voulu être un éclair ayant la foudre à mon service pour effondrer dans tout ce mystère toutes ces vies qui cherchaient encore à prendre en moi-même une expansion de vérité. « Pourquoi cela ? me dis-je. Tu les regardes et ce sont des pierres. Qu'as-tu en toi pour faire vivre ces pierres ? Tu as, me répondis-je, ce qu'elles ont : le commencement et la fin qu'elles auront ! »

On me suivit... un homme enveloppé de la tête aux pieds me toucha sur l'épaule et me dit en français ces quelques mots : « Vous savez bien des choses, vous qui me répondez ! »

Je n'avais pas remarqué que, m'interrogeant, ma propre voix se répondait dans l'élan de vie qu'elle avait. Mon acte s'accomplissait dans la décision prise, déterminé d'avance d'un autre moi-même qui existait et qui faisait vivre ce que je prononçais, et qui faisait vivre et parler tous ces signes, toutes ces pierres dans leur propre règne, n'omettant rien ; tout s'étalait devant ma vue, montrant leurs actes sur toute leur étendue.

Je dévoilais un mystère et je me retins... je ne voulus plus voir... et plus je reculais plus la statue avançait !

« Reculer !... tu as donc peur ? On veut t'instruire d'une vérité ! Tu ne la connais donc pas puisque tu t'en méfies ? »

– Ne savez-vous pas, reprit l'étranger, que la grande énigme est de pouvoir saisir ce que les yeux ne peuvent pas voir ?

Ces mots me firent reprendre place calmement en moi-même, et l'étranger sur la gauche de lui-même s'en alla ; nos routes étaient opposées, il venait en sens inverse et nous nous croisâmes simplement.

Croiser !... Mes frères, si vous saviez que, dans la vie, les points les plus nettement frappés qui ne font que de croiser votre existence sont là pour affermir en vous une seule note, un

mot, afin de laisser prendre à l'esprit qui passe et qui vous doit cette note, l'éclat, le son, le dû, que sur un autre astre vous aviez contractés, eh bien ! vous sauriez en prendre toute l'essence, sachant que le frère qui passe vous remet ce qu'il vous a pris autrefois.

Voilà un point que j'espère vous voir comprendre ! cela veut dire qu'à celui qui n'a pas on ôte encore pour le donner à celui qui a.

Cela donc m'était dû, et je compris la phrase dans tout son emblème.

Je me rapprochai de l'interprète qui me dit avec transport : « Réellement gentilhomme ! il fait bon vous faire voir toutes ces choses qui sont là, vous en vivez ma foi ! »

Et le seigneur me regardant, tout en faisant son signe (de son index il se frappait le front) me fit comprendre que j'avais tout mis là dedans.

Nous continuâmes la route... j'en savais assez pour le moment, et comme malgré moi attiré, je répétais : « C'est assez ! »

La petite esclave ayant passablement causé avec le petit nègre me regarda plusieurs fois ; mais sitôt que j'essayais de l'aimer à mon tour, comme j'avais aimé ceux qui se présentaient sur ma route, ses prunelles se baissaient et ses mains se contractaient.

Serais-tu là en traître ? me dis-je. Nous verrons bien !

L'interprète aligna son cheval à côté du mien, et une conversation s'engagea entre nous deux, qui me valut bien heureusement le secret de tout l'entretien tenu par les deux enfants.

Je me gardai bien de lui faire part du sentiment qui s'était élevé en moi au sujet de l'esclave ! simplement je lui dis : « Dites au petit négriillon que je suis encore longtemps avec son maître, très longtemps ! Puis nous verrons. »

L'enfant battit des mains quand il entendit ces mots, et ce ne fut pas long entre eux deux de vouloir faire partager sa joie.

Mais je constatai dans la jeune fille qu'un renforcement dans les épaules se faisait, et tirant son voile plus près de sa figure, comme un serpent elle se glissa en bas du cheval et s'enfuit.

Le seigneur brusquement se retourna interrogeant l'enfant noir, qui, stupéfait, s'apprêtait à courir après elle.

Ma main étendue suffit à l'arrêter et je dis à l'interprète : « Laissez aller... c'est l'autre qui fuit en elle ! »

L'interprète pria le seigneur de s'arrêter un instant, une douleur dans son cœur venait de pénétrer : ayant servi de cause, il en recevait lui-même le choc en retour, et comme abattu il descendit de sa monture et se mit à pleurer.

Instantanément je vis ma madone tenant en sa main une coupe enflammée et dans mon cœur j'entendis : « Verse ce contenu sur ce qui t'entoure afin de sauver ce qui t'est donné. »

La vision disparut emportant avec elle mon être qui commanda à l'autre d'exécuter ce qu'il venait d'entendre ; et, sorti de moi-même, froid, plus froid que la mort sous ce grand soleil, je versai avec toute ma fougue ce que j'avais reçu... et dans le lointain on vit la pauvre enfant tomber anéantie sous l'empire de cette exécution. L'interprète se rapprochant de moi me dit : « Voilà qui est fait, gentilhomme. »

J'avais tout compris.

* * *

Je désire, ô mes bien-aimés, que ces lignes trouvent le chemin de vos êtres, telle qu'en moi-même la vie réelle s'est fait connaître, et qu'alors vous suspendiez vos pensées, un instant, dans cet éther vivant, où rien ne subsiste, pas même l'ombre de la mort qui, passagère, essaie d'y venir planer s'emparant des esprits dont le ciel de la terre est chargé. Par moments de grandes luttes viendront tourmenter vos cœurs, vos consciences ; et si, pleins de douceur vous restez, espérant

dans une espérance qui ne trompe pas, mais qui éveille une reconnaissance du bien sacré et non du bien momentané, vous verrez s'écrouler l'échafaudage de cette mort qui croyait abreuver vos êtres de la vie dont elle ne peut pas se servir ; n'étant pas de sa naissance, elle n'en connaît pas la source, l'essor, la puissance ; elle s'y trompe car on ne joue pas avec Dieu, et Dieu c'est la vie !

Oh ! oui, prenez conscience, je vous prie, de cette vérité inconnue jusqu'à ce jour ; de cette vérité qui elle-même s'humilie, se courbe en aimant l'être qui s'incline en elle ; oui, de cette vérité qui ne calcule rien, qui marche, enfonçant sans le savoir, les ténèbres dans les lieux solitaires ; cette vérité qui proclame un pardon, une offense dont elle s'accuse en aimant mieux rester offense pour s'abriter sous l'aile puissante.

Oh ! connaître la vérité ! la vérité du Père, qui fait incliner toutes choses, qui brise l'orgueil jusqu'à la moelle des os, rapelant dans le plus petit des atomes la souffrance spirituelle qui amène à la grande cause : la cause des bienfaits, la cause du parfait, la cause de la vie. Ô mon Dieu ! permets que je crie encore Ta vie dans ceux qui t'aimeront, dans ceux qui viendront sur une terre de lambeaux, où l'amère souffrance est le berceau créateur pour leur délivrance !

Pleure mère ! pleure épouse ! pleure jeune fille ! réunissez toutes vos larmes dans l'agonie, si vous le voulez, mais dans la coupe du bonheur je les récolte pour la vie de vos vies !...

Un esprit pour la Vérité.

CHAPITRE XXX

La jeune fille au tapis – La délivrance – *L'avenir, l'Esprit de Vérité* – Le frère et la sœur.

Après avoir traversé ce grand steppe de nature mélangée, nous arrivâmes près d'un gué, je dis gué, car le Nil par endroits s'étend si large que des îlots innombrables facilitent le passage de rades s'établissant au gré des passagers.

Ayant franchi celui-ci, nous nous trouvâmes en face d'un groupement de marchands orientaux ayant abordé dans les deux premiers principaux affluents et qui stationnaient là, comptant sur les passants pour faire leurs échanges.

Le seigneur attirant son interprète, lui communiqua de me faire remarquer le personnage principal qui était assis dans une sorte de cage en osier enveloppé de draperie, et qui tournait entre ses doigts un petit serpent vert ; devant lui dansait une femme ayant de petites plaquettes enfilées dans un cordon qu'elle tenait très adroitement entre ses mains.

Je répondis à l'interprète : « Ce qui m'intéresse le plus, c'est ce gros homme que vous voyez assis et qui fixe la danseuse, il n'est pas d'ici. »

L'interprète s'étant pénétré de ma pensée, me dit : « D'après son teint et la musculature de son visage, ce doit être un Russe, probablement un grand marchand, mais race de voleurs », ajouta-t-il.

– Oui, voleur à tout prix ! lui dis-je. Je vais essayer de de-

mander le prix des couvertures de soie qui sont là.

– Avançons ! me dit l’interprète, le seigneur me laisse toujours libre dans les achats qui me plaisent, et je vous faciliterai, car moi-même j’aimerais posséder la petite statuette que vous avez tant regardée en grand. Vous voyez, c’est la même. En souvenir de vous je veux l’acheter.

– Je ne veux pas, mon ami, détruire votre sentiment, mais j’ai bien autre chose que je pourrai vous donner et que vous porterez autrement que dans une statuette.

Tout en causant, nous arrivâmes près de la danseuse qui faisait la vente, attirant tout ce qu’elle pouvait attirer. Je vis en elle une grande souffrance sous son sourire qui mécaniquement se montrait.

L’interprète ramassa – car tout était à terre – la plus bariolée des couvertures. Moi je pris en main la bleue, d’un bleu de ciel à faire rêver... la frange était nouée trois fois par trois petits brins, à trois nœuds également.

Quand la jeune fille vit que j’avais en mains cette dernière, un affaissement sur elle-même se produisit et dans ses yeux je vis des larmes qu’elle refoula. Elle voulut s’emparer de mes mains et se retournant à la dérobée pour voir si son maître l’épiait, elle essaya de dire combien coûtait la bariolée que l’interprète avait aussi en mains, mais son cri fut : « Dites à cet homme – me désignant – que s’il prend cette couverture qui vient de ma mère, je ne pourrai plus jamais vendre les autres ; le martyr recommencera pour moi. »

– Comment faire pour en savoir davantage, répondis-je à l’interprète qui m’avait tout transmis dans un élan de cœur.

Triste jeu quand il faut passer par un autre langage ; quand dans sa poitrine on sent bouillonner... on voit des images, on voit le passé, le présent, l’infini, et presque en statue il faut demeurer.

Je m’écriai : « Mon père ! que suis-je venu faire devant tant de cœurs brisés, devant tant d’esclavages qui sous ce nom

gardent un horizon d'espérance pour se délivrer de la chaîne invisible qui enserre ces pauvres membres ! Pourquoi voir tout cela si je ne puis t'être utile, si je ne puis te les donner ? M'en faire vivre... m'en faire pleurer !

J'insistai auprès de l'interprète afin d'emmener cette enfant chez son seigneur, son maître ; je voulais à tout prix la délivrer.

Elle cherchait mon regard, espérant que j'allais laisser la couverture, ignorant ce que dans mon cœur j'allais faire, ce que j'allais accomplir ; et je fis un signe de tête négatif tout en tenant la couverture, que je pressai contre mon cœur pour bien lui faire sentir que c'était l'objet de sa délivrance.

Une agonie passa dans ses beaux yeux et, comme une gazelle mourante, elle regarda tout autour d'elle la quantité de couvertures qui feraient sa souffrance.

Lisant ce qui se passait en elle, je dis à l'interprète : « Demandez ce que coûte tout ce qui est là... je l'achète avec l'enfant même ! »

Le seigneur me regarda, près de moi s'approcha et de ses mains je sentis tomber dans les miennes un lingot d'or. Une larme de joie scintilla dans mes prunelles ; il la vit. Ce fut mon merci.

Sans mot dire, tenant l'enfant par la main, j'allai droit à la cage d'osier, n'ayant même plus vu le serpent qui se tordait dans les mains du marchand. Je posai devant lui ce que j'avais reçu, et ma main sur la poitrine de l'enfant, je lui dis en ma pensée et me frappant la poitrine : « Elle est à moi ! »

Je mis la couverture bleue dans les bras de la jeune fille ; l'interprète ramassa ce qui lui plaisait ; le seigneur prit quelques petites corbeilles dont le tissage était réellement bien fait ; puis me saisissant d'une grande écharpe multicolore, j'y enroulai le négryllon, qui sauta de joie, vous le pensez !

Près de nos montures nous retournâmes ; j'installai l'enfant sur mon cheval, quand je ne fus pas étonné de voir le fameux Russe nous suivre ayant de la haine dans les yeux.

Je suppose que ma décision arrêtée avait si hardiment enlevé l'enfant, que le pauvre bonhomme dans sa chaise d'osier était fasciné non plus par son serpent, mais par le lingot d'or.

Nous atteignîmes un second gué, et la jeune fille subjuguée, j'en suis sûr, par une délivrance inespérée, n'avait pas relevé les yeux ; sur son cœur elle pressait cette couverture et quelques petits hoquets vinrent me dire : « J'étais sûr qu'un jour je te délivrerais ! » une voix revenue de bien loin parlait en moi.

Qu'il m'était doux de l'entendre ; il me semblait sentir la caresse de ma mère... son bras affectueux me serrant près de son sein, ses beaux yeux noirs scrutant loin, et puis sa joue humide se posant sur la mienne quand je ne voulais pas dormir.

Quel beau rêve pour celui qui aime l'avenir !

* * *

Oui, aimer l'avenir, c'est savoir oublier le passé de toutes choses... c'est savoir contempler un idéal, un royaume qui en soi-même illumine d'une clarté sereine tous les reflets passagers que le sentiment nous imprègne.

Oh ! l'avenir ! qu'est-il ce simple mot ? il est la marche en avant de tout ce qui sort d'une naissance, il est l'infini pour l'esprit qui entre dans cette connaissance ; il est l'océan, il est les nues, il est le parfait vers quoi tout cœur sanctifié tend.

Ce mot est chassé de vos êtres, vous qui errez sur la terre ; ce mot vous le terrez sous le cadenas de votre incrédulité ; ce mot vous le prononcez bas dans des chambres bien closes ; et dans des pages en toutes lettres avec bien d'autres, il est dit qu'il viendra cet avenir !... Il est... et demeure pour la vie entière.

Et moi, pauvre jeune homme ! suivant mon chemin, je connus ce moment bien des moments, où restant plongé presque en oiseau de proie surplombant mon être, essayant d'épier ce qui me faisait du bien, essayant de reprendre et d'ar-

racher parfois l'action que je venais de faire avec un large cœur inconscient de moi-même, je voulais, moi, m'attribuer cette chose, cet avenir, et sur mon cheval tout en chevauchant, j'oubliais ces moments. Je revis le passé ; et dans ce passé, qu'avais-je donc été ? Un simple jouet ! Pourquoi donc au pied du lit d'un simple mortel, tel que mon père, étais-je resté écoutant ce qu'il disait ? Pourquoi écouter ? Quel était ce sentiment si tendre qui faisait que plus rien ne vivait en moi, qu'une seule chose : l'espérance d'entendre encore longtemps ce qu'on m'avait dit là ? Et puis plus tard dans la montagne, près d'un simple chevrier, moi, dont l'ardeur, devenue noire, me poussait presque pour aller tuer, et au moment où le poignard s'illuminait devant moi, sans qu'il y eût l'ombre d'une lame, je voyais autre chose : un avenir tracé d'avance pour moi. Et tout cela, côte à côte d'enfants, d'hommes, de vieillards ou de femmes près desquels je ressentais une étrange vie vibrer en moi et qui m'attirait et dont je vivais. Tandis que dans mon propre être, perdu dans une raison s'abreuvant d'un liquide de terre, je ne sentais plus rien. Oh ! non, il gardait tout pour lui.

Vivais-je également ? Oui ! Mais quoi, j'étais tout seul à vivre pour moi, tout seul !

Je me sentais tomber... je n'avais rien à donner et plus rien ne me pénétrait qu'une mort, une mort égoïste, un poison enivrant, charmant presque mon édifice, et qui passa comme un bal fatigant.

Ah ! hommes insensés ! vous tenez dans vos mots le lien propre qui vous lie, qui bride vos cœurs et qui voile sa vue. Vous espérez, vous, percer le triomphe de la Gloire en gardant sous un secrétaire cacheté le secret qui est votre propre jeu... jeu de l'offre se traînant, rampant avec tout le charme du cœur qui s'y prête, étalant des mots charmeurs, saturant l'ouïe intelligente, mais qui n'a plus de vrais sentiments.

Oui ! vous tournez la clef du secrétaire où se trouvent ces lignes, mais une autre clef dont la puissance est divine vous

dira tout doucement ce que vous avez prononcé bas également, et lentement dans vos cœurs viendra vous dire : « Mon enfant, l'avenir est à moi, et dans cet avenir tu dois passer, car tout est à moi. »

Je l'entendis ce mot ! c'est pourquoi je vous le dis, mes bien-aimés ! Moi, qui parfois me croyais insensible, moi qui tenais en mains, soi-disant la clef de l'abîme... craignais-je quelque chose lorsque bouillonnant de mon sang, je croyais être quelque chose ?

Ah ! rêve, rêve qui fuit et qui emporte la vraie vie !... et que l'insensé en lui-même a juste le temps de voir passer !

Oh ! comme je voudrais vous voir désirer ce rêve... vous voir aspirer à connaître le secret de vous-mêmes... vous entendre vous fustiger... vous voir épilucher votre conscience ! Les nues qui vous entourent feraient des miracles de douceur par des sentiments...et aveugles même, vous iriez le prendre, ce rêve, sachant qu'il est.

Mais on doute, on est enfermé dans le mensonge tout noir qui ne laisse rien percer. Dans ce monde on agonise, mais on n'ose rien soulever, de crainte de la risée, parce que vous êtes humains.

Comme je vous vois, mes frères, pauvres insensés ! gesticulant dans le vide, criant ça et là, même sur les places publiques. Vous vous dites : « Voici, je suis le premier ! » Et ce premier qui se prononce se charge de tout son passé, car en lui-même il n'a pas su voir son marchepied, où se rongent et s'entretuent les propres sentiments venant de son propre cœur.

Vous n'avez pas pitié de celui qui se montre en vous-même, vous rappelant à l'ordre et vous disant à chaque instant : « Non ! ne fais pas ceci ! » Impitoyablement vous l'écrasez, vous l'emportez dans la mêlée de ce bas monde, le plaçant au sacrilège de chaque seconde de votre propre prononciation.

Que ne puis-je vous faire comprendre que ce n'est que de son propre cœur qu'il faut laver et panser celui qui souffre dans

vosre cause, et cela depuis le commencement, car il vous montre sa route, mais vous lui en faites une autre ! une autre qui s'appelle la déroutte. Et lorsque l'avenir descendra comme un voile sur l'éveil qui se fait du sommeil à un autre sommeil, vous verrez que dans l'humain se passe la bataille, et que dans l'homme à venir se trouve le vent, le vent qui passe, qui entraîne, qui emporte, qui ascensionne et qui emmène avec lui tout ce qu'il a acquis dans d'autres vents.

Ce vent se mêle à une rafale, une rafale vivante ayant des clameurs réjouissantes : un vent qui sait se taire sur une côte mourante, mais qui ne dit pas son secret, car il sait que dans ce silence, la dernière rafale qui passe soulève avec elle le grand sillon de vues qui donne tout, tout ! Et quand on s'approche, on voit avec bonheur que, dans le petit enfant le cœur a pris sa place, et ce petit enfant vous appellera tous par vos noms, mais vos noms de maisons, non plus vos noms de terre, car la terre n'est plus pour lui !

Oui... des nues jailliront des Lumières, des Lumières qui s'empareront de petits enfants, et ces petits êtres-là, pleins de connaissance assise dans un cœur spirituel, vous dévoileront votre propre honte, vous montreront vos vies, vous sortiront de votre propre bouche le mensonge enfoui ; et c'est moi, Esprit vivant, communiquant la vérité, à travers toutes ces ondes, dans lesquelles je me trace moi-même la ligne que je crie ; elle m'est donnée et je vous la donne, car en vous je me retrouve, égaré, parsemé, luttant, cherchant, criant comme une mer en furie qui exhale de longs sanglots, espérant sur la grève trouver quelque chose qui puisse pleurer sa plainte.

Oui, j'entends des soupirs, ce ne sont plus des voix, c'est de l'esprit. Que ne puis-je vous dire ces choses tout bas ! Mais vous êtes cause que je les crie... Vous voulez que je donne une robe moulée à cette belle vérité qui est d'elle-même toute éclatante dans sa pureté, qui tranche, qui illumine les yeux de celui dans lequel elle habite. Cherchez, vous trouverez ! Mais je

vous le répète, c'est en vous, hommes insensés ! que vous trouverez.

L'esprit de Vérité !

Arrivés sur l'autre rive, une complication survint : les indigènes au service du trafic s'étaient pris de querelle, une grande débandade avait eu lieu... des assommés, sur le sable. Vers l'un d'entre eux qui essayait de se relever nous allâmes tous trois. La jeune fille descendit de ma monture et, dans son langage, interrogea le pauvre souffrant.

Quand il entendit la voix frêle, il la regarda, se souleva presque et de sa bouche laissa échapper un cri rauque, puis il retomba.

Nous nous regardions tous sans comprendre. L'innocent visage de la jeune fille dans sa sérénité ne nous laissa aucun doute de sa vérité.

Je posai à nouveau ma main sur sa poitrine et me dis en moi-même : « Voyons, voyons encore plus loin ! » Le seigneur également se pencha et me versa quelques gouttes d'une essence qui facilite la respiration haletante, surtout dans les pays chauds. Sur les lèvres du moribond j'appliquai le creux de ma main ; il rouvrit les yeux et chercha immédiatement les yeux de celle qui était là.

Alors dans mon cœur je vis et je sentis la lointaine histoire d'un frère aimé ayant vendu sa sœur (ah ! petite sœur innocente s'étant laissé conduire au marché !) Et comment croire qu'à son dernier moment le ciel vivant veuille bien permettre à celui qui a mal fait pendant qu'il touche le terrain meurtrier de se repentir en osant le regarder et d'y voir le déclin de sa vie dans la naissance de son autre vie, car il avait vendu son propre lui-même !...

Comme les minutes d'agonie s'amoncelaient devant cet être, il fit un effort surhumain tendant ses deux bras à sa sœur qui ne

le reconnaissait pas, et qui ayant peur se rejeta en arrière, tandis que l'indigène arrachait sa ceinture sous laquelle il prit un petit lambeau de soie, bleue également, et le mit à sa bouche en prononçant quelques mots qui disaient tout.

Alors comme dans un lointain paysage s'entr'ouvrant et apparaissant vivant, l'enfant passant les mains sur son visage s'essuyait les yeux... elle vit sa mère... elle comprit qu'il était son frère ! Une détresse déchira son cœur... des cris vinrent troubler toute la plaine... si bien que le Russe, qui nous suivait de tout près, s'approcha de l'enfant et la prit dans ses bras. Et s'adressant au seigneur – je ne sais d'où il le savait – lui dit en pur anglais, que nous étions des infâmes ! et de quel droit nous faisons de la contrebande d'esclaves.

Le seigneur, gardant son calme, ne répondit pas.

L'interprète constatant un jeu difficile voulut s'interposer, mais mon regard lui suffit.

Dans ce même moment le frère de la jeune fille expirait.

Dans tout ce tableau le petit négrillon n'avait pas encore bougé ; le baromètre de cet enfant était pour moi un point qui me fortifiait, et j'attendis patiemment que la danseuse eût fini sa crise de larmes.

Le Russe voyant notre sang-froid fut désarçonné lui-même, ne sachant s'il devait entraîner l'enfant. La conversation pour lui fut fermée... le seigneur et moi nous nous comprenions.

L'abattement se fit dans le corps de la jeune fille et bientôt un apaisement vint embrasser son être. En regardant la couverture qu'elle tenait toujours dans ses bras, elle fût étrangement étonné de les voir enserrés dans d'autres bras. L'accent et la fidélité marquée scellés dans l'être qui a souffert, se plongèrent net dans les yeux du Russe qui l'avait si longtemps épiée ; se rejetant en arrière comme une tigresse, elle voulût bondir sur l'ennemi qu'elle ne voyait que trop bien.

Elle vint se jeter aux pieds du frère, ramassa le petit morceau de soie bleue qu'elle enfouit dans les replis du voile qui enser-

rait sa taille, puis elle vint vers moi et me dit en son langage : « Seul tu es mon sauveur ! mon Dieu me le crie ! et – montrant sa poitrine – c'est là qu'il me parle de Dieu que je connais... je n'en connais pas d'autre. »

Le petit nègre me transmettait tous ces mots ; mais si gentiment il me dit dans un langage que l'interprète dut me traduire : « Dis bien au sauveur de mon maître que je lui apprendrai ce qu'il m'a fait voir dans le ciel, car le Dieu qu'il sert, je l'ai vu... il est là, entre mon maître et lui, entre le frère et la sœur. Toi qui sers notre seigneur, tu ne l'as pas encore vu, mais je te le ferai voir. »

L'enfant ayant terminé la chaîne qui devait faire ici un lien bien intime fut pour nous le sujet de la causerie pendant le reste de la journée ; et de bouche en bouche, un monologue d'histoires passées revenues plus fraîches pour comprendre mieux l'avenir, fit que sans peine j'obtins la promesse de cette brave enfant, qu'elle resterait digne, servant le seigneur du mieux qu'elle pourrait.

Pour conclure avec le Russe resté à l'écart, le seigneur, en passant auprès de lui avec sa monture, remémora à l'enfant qu'il lui était encore loisible de choisir entre lui et ce confrère !... Mais d'un geste décidé, elle se jeta contre la poitrine du seigneur, repoussant le Russe qui malgré cela nous suivit pas à pas.

CHAPITRE XXXI

Halte au bédour – Combat de coqs – La promesse – Le voilier – La hutte du vieil hindou – Le sort joué.

Nous fûmes bien vite à la petite ville prochaine où de grands arrivages, chameaux, caravanes innombrables, stationnaient. Nous eûmes un peu de peine à la traverser, harcelés que nous étions par les trafiquants de soie, coraux, ivoire, écaille, peaux, etc.

Enfin près d'un bédour, nous prîmes quelques rafraichissements, consistant en café très chaud ayant son parfum d'état vert ; puis sur des nattes nous prîmes place ainsi pendant une heure.

Pour moi ce fut un charme... j'examinais tout ; je lisais dans les cœurs, j'emportais dans ma pensée des milliers d'attouchements qui me faisaient bondir... et je ne bougeais pas !

Ce que je ne voulais pas qui se produisit, au contact de mon désir envolé, n'avait pas lieu. Entre autres, un charmeur de serpents ne put maîtriser ses bêtes, il dut s'en aller. Un combat de deux coqs sauvages, déjà tout ensanglantés, ne put avoir lieu, ma pitié étant si entière de voir ces pauvres petites bêtes armées de petites lames attachées aux pattes, dont chaque coup faisait une entaille. Il alla s'installer plus loin, près d'un groupe de vendeurs de perles. J'étais si loin de moi-même, mais si près de lui en vérité, que tout d'un coup le ciel me servit au suprême degré : il y avait là des chacals apprivoisés, quand l'un deux

quittant son maître sauta dans le carré des deux coqs en lutte et tordit le coup à tous deux en même temps, car ils étaient pris par le bec.

Je dis merci.

Et mon merci résonna sous les palmiers, ce qui fit réveiller le seigneur qui petit à petit était parti ; et j'eus le bonheur de transmettre à l'interprète, qui n'avait rien vu non plus, ce que venait de faire le ciel pour moi.

Le seigneur m'écouta avec une véritable anxiété. Il se tourna vers l'interprète qui me communiqua tous ses désirs restés jusqu'alors en retraite, ce qui me fit bien comprendre de moi-même, tout ce qui s'était passé dans cet homme au cœur serein, et grand maître d'une vérité aimante... aimante et froide tout de même !

– Gentilhomme ! me dit-il, après cette course, si vous le voulez bien, j'aurai à vous mener dans un autre domaine, où il faudra que vous me veniez en aide par votre main de fer et votre œil de clarté.

Il se tut.

Je ne pouvais répondre... mon cœur eut un épanchement et un retrait en même temps, si bien que le nègre se jetant à mes pieds et posant son index sous ma lèvre inférieure fit manœuvrer ma bouche tout en me montrant son cœur ; puis quelques larmes tombèrent encore de l'enfant qui implorait pour son maître, et le cœur qui pleurait en lui pleurait en moi.

Pourquoi ne pas pouvoir à mon tour tendre la main et laisser tomber le lingot d'or comme il l'avait fait, lui, tout à l'heure ? Qui donc m'arrêtait ? et qui donc me disait : « Va ! une halte passagère te fera connaître les jeux du mystère ! »

Je revins doucement à moi-même, et dans mon être je sentis pointer l'étoile dans toute sa clarté. Alors reprenant la main du seigneur, je dis à l'interprète de bien lui transmettre que tout ce qu'il me serait possible de faire en homme pour lui, je le ferais !

Cette parole... je ne compris que longtemps après... des années !... qu'elle me valut ce qu'un homme, en vérité, peut promettre ! (Vous retrouverez ce que je prononce ici, plus tard, au milieu d'hommes où il fallut que je fusse homme pour être avec eux.)

Nous reprîmes nos montures et nous quittâmes la ville.

Après avoir traversé maints et maints gués, nous arrivâmes enfin aux derniers feux du jour près du campement des indigènes, où beaucoup d'entre eux manquaient, à la chasse un grand nombre étaient partis dans la nuit précédente et d'autres au marché.

Le voilier se balançait toujours à la même place et je n'eus pas de peine à reconnaître le pêcheur travaillant sur le pont. Le petit chien « Flutta » nous annonça ; il s'était fait aux coutumes de l'endroit pendant ces longues semaines, et chaque fois que les chevaux s'ébattaient dans le camp des indigènes, il paraît qu'il y prêtait tout son concours vivant des allées et des venues. Aussi l'enfant ne fut pas long à montrer son minois au-dessus du pont et j'entendis bien vite crier de toute sa voix : « Papa, papa ! tu vois, la belle dame a dit vrai cette nuit... voilà le monsieur aux yeux noirs... il vient avec du monde ! » et il se mit à battre des mains.

Le négrillon n'ayant pas eu de peine à remarquer ce geste-là, se mit de la partie, et bientôt, le premier, il fut sur la passerelle nattée communiquant du camp au voilier amarré.

Le retour fut heureux. Dans les bras du vieillard je me laissais presque tomber. Il voulut me parler, non sans avoir oublié de regarder avec sincérité les trois êtres qui m'accompagnaient, mais resta un peu surpris en voyant la jeune fille, car je sentis qu'une douleur passait dans son cœur... souvenir peut-être d'une chose aimée !... regard lointain revenant avec son voyage d'agréables sentiments, et qui fait qu'en un instant on voit sa vie... et l'on n'est plus de ce moment !

Je vis cela.

Enfin il revint à lui et reprit vivement tout en tremblant encore : « Pardon, pardon ! je m'étais égaré un petit moment. Vous avez avec vous un être qui me rappelle mon enfance, oui, mon enfance ! »

Ces mots prononcés en si doux italien avaient pour moi un accent de telle souffrance, qu'à mon tour, je pris sur ma poitrine cette tête toute blanche, si bien que l'émotion gagna l'Anglais qui, à grands pas, sur le pont marcha... mais lentement.

Le petit négriillon, lui, s'était assis devant nous, croisant ses jambes et plongeant ses yeux dans les miens, cherchant comment il allait pouvoir me consoler un petit peu de son mieux.

L'interprète suivit son maître. Et l'enfant tenant toujours la couverture de soie bleue oublia le tout, et s'élança entre nous deux. Elle baisa les mains ridées du vieux pêcheur ; ne comprenant pas s'il était mon père, elle y mit tout son cœur, ce qui fit que ce vieillard, à genoux, bénit les cieus qui à ce moment étaient roses... roses d'amour !

Le petit enfant, lui, se tenait à côté de moi, et de temps en temps regardait le petit nègre avec quelque chose de si tendre où on lisait toute sa demande : « As-tu, toi, une maman ? »

Mais, hélas ! pas de réponse ! Ce malheureux langage met bien des barrières au cœur.

J'avais lu et je répondis pour l'enfant qui n'avait su comprendre.

Alors par le cou il le prit et s'assit devant lui... son petit chien sous le bras vint troubler un petit peu l'âme du négriillon qui n'y comprenait plus rien.

Ce fut pourtant un si doux monologue sans réponse ! « Eh bien ! moi, disait-il, je suis comme toi, je n'ai pas de maman, elle est dans le ciel et mon petit chien s'appelle comme elle. Mais tu sais, elle est vivante, car elle brille, et les étoiles qui sont au ciel... (s'interrompant) Mais tu ne me comprends pas ? tu ne me réponds pas ! » Alors il leva les bras vers le ciel.

Le nègre voyant cela appela à son tour son maître, et dans ses yeux je sentis tout l'énigme du grand nom prononcé : Good, Good !

Pendant ce temps tout s'était resserré et je pus faire part à l'interprète des impressions si chaudes que je venais de recevoir auprès de ce bon père, qui à son tour venait aussi de partager un si long espoir. Nous étant tous raffermis en nos êtres, le rapprochement s'opéra de lui-même, et le seigneur prit connaissance de mon long entretien avec le vieux pêcheur, car l'interprète n'omettait aucune syllabe.

Mon oreille attentive et mes yeux reposant sur ce vieillard réveillaient en mon cœur des retours, au point qu'il me semblait être dans ma patrie. D'étrangers... il n'y en avait pas en ce moment-là, pour moi.

Il raconta, entre autres, qu'un grand soulèvement s'était opéré, il y avait de cela une semaine environ. Dans la nuit de cet événement, il avait été avisé merveilleusement par une forme toute blanche qui s'approchant lui avait dit : « Lève-toi et prie, afin que ton voilier demeure pour celui qui devra s'en servir. »

Au fond de la cale il se mit à genoux... sa prière fut si ardente qu'au matin il n'avait même pas encore pu reprendre le retour dans ses membres. Que s'était-il passé ?

Les indigènes en furie avaient en partie pris la fuite du camp ; leurs yeux avaient vu de grandes flammes entourant le bateau. Et pendant tout ce temps-là, le petit dormait tenant un dialogue avec sa mère, mais que le pêcheur entendait entièrement.

Dans la journée, le vieillard ayant repris des forces descendit au camp où chaque être se prosternait devant lui. Il s'intimida... ses cheveux blancs paraît-il, lui parlaient plus fortement : « Serais-je arrivé à me faire glorifier par d'autres humains tels que moi ? se demandait-il. Mon Dieu ! fais que je trouve grâce auprès de toi aussi longtemps que tu le voudras ! »

Bien des huttes avaient été incendiées ; aussi se mettant à l'œuvre avec ceux qui étaient restés dans le camp, il reconstruisit leurs huttes afin de leur montrer qu'il était là, non point pour maîtriser leurs vies, mais pour être avec eux dans leurs vies.

Le seigneur coupa un peu l'entretien et demanda de quoi ils s'occupaient. Ayant remarqué moi-même qu'une source avait entretenu leur labeur, je fis part à l'interprète de ce qu'on m'avait expliqué et que sûrement là, se trouvait quelque chose de sacré.

Le petit négrillon nous ayant quittés s'en était allé jusqu'au camp, vers les femmes. Il revint battant des mains, ayant à ses oreilles et à son nez des boucles en or.

Son maître l'apercevant comprit ce que j'avais voulu dire, aussi je promis de m'informer pour être conduit le lendemain près de l'endroit, ce qui sûrement ferait surprise.

Le petit du pêcheur vint mêler son babillage et me dit : « Tu reviens maintenant ! et retournerons-nous ? tu sais, maman m'a dit que tu ne serais pas sage et que tu reviendrais avec nous avec un gros nuage dans ton cœur. Alors comme je t'aime bien, cela m'a fait de la peine, et j'ai dit à ma maman que je ne la croyais pas. Elle pleura, alors je pleurai aussi... et cette nuit même quand elle m'a réveillé pour me dire que tu venais, je lui ai dit : « Je te crois, mais fais qu'il revienne avec nous bien sage ! »

J'attirai l'enfant près de moi et je ne compris pas tout de suite l'émotion qui me gagnait peu à peu, et tout en passant je lui dis de mon mieux : « Il y a de petits enfants et il y en a de grands ! aussi pour être bien sage je me souviendrai de toi, car tu es un petit enfant et puis si mon grand enfant à moi n'est pas sage pour toi, tu prieras ta maman de te garder sage pour moi ! »

– Oh ! oui, me dit-il, mais est-ce que c'est encore longtemps qu'on reste ici ? Car tous les soirs quand je voyais le soleil descendre derrière ces palmiers, je disais : « Encore une fois il

tourne, et puis il n'est pas venu !... » Et regarde maintenant, viens avec moi, je vais te montrer combien de fois il a tourné.

Il m'entraîna vers le haut de la barque et sur le pont, dans une grosse rainure faite par les années de voyages, l'enfant avait enfoui soixante-dix petits cailloux blancs.

Quand le petit chien, qui nous avait suivis, vit que je regardais ces pierres, avec sa patte il chercha à les faire sortir, mais l'enfant lui dit : « Chut... ce n'est pas fini ! »

Je soupirai ! Pourquoi comptait-il les jours où l'astre se couchait ? Pourquoi ?... J'aurais aimé qu'il me parlât du lever de l'astre ! Je me pris le front et contemplai l'eau.

L'enfant qui, dans son cœur suivait l'élan de mon cœur, s'élança contre mes jambes et me dit tout doucement : « Tu n'as déjà pas été sage... tu vois cette petite pierre, elle a déjà une tache. »

Je vis que c'était la quatorzième ; et repassant vivement les jours qui me valurent la tempête en moi-même, je constatai que le petit ange avait bien marqué ma place.

Il m'était doux de m'entendre repris par une bouche si pure et par un regard si doux, et le coup fut si doux dans sa cruelle sensation, que je vis en effet devant moi la détermination complète de ma marche en avant.

Devant ma vue se montrait une autre vue. Au dehors de ma volonté se manifestait une autre volonté qui faisait inscrire chaque note par une main d'enfant qui, fidèle, termine le mouvement qu'inspire Celui qui aime dès le commencement.

Je me sentis pris par la main, et le contact de cette toute petite menotte fit que je me repris un peu et, me laissant entraîner, je suivis le petit sans plus rien demander.

Qu'allait-il me montrer ? Près de la poupe il souleva un petit corbeillon serré dans un autre, et me dit : « Regarde ce que j'ai trouvé dans le sable au bord du fleuve un jour que je baignais Flutta ! »

Je regardai et vis une sorte de pieuvre couleur de sang, ayant

sur tous ses membres des sortes d'écaillés.

Je me demandai pourquoi l'enfant me montrait cela ! mais aussitôt je vis mon dernier fait accompli sous le toit du seigneur. Je vis également l'enfant nègre venir me chercher et tout en moi fut éclairé.

À ce moment même le petit négrillon apparut sur le pont, vint en courant près de nous, et voyant le petit corbeillon où gesticulait la bête, il poussa dans son langage une exclamation qui fit retourner le seigneur. Alors par l'interprète je sus que d'une telle bête il avait été piqué.

Je pris connaissance et demandai à moi-même de m'en donner toute la clarté afin d'établir le vrai problème... Les enfants vous montrent les premiers bâtons et les hommes en détruisent la ligne droite pour leur faire prendre la direction de leur être tronqué. (C'est facile de faire un coude... mais c'est plus facile de le laisser debout!)

Sous le ciel étoilé nous prîmes, à la fraîcheur, le repas du soir, qui fut bien vite préparé : quelques poissons grillés, fruits frais et liqueurs apportés par le fidèle interprète.

Dans le camp les feux s'éteignaient et l'on sentait arriver par bouffées l'odeur des oiseaux qu'ils avaient grillés à la broche.

Le pêcheur nous demanda s'il fallait monter une tente pour le seigneur, disant qu'il avait tout sous la main.

Mais sans hésiter, il répondit par l'interprète que nous irons tous, s'il le voulait bien, au fond de sa cale, car de bonne heure il voulait partir le lendemain explorer ces endroits.

Je pris le négrillon avec moi, et j'allai vers la hutte où les deux femmes s'étaient prises de querelle lors de notre première venue. L'interprète avait transmis au négrillon ce qui concernait mon allée dans le camp.

Le première de ces femmes me reconnut immédiatement et m'emmena tout au bout du camp, à l'entrée d'une autre hutte, où je vis deux êtres qui dormaient. J'entrai.

Sur un palanquin, un vieil indigène était étendu ; ses

cheveux et sa barbe tombaient presque jusqu'à ses genoux ; il s'était amusé à en faire de toutes petites nattes tordues sur elles-mêmes et dans chaque natte se trouvait enfilée une boule d'or percée ; son cou était scellé dans des cerceaux d'or ainsi que ses chevilles.

Quand je fus en présence de cet être qui clignotait des yeux ne pouvant me regarder, il interrogea la femme qui s'était glissé derrière moi et qui, par moments, passait sa tête pour témoigner qu'elle me connaissait, que je n'étais pas un étranger.

L'enfant s'assit par terre, croisa ses jambes, fixant l'indigène comme une curiosité ; il ne bronchait pas, son attitude me plaisait.

Ne pouvant supporter plus longtemps cette façon de laisser attendre, je tapais sur les cercles qui enserraient ses pieds et je tendis le bras en prononçant dans mon cœur : « C'est assez maintenant pour toi ! Tu te dois à un autre ! »

Il retira, comme un ressort, ses jambes sous lui-même, puis balbutia quelques monosyllabes à la créature qui s'était de nouveau cachée derrière moi, et qui me toucha la main puis l'embrassa.

« Drôle de phénomène ! » me dis-je.

Je renouvelai ma demande.

Alors une crispation se fit dans ce vieil indigène ; il ouvrit sa bouche, et de ses affreuses dents, mordit toutes les boules qui étaient enfilées dans ses cheveux, et chaque fois que l'une d'elles se détachait, il me la donnait ! Mais si lents étaient ses gestes que je ne pus attendre plus longtemps. Alors prenant du sable devant sa hutte, je vins m'agenouiller près de lui, et dans ce sable même je fis le tracé de la source que l'on m'avait tracé le premier jour de notre arrivée.

Puis je sortis de nouveau, me mis à la recherche de sept petites pierres blanches, la huitième je la pris tachée et j'entrai à nouveau.

Je me mis à jouer. Ayant tout appris par ceux qui n'étaient

plus dans le camp, il m'était facile de faire comprendre à cet être, qu'en vérité je le connaissais.

Il joua le premier, ses mains tremblaient fortement et quand j'eus débandé mes yeux, en mains j'avais la pierre destinée victorieuse.

Ce fut à mon tour de jouer, ma pensée fut sincère, il fallait un oui décidé... cet être me barrait quelque chose dans ma vie ! aussi la pierre tachée était sur le sable qui attendait.

Il ne voulut plus jouer !...

Le petit nègre se leva, sortit de la hutte, m'appela, puis me montrant les étoiles il cria, de la même voix entendue chez le seigneur : « Good ! Good ! » puis il rentra et prononça « Good » sur les lignes du sable.

La créature me baisa encore une fois la main et je dis en moi-même, m'adressant à l'indigène : « Tu ne veux pas céder ?... ici tu seras lié ! »

Je sortis et pris avec moi la créature. L'enfant se leva promptement, me prit la main ; et arrivés sur le pont, je priai l'interprète de faire parler le négriillon.

(Grande complication quand il faut passer par tant d'êtres pour avoir quelques mots de vérité ! mais bienheureux étais-je... car le mouvement des lèvres, le coup d'œil, le rictus, tout s'imprégnait d'une telle façon en moi, que je savais d'avance ce qui était vrai, et ce qui allait tomber.)

Après ce petit conciliabule, je sus que trois indigènes nous montreraient la route pour nous rendre à la source. Mais la femme éplorée, se courbant jusqu'à terre, nous dit de la cacher jusqu'au moment de notre retour, car ce vieux bonhomme était le dieu de la bande... tout ce qu'il disait était sacré pour eux.

– Comment se fait-il, répliquais-je à l'interprète, qu'un soulèvement ait eu lieu ?

– C'est qu'un autre dieu a fait de plus grandes choses ! répondit-il. Il est parti avec eux.

– Le verrai-je ?

– Oui... à la source vous trouverez sa bande qui a emporté tout ce qu'il possédait, à peu près.

Le vieux pêcheur ne m'ayant pas quitté des yeux, me tira tout doucement près de lui et me dit : « Tu prendras en tout cas cette gourde, elle t'aidera, mais ne fais rien en brusquant ton être, laisse agir Celui qui t'a fait naître. Allez tous, mais laissez-moi le négrillon. »

– Dis-moi pourquoi il faut que je te laisse le négrillon ?

– Il faut trois cœurs sur le pont.

CHAPITRE XXXII

En route pour la source d'or – La déroute des indigènes – Le rêve étrange – Acquisition de la source d'or.

La nuit était superbe... et vers trois heures, tous levés, nous préparâmes notre départ afin d'être dans les sables au lever de l'astre.

Du voilier le petit négriillon nous regardait partir... quelque chose d'étrange se passait en lui... le pourquoi ne pouvait-il venir ? Il levait les bras au ciel ! et je sentais en moi-même que, ce qu'il avait vu par ma fenêtre, il l'implorait !

Quelle était donc cette image qui, dans un enfant à la fois rebelle et sage, entrevue et ayant captivé sa vue dans un instant, avait la puissance dans le moment où les regards tournés vers un départ brisaient son petit cœur, de faire que l'enfant rebelle ne bougeât pas et que l'enfant sage étendit les bras vers l'image qu'il ne nous avait pas révélée ?...

Ma pensée fut si fortement tendue vers lui que l'interprète sentit mon tourment et me dit en passant : « C'est bien la première fois que le négriillon quitte son maître... Pour moi, dit-il, c'est bien étrange ! que va-t-il se passer ? »

Enfin dans le camp deux coursiers nous attendaient. Et quand nous passâmes devant la hutte du vieil Hindou, je descendis de ma monture et lui présentai encore une fois le petit caillou blanc.

Il ricana.

Mais d'un geste impératif j'appliquai mon index devant ses yeux en lui disant : « D'ici tu ne bougeras plus ! »

J'avais parlé !...

Je sortis, repris ma monture et à grandes brides nous longeâmes le Nil. Pour moi, c'était un panorama bien différent de celui de la Sicile où ma voix se répondait elle-même ; dans les rocs crevassés j'avais maintes cachettes... Combien de fois j'assistais, retransché derrière ma barrière tutélaire, à des combats vengeurs, où le traître ne se doutait pas qu'un cœur sentait toute la trame que défilaient les actes de ces membres. Et quand l'attaqué, à bout de forces, par une supplication priait le moine de lui laisser au moins quelque monnaie et un morceau de pain, n'y tenant plus je bondissais sautant sur l'autre proie, et par mes doigts de fer je retenais la gorge qui demandait la vue des dernières pièces d'argent.

Oui... que de comparaisons, que de changements, que de vagues, que de vents ! Emporté sur ce sable, j'étais là-bas, et pourtant j'allais au-devant d'une autre sorte de pèlerinage.

Bientôt nous quittâmes la grève, et les ajoncs devinrent plus rares. Au loin, il nous semblait voir un petit tourbillon de poussière, une caravane sans doute de El-Em-Cham.

Triste pays et beau pays... tous ces êtres alanguis nous regardant sous leurs cils, faisaient en moi frémir mon cœur et ma pupille ; et le seigneur passait devant ces êtres avec un calme qui me faisait presque pâtre en lui-même, et en même temps il me semblait que j'aurais voulu lui prendre ce qui me paraissait de trop. Mais chaque fois que son regard paisible se portait sur le mien, une sagesse, que je connais bien maintenant et qui fait que tout s'éclaire en nous, s'introduisait dans mon être... après quoi, ma route se continuait de même.

Que d'allées, que de pas enfoncés par les chameaux dociles, car nombreux ils étaient portant de l'eau d'un endroit à l'autre.

Tout cela je ne l'oubliais pas, et malgré la conversation lente et espacée entre l'interprète et son seigneur, j'étais avec du

monde et cependant tout seul... tout seul mais avec mon cœur.

Vers les neuf heures nous aperçûmes un camp, et ceux qui nous avaient guidés nous firent comprendre que c'était bien là l'endroit où s'était réfugiée l'autre partie du camp.

Nous y fûmes bien vite. Notre arrivée fut presque une fuite au milieu d'eux, et cependant une sorte de fête devait être en préparatifs... un petit promontoire était là, près d'une hutte.

Sans nous soucier de rien nous passâmes au milieu d'eux, quand le chef reconnaissant les deux compagnons qui nous avaient guidés, les fit arrêter.

Je me retournai, et dans ma langue, avec une autorité vibrant si puissamment en moi, j'interdisais à tous ces hommes de toucher aux miens ! L'interprète qui pouvait se faire comprendre, dit au chef : « Ils appartiennent à cet homme. »

Ils poussèrent des cris comme des bêtes fauves, et leurs corps s'agitant les uns contre les autres, entourèrent leur chef.

Connaissant en mon être la sorte de race que j'avais là, devant moi, j'implorai et je paralysai ces êtres qui, les uns après les autres, tombèrent tous comme morts. Je me sentais de fer.

Le chef voyant cela vint aux pieds de ma monture se prosterner.

Cela m'avait suffi ; le camp nous était libre.

Nous continuâmes notre route et environ dix minutes plus loin nous trouvâmes, en effet, liés par les bras à des sortes de piquets et travaillant avec leurs pieds des esclaves enfoncés jusqu'à mi-mollets dans la source qui charriait l'or dont on m'avait parlé.

Ils étaient là, plus d'une centaine ; et quand harassés et fatigués ils cessaient de travailler, des sentinelles armées de piquets leur en enfonçaient la pointe dans les mollets.

Le seigneur voyant ce tableau descendit de sa monture et son premier geste fut d'arracher à l'une des sentinelles ce qu'elle avait en mains. Étrangement surprises, comme vous pouvez le

croire, chacune d'elles nous regardait et posant là leurs armes elles prirent la fuite vers le camp que l'on venait de quitter.

Je me mis en devoir, aidé de tous, de trancher les liens de ces pauvres êtres garrotés... quelques uns étaient bien malades et leurs jours comptés.

Quant au minerais, il y en avait pas mal... mais celui dont le cœur bat en partage s'intéresse d'abord aux êtres.

Je vis le seigneur pensif... qu'allait-il se passer maintenant ? Prendre connaissance d'un tel coin de terrain... il fallait donc agir de même !

Mais de qui tenaient-ils cette source ?

Un vieil indigène, comprenant son salut, expliqua, par monosyllabes à l'interprète, qu'il était lui, le premier, ayant trouvé la source. Comment ?... il ne put s'expliquer ; mais je vis notre salut dans cet homme.

Je fis part à l'interprète des sentiments qui me traversaient, afin qu'il les transmît à son maître ; que j'allais aller avec les deux compagnons chercher de quoi monter quelques tentes et maîtriser le restant de ces hommes afin de voir quel jour pourrait ce faire dans cette race-là.

Je retournai en arrière. Je trouvai mes hommes comme je les avais quittés : sans direction aucune... leur chef épouvanté les avait abandonnés. J'en secouai une dizaine et dans toute ma pensée je leur fis voir ce que je voulais, et m'aidant moi-même, je me mis à enrouler des nattes. Ils eurent vite compris.

Je pris les peaux de bêtes remplies d'eau, ce que je trouvai à manger ; et ainsi chargé chacun me suivit.

De retour à la source l'interprète leur communiqua qu'il leur fallait donner à manger à leurs frères !

Tous hébétés de les voir détachés et assis autour de nous, et d'autres anéantis qui s'étaient couchés, ils tremblaient comme des feuilles agitées par le vent ; deux cherchèrent en rampant à prendre la fuite.

L'ayant senti, je ne perdis pas la tête et je les ressaisis...

affreux travail ! quand finirait-il ? de véritables bêtes fauves se trouvaient dans ces êtres !

Les plus réconfortés reprirent la besogne.

Le seigneur du haut en bas marchait le long de la source, s'intéressant à tout ce qui venait le frapper.

Le soir vint et sous un abri monté, réunis tous les trois, je me mis à écouter les sages conseils du seigneur qui allait acheter ce coin de terre et rendre libres tous ces hommes qui, sûrement, ne le quitteraient pas !

Après quoi, fatigué moi-même d'une journée en pleins rayons sur le sable cuisant, je m'endormis, laissant encore le seigneur avec l'interprète, et vaguement je perdis le fil de leur entretien.

Dans un rêve étrange je vis de grandes choses : une armée combattant une autre armée ; l'une d'elles, d'une masse étincelante dont l'éclat faisait trembler les cils de mes yeux, l'autre d'une blancheur si épanouissante, qu'en la regardant je me sentais fortifié.

Deux camps se firent, et dans mon cœur débordant de justice ne sachant quelle part j'allais arracher, j'attendais en moi-même le coup qui devait se frapper afin de voir tomber celui qui touchait à la pureté. C'est une charade que mon histoire ! des lettres formant des carrés et même des losanges et même des triangles !...

En attendant je fus revêtu d'une tunique du camp où la blancheur m'enlevait de son côté. Je sentis en moi que je n'avais plus qu'à prononcer, et d'une voix haute je criai à mon père : « Délivre, je t'en prie, de ta Lumière, la lumière ennemie qui vacille dans tes flancs ! »

Et dans le ciel comme par enchantement, je vis une fée, une fée aux cheveux d'or descendre sur un cheval majestueux, dont les sabots, en frappant dans les nuages produisaient des étoiles qui anéantissaient les faux dieux. Dans le ventre de ce cheval, je me vis ayant en main un poing fermé recelant une force

cachée sous cette fée qui m'emportait loin, très loin ! Et tout le long en marchant je voyais l'éther dont la vraie vie se balance, tels les nuages descendant et remontent ; je vis là de faux anges essayant de s'emparer des éclats que produisent la chute des faux dieux.

Tout d'un coup je vis le sol éclairé qui ressemblait à la fin du monde... des louanges et des lamentations étaient au crible des quatre angles de ce sol. Ce crible était une seule langue, une langue dont l'apaisement fait vaincre les tombeaux.

Quand j'eus vu cela, je me dis : « Dans mon être enfermé tu passera ce poitrail de bête, et sur ce sol tu laissera échapper, par ce poing de fer, ce qui dans ton cœur se lève à chaque heure de la vie, et lorsque ton temps sera achevé, tu verras le sillon des courses impétueuses de l'Esprit qui sonde et qui montre jour par jour, siècle par siècle, l'évolution de tes courses à travers cet infini », ce dont je révèle en ce moment les marches accessibles aux cœurs repentants.

Ce n'est point fini. Ce rêve sur ce sable d'or devait être pour moi symbolique et naturel à la fois. Une fougue gigantesque se développait en moi-même ; je me sentais planer dans l'or et le mystère... Mystère qui, lorsqu'il se déroule, s'enveloppe dans lui-même et ne se fie pas à son propre velours. Moi tout seul... je voulais faire ! deux bras, une tête de fer. Entre ce combat nous verrions bien !

Je n'eus pas crié dans mon rêve ce « Nous verrons bien » que brusquement réveillé par des pas précipités, je me levai et secouant le seigneur endormi lui-même, mais d'un sommeil qui ne fait pas la part des rêves, je criai dans mon langage n'attendant pas le secours de l'interprète : « Allons ! debout ! le danger nous entoure ! »

Et sortant de la tente j'avançai contre les torches allumées... Je commandais que la poix qui fumait retombât sur ceux qui la tenaient ! Que vous dirai-je ?... des bêtes chancelantes agitaient leurs massues brûlantes et s'incendiaient elles-mêmes. (Le

grand Hindou avait envoyé son message, mais mon propre Hindou l'avait reçu en partage!)

Heureux ! si vous pouvez comprendre ! Car dans cette nuit sous les étoiles filantes, un carnage se passa entre les deux tribus, et ferme, confiant, je savais que le propre traître périrait en lui-même.

En s'enfuyant, ceux qui restaient, incendièrent le pauvre camp ; et quant à l'autre, nous prîmes la décision de nous rendre à la ville en vue de son acquisition. Le seigneur me fit part, en passant devant, qu'il m'offrait ce domaine avec tout ce qu'il y avait dedans. Tout fut clos ; je n'eus même pas besoin de celui qui découvrit cette source. Nous quittâmes ces fidèles indigènes et nous reprîmes notre route vers le voilier.

Presque brusquement, sans donner d'explication au brave pêcheur, nous lui fîmes entendre que nous reviendrions bientôt, mais qu'il eût avant tout la patience de m'attendre, qu'un Dieu juste saurait le récompenser.

Il s'inclina devant ma demande et m'embrassa comme son enfant.

Le tout petit me fit revoir ses pierres blanches et me dit dans son babillage enfantin : « Elles ne seront pas toutes blanches ! »

Le petit négrillon, lui, heureux me prit par la main. (Comme toutes choses se diffèrent l'une de l'autre ! l'un m'aimait pour le présent, l'autre priait pour mon avenir!)

Nous fûmes bien vite au Caire.

Devant le groupe égyptien revendiquant leur propriété, j'enlevai ma calotte de velours italienne, et je dis : « C'est à moi qu'appartient cette propriété ! »

J'eus en main un parchemin signé. Un serpent me serra les tempes, et je sortis de là, comptant sur ma revanche... je l'avais en main... je vaincrais !

Mon geste ne fut pas oublié dans ce milieu, et ma parole encore moins... et ma personne fut recherchée.

CHAPITRE XXXIII

Fête égyptienne – Le traître De la Mare – La vision de la porte de fer – L’interprète confirme – Aux lecteurs – La dame inconnue – L’enfant guéri – Invitation du courtisan français – L’apparition – Communion, où deux ne font qu’un – *Des chiffres invisibles : poids, mesure et temps.*

Le lendemain soir dans une grande fête égyptienne je fus amené et présenté.

Que se passa-t-il dans mon être ce soir-là ?... accompagné du seigneur, qui calme et serein, mais heureux en lui-même, je le sentais, que je fusse un de ses compagnons pour cette fête-là – je me pris à me croire un homme autrement fait qu’un autre homme ! dans mon cœur s’éleva un règne planant, dominant – et dans ma poitrine je sentis que ma pauvre Sicile s’étendait sur le monde entier... le monde !... En un clin d’œil je vis le monde !

Qui donc faisait ceci en moi ?

Celui qui devait faire valoir Un, tout en jouant avec Deux.

Ainsi dans ce tourbillon de parfums et de buées aromatiques, je fus côtoyé, pressé même, par tant d’individus, qu’à un moment donné il ne m’était plus guère possible de sentir mon être et de voir lequel des deux en moi disait vrai, non, impossible ! Tous ces visages enveloppés de satin brillant, toutes ces tuniques sous lesquelles se mouvaient de serpents, et toutes ces femmes dans leur langueur amoureuse, prenaient en moi ce que

je ne voulais donner.

Près d'une petite cascade où de très jolis lézards jouaient, je vins m'asseoir suivi du seigneur qui me fit faire la connaissance d'un vieux pacha – il avait près de cent ans – ; à ses pieds une jeune fille jouait. J'étais à peine assis que le chant se mit de la partie, et bientôt ses doigts effilés, sur les fils dorés, prient une autre allure. J'étais heureux... je me pris à aimer un instant les souvenirs d'une mélodie qui revenait dans l'enfant.

Le vieillard, m'épiant, sentit bien vite en son cœur qu'on arrachait quelque chose... les notes avaient changé pour lui comme pour moi ; et la jeune fille, dans ses voiles nuancés, se leva et, comme une gazelle, se mit à danser.

Le seigneur émerveillé de toutes ces postures gracieuses me toucha sur l'épaule. Bientôt un groupe se fit autour de moi : la force s'approchait... et mon amour grandissait... je vis que j'étais servi ! Sur le bords de la cascade se posèrent les mains tendues de l'enfant docile qui obéissait ; alors mon regard attira les petits lézards verts que je fis se promener du haut en bas des bras de l'enfant, et tous ces petites bêtes s'arrêtaient quand je le voulais.

Le vieux pacha s'approcha de moi et me toucha, essayant de vouloir espérer sur la petite !... Mon index sur la bouche, je me mis à le regarder ; il se rassit maîtrisé.

Du fond de la salle vint près de moi un jeune officier, gentil-homme gracieux, petit moustache, yeux rieurs et bouche aimante. Il me parla en anglais, me voyant accompagné du seigneur qu'il connaissait ! Mais le seigneur répondit pour moi. Et bien vite après, en italien je fus interpellé : « Donnez-moi votre secret ! Vous avez en vous un aimant quelconque pour faire ce que vous venez de faire ! »

Fier de répondre pour moi-même, je lui dis : « Tu connais l'italien... tu le parles fort bien, mais tu ne possèdes pas dans le sang ce que mon sang possède ! »

Il me tendit la main : « Tu connaîtras De la Mare ! n'accuse

pas mon sang, il vaut le tien ! »

– Tu aimes ? Repris-je.

– Oui, j’aime ! j’aime ce que tu fais, mais toi je te hais !

Je vis dans son cœur mon complot... je sentis en moi l’épée traître qui se paie parfois avec les pièces d’or !

– Ne m’interroges plus ! Si tu aimes ce que je fais, permets que je finisse ce que tu as vu en moi.

Je fis reprendre place aux petits lézards qui étaient restés sur les mains étendues comme de petites statues. Ensuite je fis faire à l’enfant docile la toupie sur elle-même ; l’appelant en moi-même, je la fis monter sur une de mes mains et, sous une des grandes lumières je la portai. Là, je me ressouvins de ce qui se passa dans la chambre où la lumière baissa puis monta, prenant des tons. (Quelques pages plus en avant vous retrouverez, lecteurs!)

Et là, sous cette lumière je fis jouer les feux... et d’une seule enfant, j’en fis deux jouant avec elles-mêmes sous la clarté changeante des lumières qui se faisaient en moi. Quand le « oui » vibrait en moi, le « oui » était au dehors ; quand le « non » sonnait en moi, le « non » se faisait au dehors... et ainsi de suite !

Dans celui qui veut, tout obéit, les cieux mêmes !... Un jour cependant, pour celui qui ne connaît pas l’amour, il devra à son tour s’incliner pour l’aimer, comme il est aimé !

Lorsque ce phénomène eut charmé la salle, plusieurs de ces mondaines vinrent m’offrir leur demeure, m’envoyant leur interprète.

De l’une d’elles j’acceptai ; elle avait des yeux de pervenche, de grandes nattes noires enlacées de perles blanches ; son cœur était si plein d’une amère souffrance que, pour cette dernière, je cédaï et je promis. Je vis aussitôt réapparaître maître de la Mare qui, voyant mes conquêtes, voulut rester en bonne part et vint retirer sa parole en me rendant la mienne.

– Je ne puis ! lui dis-je, tu me connaîtras ! Ce n’est pas ce

charme qui peut guérir l'aiguillon qui a transpercé ton cœur ? Il y a autre chose en toi qui veut se venger !

Il se mit à rire.

Qu'il m'était triste de ne pouvoir le crier en langue connue de tous ces hommes qui étaient là ! inutile !... Mais pourtant un seul me répondit : celui qui était en moi.

Dès cet instant cet officier quitta la salle, et la jeune fille ayant subi l'ombre du tourment de mon adversaire et de moi-même, se mit à trembler quelque peu, et dans ses yeux noirs je vis briller une flamme presque de terreur ; elle poussa un cri et s'enfuit près du vieillard qui, abattu, l'attendait.

Je vins me rasseoir où j'étais la toute première fois et, de cette même place, je repris ce que j'avais aimé... puis doucement j'entendis encore la lointaine mélodie et l'enfant aux pieds du vieillard se mit à jouer... ce fut fait ! Je fis mourir l'écho en moi-même et je m'enlevai de toute cette scène... ses mains cessèrent de jouer, et petit à petit les notes parties du vieillard épuisé revinrent en lui avec toute ma sincérité ; et en moi-même je dis merci. Je ne sais pourquoi je prononçai ce mot.

Le seigneur m'entraîna vers un groupe de gentils-hommes. Longuement je fus questionné ; chacun cherchait à comprendre ! mais inutile... tout était fermé en moi, je ne pouvais leur donner d'explication : l'Être avait cessé de parler... l'homme se plaisait à entendre ce qu'on disait. Ce soir-là, une énigme planait ! Malheureusement sur mes épaules grandissait l'orgueil.

Après m'être lié avec de hautes connaissances, on revint près de moi, me demandant de produire une fête mystérieuse qui devait se passer dans les bains parfumés : rendez-vous pris d'avance. Une bourse d'or on m'offrait.

Je refusai.

Un autre seigneur s'approcha et en plaça trois sur la table.

Je refusai.

Celui qui m'avait introduit et qui se demandait en lui-même ce qui se passait en moi-même me toucha sur l'épaule et me dit en ses yeux – car j'avais bien appris à lire sur son visage – : « Allez ! gentilhomme, je vous y accompagnerai. »

Je repoussai donc les bourses et je promis d'aller. C'était pour le surlendemain.

En cet instant, les yeux de pervenche me firent demander de ne pas l'oublier, qu'elle m'attendait pour le lendemain et que l'on viendrait me chercher !

Fêtes !... tourbillons !... oh ! loin de moi !...

Je rentrai au palais avec le seigneur et, dans ma chambre qui était restée mienne du premier jour je m'étendis.

Le petit négrillon entra bien vite, me déchaussa et me lava les pieds... et tout en me lavant, de ses yeux tombaient des larmes, et son petit doigt m'indiquant la fenêtre me disait : « Ut, ut », tout en secouant sa petite main.

Ces deux syllabes étaient peu de chose, mais dans mon être elles parlaient et disaient beaucoup de choses.

Lui montrant la porte, je le priai de sortir ; mon geste affirmatif le fit obéir. Et là, seul... (Mon Dieu ! Seul!) je ne savais ce que j'étais ! Les heures devenaient une agonie... fatigué, je m'endormis.

Mon sommeil me montra mes deux êtres ; un qui se fondait dans l'autre ; et lorsque cette ébullition humaine était achevée, une puissance maniait mes membres en dehors de ma volonté ! et pourtant cette volonté faisait articuler des paroles !...

Aussi que vis-je ? un Suprême !... un Fidèle !... avertissant toujours celui qui fait le faux pas.

Ma chambre drapée de tentures de soie fut transportée en un souterrain grisâtre, une porte de fer fut dressée à cinq pas devant moi ; cette porte se glissait sur elle-même. Puis j'entendis encore une voix qui me dit : « Soulève-toi ! » Ceci fut répété trois fois.

Un abattement, une crispation, une torture sourde et lente se

fit dans tous mes membres. Je devins lourd, l'air me manquait, mon corps devint mort, mais peu à peu à côté de ce corps, vint se poster un autre... un qui passait à travers toutes choses, ayant dans chacun de ses atomes le commencement et la fin de toutes choses : la naissance et la mort de l'obéissance.

J'avais entendu tout cela ! Et à qui donc devrais-je dire tout cela ?

– Tu te parles ! répondit la voix, et tu te réponds ! ce mystère est en toi... ce corps de mort ne peut en prendre sa part... donc ne t'inquiète pas... marche ! tu verras pourquoi !

Connaître et garder tout en soi ! combien c'est difficile, quand on aime le monde et que dans ce monde on veut porter ce fruit qui n'est point fait pour leurs yeux et encore moins pour leurs cœurs, ce fruit qui est la vérité, qui est la réalité des mondes, qui est la vie par elle-même dans son cirque infini ! oui !...

Reprenant petit à petit conscience de ce que j'avais entendu, je me réveillai peu à peu, mais lourdement, abattu. Je m'assis sur ma couche et commençai par chercher dans ce mi-jour qui se levait, ce qui m'avait hanté !... « Ai-je rêvé ? Ai-je vu ? Ai-je entendu ? Je ne sais ! Pourquoi donc ce brouillard ?

Ah bah ! repris-je, ce pays réellement fait enfler ma tête ; ma décision sera prise. Trois jours feront ma fin ici, la fin de ce que je dois faire. »

Assuré sur ce que j'avais prononcé, un contentement vint légèrement se glisser en moi. Me refiant sur ce petit souffle passager, je m'étendis à nouveau, et à la brassée je pris mon oreiller : « Dors, me dis-je, mais dors bien cette fois-ci ! »

Je dormis si bien que le soleil était déjà levé depuis cinq heures, et mon être n'avait pas encore bougé, si bien que le négroillon, poussé par je ne sais quoi, se faufila dans ma chambre, vint s'asseoir devant moi, croisant ses petites mains sur sa poitrine et ainsi me toisa.

J'entendis une petite voix : « Ut, ut », et je vis une petite

main, puis la tête du négrillon. En sursaut j'ouvris les yeux, et telle j'avais vu la vision, telle elle était là devant moi, faite, réelle, exécutant la ligne tracée dans mon spirituel.

Immédiatement revint mon autre vision. « Ah ! Ah ! me dis-je, sous ce toit tu as pris telle chose et sous l'autre sera l'autre chose !... »

Je souris, et mon petit homme devant moi, battit des mains et en levant une vers le ciel, prononça : « Good ! Good ! »

Un combat s'éleva en moi. « Décidément, me dis-je, je ne suis plus mon maître !... instrument de Good, Good ! C'est très bien tout ceci, mais moi ? À quoi donc me servent mes doigts, ces yeux, cette bouche, lorsque j'aime pour sauver et lorsque ma parole prononce des mots pour frapper, sentant qu'ils entrent dans l'existence de l'être qui barre cette parole, qui, comme une ligne droite, ne supporte pas le plus petit contour, une oscillation, une simple variation !... À me mettre en furie ?... Qu'ais-je donc besoin de porter mes pas si ce n'est pas moi ?

C'est bon... Good !... Good !... je reste ici... ma parole est à toi... ils l'entendront là-bas ! »

À qui avais-je parlé ?

Au centre de moi-même dont l'écho vibrant fit tressaillir ma chair.

Un long frémissement secoua ma nuque jusqu'à la plante des pieds, et dans mon cœur un râle... des soupirs vinrent pourtant me soulager.

Après quoi je vis pleurer l'enfant.

« Encore ? me dis-je, des larmes !... Ainsi donc toute ta vie, tu devras voir devant toi un enfant te montrant le chemin !... Qui est-il ? »

– Il est toi-même, me répondit la même voix.

Je lui pris sa petite main et sans mot dire je demandai pardon... à moi-même, à moi-même, puisqu'il était moi-même !

Après quoi je me levai, et l'enfant, me précédant, me conduisit vers l'interprète qui avait fait lui aussi un étrange rêve... À tout prix il voulait me voir avant que je quittasse le toit. C'est pourquoi l'enfant veillait auprès de moi.

– Gentilhomme ! Je craignais votre trop long sommeil, car je dois vous dire que toute la nuit, j'ai erré dans tout le domaine de mon maître pour vous chercher. Nous avons mis tout en campagne pour vous retrouver, vous étiez disparu ! tout ce que j'ai pu voir, c'est qu'un traître c'est joué de vous ! et dans mon désespoir – car quelque chose en moi vous aime, mais je ne sais pas... pardonnez-moi, c'est en passant que je vous dis cela – je me suis mis à prier quelque chose que je ne connais pas : Good, Good... ce que le petit prononce !... alors dans ma chambre entra une petite créole qui me baisa les mains ; et je me vis, détaché de mon corps, la suivre ; puis nous marchâmes longtemps dans un souterrain... tout était étrange pour moi, mais elle, connaissait tout cela. Nous arrivâmes vers une porte de fer, porte se glissant sur elle-même, puis j'entendis prononcer par une voix puissante qui sortait des entrailles du souterrain : « Soulève-toi. » Et dans mon être je me sentis soulever, et quand je fus soulevé, je n'existais plus... vous étiez !

Toute cette explication fut si claire en moi-même que mes yeux dans les siens répondaient beaucoup mieux qu'une bouche précieuse eût pu répondre ; et l'interprète naïf ayant en lui une transformation soudaine reprit : « Oh je vois bien... vous avez tout compris et vous allez passer par là !... mais en attendant je dois vous dire que la sensation qui s'est opérée en moi, au dedans de ce rêve, ne fut point du tout agréable : nous arracher de son corps pour rentrer dans un autre qui ne nous appartient pas !... et en même temps que ça je sentais qu'une autre force se servait de la mienne et toutes les deux nous ne faisons qu'un. »

J'écoutais toujours... mais j'aurais voulu répondre ! Inutile, ma parole ne venait pas ! Sur son épaule je posai ma main ;

quand j'eus fait ce geste-là, je pus causer : « Tranquillisez-vous ! mon ami, et merci pour tout. »

Nous descendîmes, et dans la salle principale, où se servaient les repas, je pris du thé chaud avec liqueur égyptienne, biscuits noirs agréables au goût, faits de pâte travaillée par les indigènes.

Le seigneur apparut ; son noble visage respirant le calme me fit du bien, je vous l'assure. Son « shake hand » habituel fit qu'il disait tout de lui-même, des mots, il n'y en avait pas. Il revint peu à peu tout de même, et par l'interprète me demanda quelques explications sur les impressions qui s'étaient glissées en moi comme en lui au sujet de la fête qui devait se jouer... je dis jouer ! Car j'avais vu derrière ce mot un jeu fantastique et cruel.

Que c'est bon de voir clair dans la nuit et tout en même temps de faire comme tout le monde... tâtonner avec les mains pour ne pas se heurter et ne pas troubler l'horizon qui s'illumine et dicte en celui qui avance les mots qu'il doit prononcer ! oui... les mots !

Hommes ! pauvres hommes ! regardez dans votre nuit, et tâchez d'y voir... Il y a une Lumière qui par ses éclats puissants fait reculer les ténèbres ! C'est alors que l'homme sage s'effondre sur celui qui « insensé » se tait pour paraître le « ridicule » aux yeux du sage qui rit dans l'ombre avec tout l'éclat de la vie de ce monde ; et l'autre... oui, l'autre qui paraît être un « fou » voit que la Lumière contient une évidence si lointaine et puissante que sa bouche se tait, ses yeux se ferment sur le peu de jour qui baisse encore, et dans son cœur pleure en silence... il croit !... il sait !... car il est !...

Après m'être ressaisi, j'indiquai au seigneur le seul contentement qui s'épanouissait de mon être pour aller en avant sans savoir ce que deviendrait celui qui ne comprend pas toujours et

qui heurte en soi des degrés plus ou moins sensibles.

Je vis que l'interprète communiquant ces choses devenait livide ! Il se rapprocha de moi et me dit en posant ses deux mains sur mes genoux, car nous étions assis : « Que va-t-il se passer ? de vous sort un tumulte... je sens tout en moi-même et il faut que je vous le dise ainsi qu'à mon seigneur ! »

Il était en train de tout communiquer quand on vint à la porte me demander : un nègre de haute stature en bas le hall m'attendait ; il me tendit un petit papier glissé sous une enveloppe d'or.

Quand j'eus en main cela, mes yeux frappés reconnurent la fermeture du triangle égyptien. Voilà pourquoi on m'avait reconnu !

Je remontai, je pris congé et je laissai sur une petite table soutenue par une cigogne empaillée, la lettre qui contenait l'adresse et l'enveloppe d'or à côté. L'interprète me comprit. J'avais ordonné : vous saurez ainsi où je suis !

Dans la rue un cheval blanc, couvert d'une draperie brodée, m'attendait ; celui du nègre était noir, aussi brillant que lui.

Ce fut comme un sillon dans ma tête, car partout où je me présentais, un cheval blanc m'était offert.

J'étais si profondément absorbé que je n'eus pas le temps de me voir arriver. Dix minutes de galopade au plus, et dans une allée d'orangers et de dattiers, à ma rencontre vint une fée... tout enveloppée de gaze blanche ; la trame d'or qui retenait les franges faisait autour d'elle une grande traîne, quelque chose de pur, de noble s'en allait d'elle et venait me toucher.

Le nègre prit ma monture.

Je suivis cette femme et sur les marches blanches, je vis un petit enfant de quatre ans tout au plus... ses yeux étaient ouverts, mais sur ses prunelles un voile était scellé, car je vis la mère le prendre par la main et l'attirer près d'elle, puis le mettre dans mes bras. Son regard suppliait le mien, mais sa bouche ne prononçait rien.

Un indescriptible sentiment d'effroi m'étreignit le cœur ! qu'y avait-il là-dessous ?... Au-dessus de moi-même je sentais planer un désir suprême... ce désir venait de cette femme.

Quand elle me vit silencieux, ayant gardé entre mes bras et mes genoux son enfant, elle se reprit un peu plus forte et me dit gravement : « Lève-toi ! viens ! tu comprendras ! »

Je la suivis, traversant la longue galerie de marbre. Toutes ces colonnes fleuries laissant entrer les parfums du jardin, toutes ces corolles de fleurs épanouies tombant nonchalamment gracieuses, comme oubliant d'où elles venaient, ces feuillages emmêlés, ces palmes échevelées, tout ceci me disait : « Allons, tu nous connais ! »

Tout au bout de la galerie, tenant tout l'angle d'une pièce de repos, je fus frappé par un tableau, tableau peint. Mais qui donc avait fait cet ouvrage ? L'expression de la vie, la haine vengeresse dans l'être qui, dans ce premier regard, jetait la mort !...

J'avais tout compris ! En sacrifiée, la pauvre femme attendait le jour de la délivrance.

Je lui demandai alors où était l'être qui avait tué celui qui devait être aimé.

Elle se jeta à mes pieds, me supplia de faire pour elle quelque chose... de délier ses mains, ses pieds, sa vue et de lui donner un instant de repos : « Je sais qu'il t'est possible de faire ce que je te demande, car sur ta poitrine brille la vérité, et dans les yeux de mon enfant j'ai vu briller le signe, le vrai, celui du temps qui vient pour nous sauver ! »

Que c'était beau d'entendre parler ainsi !

En moi s'ouvrit un mystère bien grand !... (Mais maintenant j'ai compris et comprends mieux encore pourquoi le Seigneur des Seigneurs, dans notre Frère aimé a fait porter des bouches sincères à la même place où tout était redemandé.)

Je demandai donc à la mère éplorée de nous rendre sur la place où l'enfant avait été aveuglé.

Nous descendîmes dans le jardin et sous un gros palmier elle

arrêta ses pas et me dit : « C'est ici que tout s'est passé. »

Je me mis à appeler... l'être qui avait vomi devant moi le sang qu'il avait fait verser à toutes ces pauvres créatures qu'il avait ensorcelées. Puis, goutte à goutte, dans mon cœur de justice, je pris ce sang et le rendis à l'enfant. Il s'endormit ; sur le sol je déposai le corps.

Une lutte effroyable s'opéra dans mon être... Quelque chose de brûlant cingla mes lèvres. La mère pleurait très fort. Je revis tout... tout ! Et puis dans ce hideux stratagème, je vis descendre sur l'enfant, l'enfant que j'avais vu en songe et qui lui donna des yeux.

Mon bonheur fut si grand que dans ce jardin, j'oubliai être un homme ; je me vis être enfant, tout changé... petit, je me mis à genoux.

La mère n'avait rien vu, seul son cœur s'était calmé.

Mon regard, sous les branches du palmier, pourrait vous dire, si celles-ci pouvaient parler, tout ce qui s'envolait de mon être ; et tendrement je remerciai l'enfant.

À la mère je rendis le sien ; elle voulut me prendre dans ses bras, mais je lui dis : « Permits que je me retire, car ce n'est pas moi qui ai fait cela !... un enfant que tu connaîtras toi-même te donnera les yeux pour le voir, comme il les a donnés à celui qui est là. » Je me mis à pleurer, mon émotion était extrême. Aussi l'enfant, me regardant, sourit et me dit doucement : « C'est toi qui as vaincu par ton grand cœur celui qui a tué lâchement mon père ; mais mon père est vivant... c'est lui qui est en toi ! mais maman ne le voit pas, c'est moi qui le voit pour elle. »

Ma tête un instant fut folle... l'homme peu à peu revenait en moi ; puis, comme un oubli, tout s'en alla de moi, je ne compris plus rien.

Je pris la main du petit, puis celle de sa mère sur laquelle je posai mes lèvres avec amour. Alors dans ses bras elle prit ma tête et comme un amant heureux je restai un instant.

Nous rentrâmes dans sa demeure, et là je sus toute son histoire et celle de l'autre !

(Que d'étranges choses circulent dans le monde !... et quand on saurait d'où elles prennent naissance, combien serait-on prudent !

Qui donc me les demandera ? Celui qui marche en avant ! Heureux est l'homme qui s'ouvrira, car en lui il verra !...)

Lorsque dans la maison on apprit que l'enfant avait recouvré la vue, une joie... un tumulte... s'empara de tous les êtres ; chacun voulait accourir !... Aussi je priai la bonne créature de bien me permettre de me retirer.

J'étais heureux pour cette femme en la quittant, afin de lui laisser tout le temps de repasser en son cœur ce qui venait d'être fait dans sa demeure. Et moi, à pas lents je retrouvai ma route, car je refusai d'être accompagné ; j'avais besoin de toute ma vue en passant par où j'allais passer.

Près de la mer, je fus accosté par trois individus emmaillotés de blanc ; les connaître m'était difficile, à peine pouvais-je démasquer leurs yeux... mais en moi je sentais d'où ils venaient, qui ils étaient.

Dans mon langage ne pouvant me faire comprendre, je plaçai l'une de mes mains sous leurs turbans qui avançaient passablement et de mon autre main j'indiquai d'où je venais... mon signe fit sensation et là-dessus ils tournèrent les talons.

On m'avait donc suivi !... On savait où je passerais !...

Je descendis la grande allée principale, accélérant mon pas. J'arrivai ainsi chez celui qui ne disait pas tout... mais qui espérait beaucoup ! Son interprète en m'apercevant me dit qu'un seigneur était venu, et était encore là – ami très intime de son maître – qu'il avait entendu parler de moi. Français de nom, participant à la cour, sa santé, paraît-il, était venue chercher le soleil d'Égypte. (Et c'est ainsi que bien des esprits se rencontrent sous des apparences très galantes quelquefois.)

On fit savoir au maître de la maison mon retour, et mon en-

trevue fut de courte durée... dans la salle d'armes je fus introduit.

Ma face illuminée, devant le gentilhomme qu'on me présentait, se rembrunit tout à coup... je vis défiler des anneaux de fer !... derrière se dressait un piquet sur lequel une grue tournait, et en lui je vis mon moi-même.

Comment donc pouvais-je rester fidèle à toute cette vue qui me frappait ? Je le fis tout de même ! Me relevant, je tendis ma main et saluai. J'étais de fer.

Oui... saluer dès maintenant ce qu'on ira saluer plus tard, n'est-ce pas là la même chose ? Attendre ce que l'on a vu ! n'est-ce pas là, la plus grande des choses ? Savoir qu'il faudra !...

– Vous me paraissez doué d'une intelligence sur-humaine... vous faites, ma foi, tressaillir les entrailles du Caire ! Plaise... me dit-il, que vos pas soient portés jusque chez nous, je me charge de vous faire connaître !

– Je ne sais, répondis-je, si les entrailles du Caire frémissent ! Je ne sais si d'une intelligence sur-humaine je suis doué ! Je ne sais qu'une seule chose : c'est qu'un être vérité fait vibrer l'être que vous interrogez !

– Pardonnez ! seigneur, ce n'est pas de votre être que je veux tirer analyse... mais vous devez, j'en suis sûr, connaître une devise, et qui par ce mot-là joue, et jouera encore.

– Ma devise, repris-je, elle vient d'un mort !

– D'un mort ?

– Oui, d'un mort ! (Ce fut si sacré en moi que dans le gentilhomme tomba le voile funèbre.) Il tressaillit.

– Ah ! bah ! ajouta-t-il, ne parlons pas de cela... vous me paraissez trop sensé pour prononcer de telles choses. Je venais, et je compte que vous allez accepter, vous inviter pour un dîner de famille : c'est l'anniversaire de ma petite fille, elle a douze ans ce soir... Vous me direz de bonnes choses !

En moi, j'entendis frapper l'écho doucement : « je me charge

de te faire connaître... Cavalier ne t'en va pas sans ta lance ! »

– C'est oui... n'est-ce pas ?

– Merci ! j'irai.

Se tournant vers le seigneur, la conversation anglaise reprit. Sur ce, je me retirai en saluant depuis la porte.

Dans ma chambre, je pris un moment de repos, et me laissant tomber sur le sofa habituel, je me pris à songer et je revis ce que je venais de prononcer. Oui... une devise sacrée peut-elle venir d'un mort ? Non ! ce qui est mort n'est pas vie ; car tout ce qui vit a du sacré, mais la mort n'a rien en elle !

Appesanti dans le brouhaha de mes pensées, las de diriger ma tête, je me repris et je vis le doux mirage de l'enfant qui me dit : « Ton étoile connaît ma Lumière !... »

« Si donc, me dis-je, je connais sa Lumière, sa Lumière m'appellera, et des faux pas se feront, mais je ne les verrai pas. »

Ainsi se passèrent deux heures de méditation profonde, de retours, allées, venues... quand on vint m'avertir que nous allions partir. Je repris mon costume de velours, mes guêtres et ma calotte ; je m'aimais là sous cet habit du pays. Il fallait que ce soir je tienne ce qui m'avait été averti. Oui... le tenir, de longues années avant que l'heure vienne... (moi dans les fers... et lui enfui sur une terre étrangère, sur un sol brûlant et désert!)

Ainsi costumé, je descendis et à cheval nous partîmes.

Le seigneur par son interprète me fit compliment.

Arrivés dans la demeure, des présentations sans nombre me furent faites. La fillette apparut tout habillée de blanc, suivie d'une gouvernante qui remplaçait sa mère.

Quand j'eus baisé sa main, je sentis ce que je devais faire, dans son cœur je mis le mien, et dans le mien j'appelai l'enfant blonde qui sous le toit paternel m'attendait et m'était restée fidèle.

Pendant le repas presque toutes les dames demandèrent des ficus de soie, elles avaient froid. En moi s'opéra le courant qui

commande !... J'appelai le gentilhomme qui m'avait invité et lui dis dans un accent de vérité : « Regarde qui va entrer ! Croiras-tu maintenant à la devise d'un mort ? »

Chancelant il se leva et regarda par la portière de soie qui lentement s'ouvrit pour laisser passer sous sa frange bleuâtre l'ange qui s'avavançait...

Ceux qui connurent la mère furent saisis d'épouvante (car c'était sa femme, la mère de l'enfant) mais ceux qui aiment, dirent : « C'est la visite d'un ange ! »

La petite fille s'élança, et c'est elle qui reçut la devise sacrée. Lui ne pouvait bouger... comme figé devant la morte qui vivait, il la regardait sans voir, il ne put faire un seul geste, et ses yeux fixés aux miens me dirent dans un regard : « Va-t'en de moi, je te crains ! »

Dans mon cœur je repris l'ange fidèle et l'enfant en pleurs vint se jeter près de moi et me dit en français (qu'on me traduisait après en italien) : « Puisse mon père ne pas vous faire ce qu'il a contre vous ! Voilà la devise que ma mère lui envoie. »

Il tressaillit de rage quand il entendit cela, et sur sa chaise il tomba anéanti.

Une grande discussion s'éleva dans cet anniversaire d'enfant... (un autre anniversaire s'incrustait dans une médaille éthérée !...)

Ah ! si vous saviez toutes choses !... combien vous pourriez comprendre et pardonner d'avance ! car à ce moment-là je ne savais pas pardonner, et l'orage chaque année grandissait sur ma tête.

Beaucoup de dames me prièrent de me retirer ; dans leur cœur elles savaient qu'il y avait quelque chose de vrai qui était sorti de moi, mais pour éviter de plus grandes craintes, elles me supplièrent de ne jamais revenir. Une seule me dit de penser à elle, qu'elle croyait que je pouvais lui être d'un grand

secours si je voulais.

Je promis.

La soirée fut donc coupée et beaucoup se retirèrent sans rien dire. Le seigneur me prit par l'épaule, très heureux il était, je le sentais dans son être.

De retour à la maison il appela l'interprète et voulut être renseigné sur tout ce qui s'était passé ; un grand point pour lui s'était révélé, et se levant au milieu de la pièce, il s'écria : « Si je dis ce que je suis, je suis Dieu moi-même !... »

L'interprète me transmit exactement ces mots et je répondis : « Tu le dis ! »

S'avançant près de moi il me prit les deux mains et je vis en lui-même qu'il se passait un tel frisson lointain que je compris qu'en lui s'était fait l'éclair qui si souvent se faisait en moi. Mais lui allait en être maître, et moi pas ! ce maître ordonnait en dehors de moi. Lui en lui.

– Donc, reprit-il, je ne vais pas mourir... je vais aller plus loin... dans une autre vie ! L'être est qui est apparu touchait terre, mais ce qui était autour d'elle appartenait à Dieu, et Dieu fait ce qu'il veut. Il prit de Lui pour montrer une autre image, une image aimante qui a aimé la vérité ; et tout ce qui s'aime trouve éternellement sa route, son chemin est vie partout, partout, partout !...

Mes bien-aimés ! si vous savez mourir de votre corps terrestre et offrir à Dieu tout votre abandon de vie d'amour, il sortira de vous un corps, un corps de Lumière qui vous montrera tout ce que vous devez faire de lui et par votre cœur vous exécuterez ce qu'il y aura en lui. Mais il faut tout d'abord L'aimer avant de vous aimer, et vous serez Sa demeure !

Ce soir-là nous n'étions pas deux hommes, nous n'étions qu'un ; et deux heures sonnèrent sans que l'ombre du sommeil vint à tenter nos paupières.

Nous nous quittâmes.

Au petit jour je fus réveillé. Profitant de ces instants pour être seul, je descendis dans le parc et tout au fond de celui-ci je m'assis.

Dans cette nature, je sentis ma nature, un abandon négligé semblait sortir de mes membres, et, dans mon cœur éprouvé par la conversation engagée avec le seigneur, je sentis glisser toute l'ample connaissance qui ne peut se prononcer, mais qui fait vivre l'être qui n'interrogera plus, mais exécutera et parcourra tout ce qu'il doit parcourir dans la ligne indiquée en lui.

Je vis là devant moi l'infini, et dans cet infini je me vis heureux et craintif à la fois, fermant les yeux pour mieux voir, puis les rouvrant dans une vue qui ne fait naître qu'un long espoir !

Ô problème ! chiffres invisibles qui marquent leurs poids, leurs mesures, leurs temps ! Et quand, dans l'être ces mesures ont marqué par leur temps, le poids qui doit tomber, le problème alors est éclairé, la Lumière est faite... on s'abstient de calculer et, dans une grande et immense passivité, on contemple dans le problème la Lumière qui accomplira les autres... ceux qui n'ont pas senti le temps et qui n'ont pas calculé la mesure, et ainsi le poids n'est pas tombé !

Les éternités marchent... leur poids se fait léger !... Les temps se marquent... la mesure est la même !

Et assis, devant moi je vis que cette même mesure contemplant sagement un seul temps dans lequel tout ce qui se mouvait dans cet infini mouvement allait peser d'un seul poids dans ce même temps ! Je ne suis rien et je suis tout... je pèse ! C'est ainsi qu'est la foi de celui qui en lui marque son propre temps.

N'oubliez pas, mes frères, que dans tout ce que vous faites, vous savez marquer le temps pour courir après une couronne passagère ! Vous attendez le dernier coup qui fait vibrer l'horloge, puis le poids s'en va ! Le poids, c'est votre corps !... L'heure qui sonne c'est votre esprit !... Et l'aiguille, qui marque

et qui vous fait voir que c'est l'heure, est l'infini !

Oh ! Comprenez-moi ! comprenez qu'en vous-même est une richesse dont le Père qui est l'amour, a entouré ses créatures, ses lui-même, sa vie, son mouvement, ses mondes ; puis passe, souffle, un vent... un vent salubre, j'ai dit salubre, car le salut vient de Lui... est en Lui... est pour Lui. Mais tout est contre Lui !...

À l'heure où je vous parle, ce souffle a ses ennemis ; de ce salut qui est Lumière, sont sortis d'autres vents qui, croyant à la vie, se sont mis en marche dans cet infini. Ils se sont rencontrés en une ligne rotative englobant le Fils en lui-même. Ils l'ont imité...

Ils ont opéré des maisons qui fournissent leur monde, leur création, leur ciel, leur phalange céleste, leurs anges habillés en démons.

En contemplant ces deux faces, une resta sévère en moi, l'autre me montrait toute la déesse de son parcours mondial. Ma compréhension de jeunesse s'ouvrit, et regardant l'image séduisante : « Si tu es capable de me faire voir ceci... annule donc l'image qui est ici ! » et je posai ma main sur ma poitrine ; et afin de ne pas me tenter, je tins mes paupières closes attendant la vérité.

Je fus précipité sur le sol – mon corps se prêtant au combat qui s'y livrait, et sur le sable dans lequel je roulais, je sentis tout le feu terrestre... mais bientôt et peu à peu un froid vint calmer cette brûlure et l'image sévère s'empara d'un être qui ne m'appartenait pas, mais qui était en moi... Avec ma vue je la suivis et je la vis fuir, fuir dans l'infini.

Une dernière crispation sévit dans mes membres et j'eus le doux moment d'entendre l'écho se répercutant dans tous ces organes qui semblaient espérer une délivrance... Oui j'entendis : « Regarde à qui j'appartiens ! mais je reviens, car il faut que tu aies ta part, car ceci est à toi : bois, mange, pendant que tu as le temps, bientôt il va sonner ! »

Je fus le plus heureux des hommes !... J'avais pu contempler ma propre bataille. Et dans ce parc où tout frémissait sous le souffle matinal, je me mis à parler à toute cette nature, et dans cette nature je vis la mienne répondant et aimant.

CHAPITRE XXXIV

**Au théâtre royal du Caire – Le mirage – La réalité – La
trappe souterraine – Les crocodiles – Soulève-toi ! –
Dématérialisation – Partout la trahison – À la grotte
bénie – Les adieux – Problème ! – Coup de théâtre –
Juste châtement – Retour au voilier.**

Cette journée s'accomplit comme dans un rêve magique...
Oh ! comme j'allais aller remplir ! Personne ne me pourrait !
Oh ! non ! j'avais compris.

À la table du soir, le seigneur ne put desserrer les lèvres, ses yeux étaient plongés sur moi, une communion touchante et sincère clôturait tout entre nous deux.

Le rendez-vous du soir était pour neuf heures. L'interprète nous y suivit, invité par son maître.

Je vous dirai, entre parenthèses, que l'entrée de cette fête se payait fort cher, et dans le théâtre aux promenades parfumées, la haute société se rencontrait, se communiquait ; et c'est là que s'opéraient les plus grands espionnages joués très adroitement.

Au centre de ce théâtre, se trouvait un grand bassin, piscine, dirais-je mieux, agrémentée de petites passerelles en marbre blanc et toutes illuminées de petites lanternes. La décoration principale consistait en fleurs et palmes. Des milliers de francs, qui valaient plus que ce que vaut un franc aujourd'hui, flétrissaient dans la salle ces soirs-là, sans compter les essences aromatiques qui brûlaient.

Je ne pus résister à mes impressions que je transmis à l'interprète qui, comme moi, pour la première fois regardait. Le coup d'œil était féérique pour celui qui voit ce qui se passe dans le moment même, mais pour celui qui voit encore... la féerie change, devient hideuse, ce mélange descend si bas qu'on se demande si on voit encore.

Le seigneur, lui, passa au milieu de tout cela, froid ; et pourtant j'étais sûr qu'il ne voyait pas ce que je voyais.

Nous étions dans les premières places des promenades de front, et sans que je me retournasse, je sus en moi-même combien de têtes bouillonnaient pour la mienne, ce qui fit que je commandai en moi-même afin de voir et d'être prêt.

Le premier tableau qui apparut, fut trois grâces, arrivant dans une petite nacelle toute entourée de gaze ; leurs cheveux, dans lesquels scintillaient diamants et émeraudes, étaient toute leur parure. Sur l'eau flottaient deux cupidons, et cachées sous de grandes lianes fleuries, des mains tiraient lentement la nacelle. Pendant ce temps, les prix se jouaient. (Marchandage d'esclaves!)

Trois fois elles firent le tour de la grande piscine ; la plus fine comme lignes monta sur la première passerelle, dansa, plongea, disparut sous l'eau... je ne la vis plus... – donc il y avait un souterrain ?

La seconde en fit de même, mais avant de plonger elle ramassa une petite bourse... un fil d'or la tenait liée, le secret était avec. Contre nous elle se tourna, elle envoya un baiser et disparut de même.

La troisième dont les yeux semblaient fixer le fond de la nacelle, se laissait promener comme si elle eût rêver... ses longues mèches blondes enveloppaient toute sa taille et son bras potelé retenait son menton. Elle semblait réellement une éprouvée au dernier degré... j'eus pitié. Je pris dans mon gousset une poignée d'or que je jetai sur l'esplanade. Rien !... elle ne leva même pas les yeux !

« Pauvre cœur perdu... ne sens-tu pas le mien qui veut relever ta vertu ? » Mon cri poussé dans ma poitrine fit qu'elle leva les yeux et dans les miens, je sentis son regard. Qu'attendait-elle ?

« Achetée... te voilà achetée, oui, achetée si tu le veux... mais libre », répondis-je, dans la flamme qui brûlait dans mon cœur.

Elle sortit alors de la nacelle, ramassa les pièces d'or qu'elle put voir, redescendit dans la nacelle et aux mains qui tenaient le cordon, elle déversa le don.

On jeta sur ses épaules un flot de soie légère, il était mauve ; et ainsi vêtue, vers moi elle s'avança, se jeta à genoux et dans les pleurs éperdue, elle s'effondra.

J'arrachai de mes épaules la grande pèlerine de velours, j'en couvris la créature, puis dans mon cœur je lui dis : « Pleure, on ne te touchera plus, mais ce soir, vertu dans laquelle je compte, tu vas me servir pour sauver d'autres sœurs ! »

Dans l'eau je jetai mon signe avec toute ma puissance d'esprit et de connaissance. C'était fait !... Je l'avais vu !...

Et la jeune femme, à mes pieds, tressaillit, ses pleurs cessèrent, et me dit en italien : « Maestro ! j'obéis... à Celui qui est en toi ! »

Je me penchai sur son visage, qui peu à peu s'était relevé ; frappé d'émotion moi-même, je saisis une de ses mains et me mis à la baiser...

Quel rêve pour moi... de contempler à chaque instant dans cet être rebelle un autre parfait, me révélant toutes choses, me dirigeant partout, m'éduquant et m'aimant, car c'est Lui qui me faisait aimer...

Elle s'assit entre mes genoux et posa sa tête sur un de mes bras qui la retenait ; et confiant de ce qui s'était passé en moi-même, j'attendis l'événement.

Un second tableau allait paraître... une préparation s'agitait dans la salle ; tout autour des colonnes s'allumèrent des petites

lampes et sous chaque petite lampe vinrent se planter des petits nègres ; leurs mains tenaient dans la lampe ce qui devait éclairer.

Immédiatement je remarquai que sept colonnes faisaient le centre autour de la piscine. Je jouais avec sept !... puis tout autour, quatorze autres colonnes. J'écoutais ma voix intérieure qui me disait : « Calme-toi ! Patiente !... »

Des feux violets, des feux jaunes, des feux verts faisaient que dans l'écharpe multicolore tissée par des fils orientaux, se jouaient tous les feux qui s'en allaient de ces lampes ; l'effet en était grandiose, et dans l'eau le mirage était magique... Sous les colonnes, une vapeur artificielle se produisit, puis peu à peu cette vapeur se perla sous ces fils.

Je cherchais à comprendre la clef de ce mystère ! (Beaucoup de choses inconnues circulent dans le monde ! Mais approchons-nous des petits enfants, ce sont ceux qui décapitent la poupée pour voir ce qu'il y a dedans !...)

Dans l'esplanade de marbre faisant le tour de cette salle, se mirent à danser en longue file, des fées représentant des étoiles, l'une le soleil. Sur l'eau elles se mirent à marcher et à faire des signaux exercés par les sacrés de l'Égypte, ce qui procura un grand remuement parmi les initiés.

Ensuite, à droite, vint un ange faire disparaître le soleil ; à gauche vint un autre qui enveloppa la lune.

Tout ceci se passait sur l'eau, et tous fonctionnaient et articulaient par le travail répété, sur les cordes cachées entre la vapeur et l'eau qui ne cessait d'envelopper toutes choses, ce qui rendait aux yeux l'illusion féérique.

Peu à peu en moi s'agita un vent glacé, et je pris sur moi-même la volonté des sept petits nègres éclairant les premières lampes. La jeune femme appuyée sur mon bras, se leva, quitta son manteau, descendit vers le bain qui fumait et toucha les sept négrillons en faisant le tour.

Comme la stupéfaction grandissait dans celui qui dirigeait

les tableaux il appela par leurs noms les enfants qui n'obéissaient plus ; mais levant le bras, la jeune femme lui dit : « Tu ne connais pas celui qui dirige mes pas ! laisse faire ! »

Les lampes s'éteignirent, mais la vapeur devint brillante ; la jeune femme remonta vers moi, s'étendit à mes pieds, et quand les lèvres prononcèrent : « J'y suis... regarde ! » je sentis dans mon cœur battre tous les cœurs... j'avais saisi la salle : du haut des colonnes sous la coupole qui brillait par les émeraudes et rubis, descendit l'autre corps... et dans la vapeur se mit à planer !... En elle-même se représenta tout ce que les signes trompés venaient de faire en fausseté, et pour finir, je fis voir à l'Égypte sa fin ! *celle qui va venir...* sept anges apparurent sur l'eau, puis j'entendis frapper en ma poitrine un coup !... Je repris en moi-même l'enfant qui m'avait valu toute cette vie qui sauverait ce qui était inscrit en eux-mêmes.

Je rendis aux petits nègres leur volonté, après quoi les lampes se rallumèrent. Des cris, des hourras s'élevèrent dans la salle.

Le seigneur me prit par le bras, et l'interprète me fit connaître ce qu'il avait vu se passer dans êtres.

Et comme les plus grands personnages accouraient près de nous, le seigneur, toujours accompagné de son fidèle, me dit : « Descendons par ici, afin d'être à l'abri. »

J'eus beau fuir... la curiosité de cet artifice était si grandement répandue qu'on ne se souciait plus des tableaux à venir... L'entr'acte, je vous l'assure, fut long, et encore plus long... pour moi !...

Des hommages, des courtoisies, des invitations à éviter, pleuvaient... Entre autres un riche personnage vint me prier de lui accorder quelques instants dans sa loge. La jeune femme me serra la main, ce fut tout ! Prenant congé du seigneur, pour quelques instants, en vérité, je suivis celui qui devait me grandir dans l'Égypte entière et même plus loin encore !...

Lorsque j'eus franchi le seuil de sa place (car il connaissait

cette place, celui qui m’invitait) j’entendis un être en moi prononcer froidement : « Soulève-toi... soulève-toi ! »

Au même moment, comme un ressort je me sentis enfoncer dans une trappe souterraine, et dans du sable je tombai.

Je vous assure, mes frères, qu’un petit ébranlement s’opéra en moi-même malgré la voix intérieure qui se répétait en moi.

Oui... soulève-moi ! Repris-je, mais rien ne bougeait en moi. Mon Dieu ! Lorsque l’on se laisse envahir par le tourbillon de celui qui tremble, de celui qui a peur, de celui qui craint, de celui qui ne sait rien (je parle pour le corps), qui est l’entonnoir, si je puis dire, dévastateur de ce qui fait la nourriture de l’âme !... Eh bien ! c’est de celui-là que je parle, il m’envahit... J’avais beau dire : « Soulève-moi ! » il semblait rire.

Qu’allais-je faire là dedans ? Une heure s’écoula bien !

Je me mis à appeler mon père, alors tout autour de moi se fit une clarté légère. Heureux de voir briller, je l’interrogeai : « Comment n’as-tu pu m’avertir ?... tu me sers maintenant que je suis pris ! » lui dis-je.

Je n’avais pas fini d’injurier mon moi-même, que tout se fit noir... je n’avais plus d’esprit. J’appelais la créole, mais rien, rien !... simplement, je sentis sur mon sein s’enfoncer l’aiguillon qui m’avait sauvé ! Sauvé ?... pour me faire souffrir !... « Agonie ! quand finiras-tu ?... N’ai-je pas promis, en jetant dans l’eau, que je sauverais ?... Mon père vient donc à mon secours ! comme tu as promis... j’ai promis aussi ! »

La clarté revint et la créole aussi, et devant la créole une forme lumineuse ayant deux mains tendues indiquant le chemin.

Je dus marcher à quatre pattes, car j’enfonçais tant le sable était fin. Après m’être traîné deux heures durant, j’arrivai vers un trou... un trou fait dans une roche, une roche blanchâtre. Je suivis et j’y entrai avec tous ceux qui me guidaient, je dis tous ceux, car la Lumière était mon père, la créole ma vie, et l’ange moi-même, car en bête je suivais ne sachant plus rien.

Ce fut sous cette roche un sentiment d'effroi qui s'empara de moi. Je dus me relever car je remuais des corps de toutes sortes de bêtes vivant dans l'humidité et l'obscurité, car c'était une grotte.

Je me mis donc à marcher courbé encore bien deux heures, mais je ne sais, quelqu'un de plus fort soutenait mes pas et me disait : « Persévère ! tu arriveras au port ! »

Tout d'un coup l'ange s'évanouit en moi-même, la créole aussi et la Lumière seule demeura près d'une porte de fer... une porte qui n'avait pas l'air d'une porte. Subitement en moi repassa la vision... « Mais, me dis-je, je l'ai vue grande ! Serait-ce donc ceci qui me paraît si petit ? car je ne sais et ne puis comprendre ! » Quand je touchais avec ma main, elle me semblait être de la grandeur d'une ardoise d'écolier !...

« Qu'ai-je entendu ? », me dis-je, devant cette porte ?

« Je sais », me répondis-je.

La Lumière disparut, dans l'ombre je restai. Je prononçai : « Soulève-moi ! » Rien ne bougeait !...

« Suis-je dans l'erreur ? Ai-je mal prononcé ? me dis-je. Comment as-tu entendu ? »

Et alors dans un élan j'entendis encore une fois : « Soulève-toi... soulève-toi ! »

Je répétais ces deux mots, mais à peine prononcés, je me sentis mourir, mourir... en vérité ! de moi s'en alla la vie... et je me vis en rêve devenir comme de la poussière et flotter dans l'espace ; et quand ce fut tout fini, j'entendis dans mon cœur une délivrance... je sentis de l'air... je respirais une brise... Je voulus écouter pour savoir si c'était vrai ! mes oreilles entendirent des murmures et des chants ; et quand tout cela fut nettement précis en moi, un bruit lourd tel un gros grincement d'une prote grillée se referma sur moi, et j'ouvris les yeux, je vis clair !... « Où suis-je », me dis-je. J'essuyai mon front avec ma main glacée, je touchai mes cheveux ; j'étais habillé... il me semblait avoir été nu, tout nu, l'eau ruisselait sur moi.

Je m'assis tout d'abord sur une marche sablonneuse qui laissait apparaître quelques petits brins d'herbe jaunie.

Après avoir repris un peu de force dans mes jambes, je gravis la colline. Quelle fut ma stupéfaction ! J'étais près des pyramides !... « C'est vous qui jouez encore !... » m'écriai-je.

J'étendis mes bras et levant les yeux vers mon père que je savais dans les cieux : « Un seul Dieu, vous dis-je, une seule vérité ! une seule justice !... Mais vous, vous passerez ! » (Et j'ai passé aussi!)

Je me mis à pleurer.

Mes larmes disparues, ma vigueur revenue, une anxiété s'accrocentua démesurée en moi. Pourquoi cela ? Après tout qu'ai-je fait ? Je suis libre... me voici dans la nature, sous le ciel qui m'a délivré... oui, le ciel... qu'il soit ce qu'il voudra, il a en lui ce qui est en moi !...

Quel trafic devait s'opérer dans la maison du seigneur ?... Je me le représentais calme et froid, essayant de s'orienter sur le point de ma disparition. Il avait vu l'homme venir m'inviter... mais moi je voyais l'autre ! celui qui m'avait vendu... vendu ! pourquoi ? Pour une parole scellée en vérité, dite avec un serment du cœur, car tout ce qui sort du cœur demeure et vit aux siècles des siècles.

Je me levai pensif, étant au pied de la première pyramide, mais étant dans le théâtre, scrutant un à un les visages scrutateurs... miroir contre miroirs.

Que faire maintenant ?

Sous le soleil brûlant, vêtu de ce que j'étais vêtu, je ne voulus pas rentrer au Caire dans ces heures matinales. En étranger spectateur, j'allai m'asseoir près d'une grotte faite de main d'hommes, où se trouvait un indigène ayant suspendu à son cou une peau de bête pleine d'eau. Je fis le fatigué et je pris place près de lui sans rien dire et sans rien demander. Je fermai les yeux feignant de dormir.

L'homme remarquant mon attitude posa son fardeau, s'en alla quelques pas plus loin, et par un coup de sifflet répété par trois fois, je le vis revenir accompagné d'un autre être. Celui-là également avait une sorte de cruche dans laquelle étaient plongés une vingtaine de petits filaments percés, tels de fétus de paille.

Ils tinrent tout doucement un langage que je ne compris point. Mais ce que je compris c'est que cet homme prit un de ces filaments de sa bouche et m'introduisit dans mes lèvres entr'ouvertes, par le sommeil feint, quelques gouttes du contenu de la cruche.

Je ne bougeai pas.

Après quelques minutes d'attente, voulant me contrôler il passa sur mon front une de ses mains, mais je sentis que dans l'intérieur de sa paume se trouvait quelque chose de très froid, qui, entre parenthèse, me fit beaucoup de bien.

Après cela il souleva une de mes mains que je laissai retomber lourdement. Il faut croire que ce membre ne lui plut pas, car il renouvela la dose en m'infiltrant encore quelques gouttes de son breuvage.

Pendant ce temps un éclair sillonna dans ma vue et je vis quelle race de voleurs et de bandits se traînaient sous la forme de marchands.

Dans la police même, opérant de grandes surveillances !... se trouvent les pires des brigands.

Il me tâta de nouveau ; je ne sais dans quel état il aurait voulu mettre mon corps. Probablement m'abreuver d'un sommeil d'heures plus considérables que celles que je venais de passer à travers les antres de la terre.

Une rage sourde souffla dans mon esprit... « Trouverais-je partout la trahison sous la forme du bien ? Mon Dieu ! que suis-je donc venu faire ici ! » Ayant prononcé ceci en moi-même, j'ouvris les yeux tout grands et fixai l'être infâme.

Il voulut s'enfuir, mais ses jambes ne le portèrent pas, il

chancela comme un homme ivre, et à côté de la roche où j'étais assis, il s'effondra, sa cruche se brisa.

L'autre individu me fit quelques signaux et chercha à me transmettre son langage, mais, de mon index, sachant ce qu'il avait fait, lui le premier, je lui interdis de causer. Puis j'entr'ouvris la robe de celui qui portait la cruche et je décrochai une sorte de liane cachée sous son vêtement à laquelle étaient pendues toutes les graines endormantes, poisons bien connus.

« À mon tour, lui dis-je, qu'on vienne te délivrer, et là, dans cette grotte, car je ne te donne pas à boire de ce qui vient de la terre... d'en Haut tu apprendras et tu verras ce que tu as fait ici-bas. »

Il ne put se relever, mais avant de le quitter il essaya de me mordre. L'autre je ne l'entendis plus causer, hagard, il me regarda partir : « Mieux vaut que tu sois bête, que de vilipender ce que ton être ne peut donner. »

Je quittai ce lieu, dégouté, ayant dans les mains la chaîne des graines. Qu'allais-je faire de cela ? « Tu en prendras conscience... tu trouveras bien d'où viennent toutes ces plantes, elles sont ensorcelées ! »

J'étais si absorbé qu'à travers tout ce désert, je peux bien dire, je ne sentis ni le brûlant du sol, ni l'atmosphère chaude, rien !

Mais quand je vis descendre le soleil vers le Nil, je vis en même temps apparaître les marbres blancs du Caire. « C'est moi qui vous reviens !... Si j'ai été une bête dans vos souterrains... je vais vous faire voir un être qui ne craint rien, rien !... rien de ce qui est humain ! »

Mon cœur, dans l'allée principale, se sentit saisi de retour auprès de l'âme qui veillait... Vous n'aurez pas de peine à comprendre que mes pas se dirigèrent vers le figuier, ma première demeure où j'avais tant aimé ! Qu'il me fut doux de passer ces marches descendantes... comme un petit enfant je m'enfilai sous ce feuillage qui commençait à perdre son vert tendre et à

devenir plus foncé. Quand j’entendis mes pas résonner sous les dalles, je sentis d’autres pas s’enfoncer dans mon cœur : ceux de la créole dans le sable et parmi les bêtes où j’avais marché. Mes oreilles en perçurent nettement le fidèle tintement, et quand je fus visible aux yeux de cette maman... quel repos ressentit mon âme ; mon sein palpait de bonheur... un moment d’abri loin de la tourmente ! Ah ! près des humbles qu’il fait bon.

L’enfant blonde se saisit de mes mains, me regarda sur toutes les faces, comme si je fus revenu de loin. Puis sa douce voix en italien me dit : « Nous savons toutes choses, et la tourmente est grande, mais le salut triomphe de tes mains ! »

Ah ! ce doux langage ! ces regards, ces larmes de bonheur, firent à mon cœur un bienfaisant pansement !... Je pouvais respirer un instant ! Posant ma tête sur l’épaule de cette brave mère, je fus dans ce moment débarrassé de la fameuse chaîne, par la jeune fille qui me l’ôta. Mais la mère courroucée se relevant se demandait si j’avais usé de cela pour faire ce qu’ils avaient vu en rêve ou en vision.

Je fis signe que non !

Alors, elle me chercha des vases dans lesquels trempaient depuis des années, les mêmes graines qui étaient là enchaînées ; et l’enfant docile répéta la leçon. Je compris que ce poison finissait par devenir ce que les anciens fumaient ou brûlaient sous forme d’encens.

Étonné de trouver là le secret, je questionnai à mon tour comment et pourquoi elle savait tout cela.

Alors je compris pourquoi mes pas furent dirigés dans cette demeure, et pourquoi dans ces murs je vis descendre et sortir toutes ces têtes réclamant le salut. J’avais nettoyé et protégé dans mon sein la mère, et tout ce qui se tenait attaché à elle demandait à être sauvé. Je pris connaissance dans cet instant de l’immensité de ce domaine !... Dans les bas-fonds je devais donc remuer ! Je fus un peu attristé, le courage semblait me

quitter.

Comme j'avais dit : trois jours décideront de mon retour...
« Plus que demain, me dis-je, voyons ! »

L'enfant docile me dit : « Je t'ai dit courage ! ta route n'est pas finie ! Tu pars... mais tu reviendras avec un moi-même !... nous retrouveras-tu encore là ? »

J'attirai près de ma bouche la tête de cette enfant et dans mon baiser d'adieu je mis un au revoir touchant. Je ne sais lequel, mais j'espérais quand même.

Je pris dans mes bras la vieille mère, et dans mon cœur je dis tout doucement : « joue, oui joue, tu me rappelles ma mère. »

Je me levai sans me retourner, sans le pouvoir, je quittai le souterrain aimé. Le reverrais-je ?

Après cette douce communion, je ne pouvais rester plus longtemps dans cette demeure. Pourquoi ? Les mots me manquaient !... des larmes de reconnaissance d'un enfant de retour au pays eussent été à leur place, mais je ne le pouvais... Il fallait partir !

Sous le figuier je m'arrêtai encore, essayant de percevoir au travers de ces feuilles l'horizon du pays qui m'était apparu, mais il était loin... encore bien loin !

Traversant le Caire d'un pas précipité, j'arrivai à la demeure du seigneur, mais je ne l'y trouvai pas. Seul un gardien du parc s'arrêta d'aplanir le sable quand il m'aperçut.

Je compris sa surprise. L'écho de ma disparition sûrement était venu frapper ce fidèle serviteur. Ne pouvant se faire comprendre par son langage, il m'indiqua son cœur et me fit signe par sa main, qu'un enfant – le petit nègre – avait fait voir le ciel et que je reviendrais.

J'approfondis toutes mes pensées, allant et venant dans le parc ; et ainsi au bout d'une heure on vint me chercher.

À ma vue l'interprète, frappé d'émotion, tomba sur le sol ; le négriillon, lui, sautait de joie, battait des mains, et le seigneur me regardant bien en face, tranquillement croisa les bras sur sa

poitrine et resta méditatif.

Je relevai l'interprète et, tous quatre dans la salle, où la première fois ma vue fut ouverte sur ceux qui étaient venus me chercher, je ressentis là, la même communion d'âmes. Et le seigneur arrêtant ses pas juste à la même place, interrogea l'interprète qui me dit : « Quel homme êtes-vous ? on sait partout où vous êtes tombé, et quand on est là dedans on ne sort pas vivant !... les crocodiles y pullulent ! Non ! On ne comprend pas... Est-ce bien vous qui nous parlez ? »

Cette fois-ci le seigneur laissa tomber ses bras le long de son corps. Il fallait à tout prix que je l'éclairasse. Et l'enfant qui n'avait pas bougé, mais qui de sa petite main montrait toujours le ciel, s'écria dans un élan : « Sun ! Sun ! Good ! Good ! »

On ne pouvait le faire taire, tant sa joie était grande.

Après m'avoir tâté et fait asseoir, l'interprète me dit que nous ne sortirions pas de là avant que son maître connût la vérité : « Il vous demande une seule chose, voici : “Est-ce votre enveloppe lumineuse qui est tombée dans l'oubliette, ou si ce sont vos deux corps ?” »

– Une enveloppe lumineuse ? repris-je, elle est autour de moi et ne m'a pas quitté ! mais je suis bien tombé avec mon pauvre corps.

Il y eut un temps de silence.

– Alors comment êtes-vous ici ? car ce lieu n'a qu'une seule petite ouverture par laquelle on fait entrer une fois par an les petits caïmans consacrés aux signes de l'Égypte ! et c'est par là qu'on les nourrit une fois par semaine. Quant à ceux qu'on fait disparaître, on sait très bien où ils vont !... Mais aujourd'hui, pas un seul n'est encore revenu.

Je compris pourquoi je marchais comme une bête... j'étais bête avec elles ! Je repris donc mon récit depuis ma soirée, et le seigneur qui, pourtant ne comprenait pas mon langage, n'avait plus besoin de l'interprète, tout en lui s'éveillait... Ce ne fut qu'au passage de l'orifice qu'il me fit répéter.

– Oui... repris-je encore une fois, je tâtai avec mes doigts et, quand j'eus sentis l'orifice intérieur, un effroi passager se passa dans ma bête qui refusait de se dilater à la Lumière qui l'obligeait par les mots prononcés !... Une sueur mortelle allongeait mes membres et les amincissait. J'entendis le grincement de quelque chose qui se soulève et qui frotte un autre corps... je sentis ma tête devenir longue, longue et en vérité, comme un limaçon gluant, je passai par l'orifice. Un autre corps s'était échappé du mien comme une poussière vivante, puis cette poussière était soutenue par le corps de lumière dans laquelle je vivais avec tout mon commandement ; et quand sur ma bouche je sentis l'onde fraîche, je compris que dans mon corps entrait un autre corps.

J'eus beau répéter trois fois !... tout cela leur paraissait voilé, incompréhensible... une seule chose les frappait : sans marque, intact, j'étais là devant eux.

Pour les remettre de l'émotion qui les étreignait encore, je leur fit le récit de ma rencontre près des pyramides.

Ceci, pour eux, était naturel.

Mais le seigneur revenant sur lui-même, me fit part que dès ce soir une autre fête se donnait dans la salle. C'était pour m'avertir d'en finir.

Me tournant vers l'interprète : « Cette nuit je quitte l'Égypte, demain je serai en mer. Mais avant tout je veux que mon éclair soit brûlant dans leur vie... Allons ! c'est moi qui vous invite. »

On me pria de prendre un peu de repos.

Le repas vint qui fut très silencieux, pour moi très précieux. Qu'allais-je dire ?... Rien ! Qu'allais-je faire ?... Tout était fait... ma vue seule suffirait...

Laisse seul quelques instants, je me retirai dans ma chambre, et là, près du sofa, où mes songes et mes rêves avaient été les bienfaiteurs pour moi, je fis un dernier appel en moi-même, et m'oubliant je revis le petit enfant : « Tu n'appartiens sûrement pas à la terre ! lui dis-je ; mais d'où tu viens ! pour

avoir passé où j’ai passé ! »

Je dis adieu à toutes choses, et toutes choses me disaient au revoir !... oui, au revoir !

L’heure du départ fut annoncée.

Près du théâtre royal je restai en compagnie dans une sorte de petite casita, lieu étroit et resserré, très ombragé, où se passent les plus redoutables espionnages.

Quand tout fut clos et qu’on entendit l’harmonie des lyres et autres instruments assortis, le seigneur accompagné de son interprète se dirigea vers sa place habituelle.

J’enfilai le passage intérieur et par le petit escalier livrant passage aux fées de la veille, j’arrivai en plein sur l’esplanade du centre au milieu des eaux fumantes. J’étais en face de celui qui m’avait enfoui.

La stupeur fut grande... il poussa un cri, se leva et comme un fou gesticula levant les bras au ciel, monta sur le bord de sa loge et vint s’abattre sur une des colonnes.

L’autre, celui qui m’avait vendu pour de l’or, s’enfuit du théâtre. Et comme tout avait été appris... les plus nobles vinrent près du seigneur demander quel miracle ou quel sorcier je pouvais être !

– Sorcier ? Répondit-il, non ! Il est un homme comme je suis un homme, mais qui fait vivre une vérité que vous ne connaissez pas ! mais lui, il la connaît.

– Il adore un seul Dieu, reprit l’interprète, mais vous ce sont des centaines... et vous ne les connaissez pas !

Silencieux, je traversai l’esplanade, je redescendis par où j’étais monté, et là, seul, j’attendis que la cohue se fût un peu apaisée.

Appuyé sous un palmier j’entendis des pas s’approcher de moi ; l’interprète, c’était lui, vint m’aviser que de nombreux personnages étaient près de son maître, désirant que je touche leurs signes afin qu’ils ne fussent pas enserrés dans leurs griffes.

Paisiblement je montai et voyant tous ces hommes vêtus de blanc, essayer de leur mieux de se contrefaire, un dégoût me prit... j'aurai voulu pouvoir leur parler, mais non, ma langue restait muette, mon langage demeura italien. Seule ma main dans cette atmosphère fit signe Δ que tout ce qui était là, planant, avait fini son règne... et j'entendis en moi une voix secrète me dire comme un petit enfant : « Tu retrouveras cela à ton retour... prends garde, on te connaît ! »

– Retour ?... jamais !...

Qu'ais-je dit ?...

Au sortir du théâtre je vis passer devant moi une ombre, une silhouette noire, et dans la nuit scintillante, je reconnus mon traître.

– Ton gant, lui dis-je, m'a valu la vie !... prends garde ! ta mort te guette.

Après avoir serré profondément le seigneur sur ma poitrine ainsi que l'interprète, je voulus les quitter brièvement, pour retourner seul auprès de mon brave père... mon pêcheur fidèle. Mais à tout prix ils voulurent venir avec moi et voir filer le voilier, comme je l'avais annoncé. Nous allions enfourcher nos montures, quand me frappant le front : « Malheureux que je suis, m'écriai-je, j'ai oublié, ma foi, de vous demander ce qu'est devenue la jeune femme ! l'avez-vous prise sous votre protection ? Où se trouve-t-elle ? » Avant même que l'interprète ait pu me répondre, je me répondais moi-même : « Si toi, tu es ici, de même elle est en vie et en lieu sûr. »

– Très intéressant, me dit l'interprète, elle nous a priés de la conduire chez une vieille tante qui, nous dit-elle, a voué sa vie aux idoles de l'Égypte... il paraît qu'elle est paralysée et vit dans une grotte... Et l'or que vous lui avez donné, elle le lui a porté.

– Vous a-t-elle parlé d'autres choses au sujet de sa famille ?

– Non pas ! ses propres parents ne sont pas ici.

– Où l'avez-vous quittée ?

– Près de l'entrée, sous un figuier dont les branches masquaient l'orifice du souterrain !

En moi se passa une surprise et en même temps qu'un bonheur, vous pouvez le penser !... une fille s'était sacrifiée pour moi... et j'en ramenais deux !

« Trouverais-je à mon retour ces enfants au poste ?... Je le désire ! »

Je remerciai l'interprète. Et le seigneur fit signe de la tête que je pouvais être sûr, qu'il irait s'informer afin que rien ne leur manquât. Cela me donna du courage et d'un bond je sautai sur mon coursier.

La mer !... Mon retour !...

Mais pourquoi ce voile qui semblait être une araignée ayant tissé sur moi sa retenue ? Devrais-je parcourir encore une fois ces bas-fonds et ces lieux soi-disant sacrés ? Oui ! Mais quand ?...

L'air salin frappait notre visage et nos bêtes marchaient librement. Nous étions tous trois, et tous trois avec nos pensées. Et quand je vis au loin le mât du voilier dressé, il me semblait déjà être dans ma patrie... je voyais les rocs... les miens que j'avais quittés... l'enfant insoumise que j'avais laissée ! Tout cela je le voyais, oui... je le voyais, mais je n'y étais pas encore ! Qu'est-ce qui m'attendait ? Un naufrage ! et quoi encore ?... mon plus grand chagrin, je perdais le vieux pêcheur dans l'extase d'une prière, demandant le sort de ses deux enfants.

Je ne m'attarderais pas à notre arrivée et à ma séparation... ce noble gentilhomme me serra les deux mains et dans ses yeux disparurent deux larmes qu'il retint, mais qui tombèrent dans son cœur, et je les séchai dans le mien.

Dans une sacoche en peau de bête, travaillée par ses hommes, se trouvait le présent dont je pris connaissance bien plus tard, nous étions déjà en mer. J'en compris le pourquoi.

Et à mon retour que trouverais-je encore ?...

L'interprète seul me pria de lui garder une pensée de temps à autre, et me dit qu'il irait dans la chambre demeurer – celle que j'avais occupée pendant mon séjour chez le seigneur – et il ajouta : « Le petit négrillon sûrement vous verra, si je ne vous voie pas ! »

CHAPITRE XXXV

En mer – La mort du pêcheur – Les naufragés – L'épave – La grève – Sources chaudes – L'invisible bienfaiteur.

Le vieux pêcheur n'eut pas d'étonnement en me voyant si décidé, et son petit enfant ne bronchait pas, ses yeux tristes nous regardaient l'un après l'autre, puis, à journée faite, il allait au haut du pont, et là, fixait l'horizon, ayant son petit chien dans les bras.

Il y avait vingt jours que nous voguions. Un après-midi vers trois heures, l'enfant revint près de nous et nous dit : « J'ai vu maman sur les flots... elle vient chercher papa ! »

Ne s'étonnant pas du mystère, il regarda son père : « il faut aller papa ! lui dit-il, ses bras sont doux et chauds, et tu n'auras pas froid dedans... comme j'ai eu froid quand elle est partie il y a déjà longtemps maintenant ! Ses yeux avaient des larmes de joie... la joie restait autour d'elle et les larmes tombaient sur nous. Et malgré les vagues fortes et douces qui nous mouillaient tous, je sentais quand même les larmes de maman... elles mouillaient autrement ! »

En moi je pressentis un orage et dans mon cœur j'entendis au loin l'angélus du soir, celui qui tinte lentement pour annoncer un corps qui s'en va à la terre. Je vis là mon petit village... le petit chemin et le vieux manoir... le pèlerinage de nos vieilles femmes répétant leurs pater afin d'être bien sages ! à ce moment-là je croyais cela, mais la sagesse ne vient pas d'en

bas, la sagesse descend de celui qui la donne. L'enfant répétait encore, quand son vieux père lui dit : « Quand l'heure viendra... elle m'emmènera sans que je veuille aller ! Si tu revois maman, envoie-lui des baisers, et dis-lui que j'attends fidèle ! »

L'enfant reprit son chien, triste encore, pas satisfait.

Une heure après cela, Flutta se mit à hurler. Le brave pêcheur me dit : « Voilà un avertissement, le vent pèse dans les vergues, je vais rouler ma plus grande voile, allons mon enfant ! viens m'aider ! »

Le frisson qui passe dans l'être qui espère voir quelque chose poindre et qui ne voit rien, qui ne sent rien, qui perd tout espoir... comment l'appeler ?... Il n'y a pas de nom.

Eh bien ! ce fut l'espace d'un tout petit moment en moi-même, malgré le visage paisible de celui que j'aidais, je voyais tout noir, je sentais des lames grises s'enfoncer jusque dans mon esprit ; je voyais sur le bord du voilier l'écume faisant rage, essayant de tout prendre, de ne rien nous laisser. Je vis le mât tomber, le principal, puis le deuxième... je vis une grosse brèche sur l'arrière du voilier, je vis l'agonie dans mon âmes, et je vis encore le petit enfant dans mes bras et le petit chien suivant à la nage.

Après cette vue je me cramponnais à l'épaule du pêcheur lui disant : « C'est notre fin ! »

Ces mots « C'est notre fin » en lui le firent plus étincelant de Lumière. Il me semblait que sa barbe et ses cheveux flottaient vivants autour de lui. Il me répondit quelques mots seulement, tendrement mais sévèrement quand même : « Allons mon enfant ! si tu n'es pas prêt, agenouille-toi ! tu as encore le temps ! »

Là, un combat se fit en moi... ma jeunesse se cramponnait à un abandon plein d'espoir qui sillonnait mon coeur étouffé par une vie vengeresse manquant de pardon et d'oublis parfois. Oui... une jeunesse criait, ma foi : « Je veux vivre... je veux

briller... je ne veux pas mourir ! Là-bas, ici, il faut que je sois... retire-toi ciel, je ne te connais pas encore ! » puis me tournant, car je n'avais pu regarder en face ce vénérable vieillard, il fallut que je me reprisse pour le faire : « Prie pour mon âme, toi, père ! je te la donne... » J'ai prononcé !

Le vent se leva plus fort et mon abandon aussi, – heureusement pour moi – et sur le bâbord j'allais regarder l'horizon qui devenait plus noir ; je l'attendais.

Là-bas dans le lointain, les vagues s'élevaient tranchantes, retombant sur la masse noirâtre. J'y voyais mon moi-même se mourant dans la vague écumante qui, sans se lasser, recommençait son haleine démontrant ce qui venait et ce qui se passait.

Près de moi s'approcha le vieux père me disant : « Enfant ! notre place est en bas... suivons celui qui nous montre l'exemple. »

Comme un rêve ce me semble encore ce moment-là, car en vérité c'est un rêve... tout ce qui est d'en bas passe et ne subsiste pas, mais ce qu'on a mis dans son cœur dans ce qui s'est passé, subsiste avec vous dans l'éternité.

Je suivis ses pas et dans la cale je vis à genoux le petit enfant, il parlait par quelques monosyllabes détachés. Parfois j'en sentais l'écho en mon cœur. J'eus beaucoup de peine à faire comme lui, je ne sais pas pourquoi.

Assis sur un tas de cordes, mon front près de mes mains, j'eus l'audace encore de regarder mes deux témoins à genoux l'un près de l'autre.

Un tout petit mot simple prononcé par l'enfant qui tendait ses deux petites mains vers le haut de la cale, disant : « Il vient ! il vient ! » me fit jeter à terre de tout mon long et la tête dans mes bras je priai ainsi.

La vie sembla me quitter, par contre un sommeil lourd vint encercler mes paupières.

Un effroi de perdre la raison me fit me redresser... J'ouvris

les yeux et je vis le vieux père étincelant comme s'il flambait !... Je fus émerveillé et je restai devant lui extasié. Quelques petites contractions s'opérant dans son menton faisaient frémir sa longue barbe.

Alors je ne sais ce qui entra en moi... une voix forte souffla dans mon organe et j'entendis : « Fortifie-toi ! fortifie-toi ! il t'est demandé de continuer ta route et tu devras lutter afin de triompher pour une cause que tu connaîtras plus tard ! »

Tout à coup, pendant cette prière, car je priai, je vous l'assure, mais je ne sais pas ce que j'ai dit, un formidable craquement se fit et en même temps je vis s'ouvrir les yeux du père, souriant je ne sais à qui, et tendant ses deux bras vers la vision magique qui venait à lui. Sa bouche souffla sur nous encore ces mots bien doux : « Prenez courage, nous serons deux pour vous ! »

Le corps tomba en arrière et le petit enfant priait toujours ; ses yeux grands ouverts fixaient l'horizon d'où sa mère était venue – j'en suis sûr, moi qui vous le dit maintenant – lui donner le courage qui me revint après.

À peine avais-je contemplé l'envolée du dernier regard que je sentis sous mes genoux courir de l'eau, de l'eau...

Le petit aboya très fort, puis lécha le visage du petit qui revint à lui. Celui-ci, voyant son père étendu se jeta à mon cou en me disant : « Lui est sauvé !... sauvons-nous ensemble... l'eau l'eau va nous prendre et nous mener bien loin... une grève qui n'a pas de cailloux comme celle où j'ai vu tomber maman ! »

Cela me suffisait ! J'attachai au moyen d'une corde le petit sous les bras et je le fixai à ma taille, afin d'ele préserver contre la lame si toutefois elle voulait me l'arracher.

Remontant sur le pont, je ficelai un radeau au moyen de ce qui était libre... je n'avais pas le temps de bien calculer, je vous l'assure, mais Dieu dans sa bonté semblait avoir mesuré la brèche du voilier, car couché sur son flanc pendant une heure,

j'eus le temps de prendre ma résolution.

Tous trois sur ce plateau, si je puis dire, je vois encore la dernière ravageuse venir nous enlever et nous transporter si loin qu'au prix de toute ma force j'eus le bras cassé en me tenant au radeau afin de ne pas perdre le petit enfant qui m'avait révélé le prix de la Lumière des Lumières.

Plus qu'un bras pour lutter !... Pourquoi avais-je attaché le petit ? regardez, mes bien-aimés !

Nous fîmes si loin rejetés, que sur le radeau nous n'étions plus que deux... Flutta n'était plus là. De nouveau un désespoir d'enfant saisit cette petite âme : « Il est donc parti aussi ?... mais pourtant il ne connaît pas le chemin de maman, mon pauvre petit chien ! »

J'eus de la peine à entendre ces mots tant le vent était fort et la rafale engouffrait son gémissement.

Plus de mâts, nous ne vîmes plus rien ! tout était parti...

Je pris l'enfant sous moi et passai mon bras, celui qui me restait, à travers les deux planches afin de le tenir, car la nuit était noire. Abandonnés nous allions au gré des lames et du vent. Il fallut que je tinsse bond en moi-même, tant fouetté par les flots qu'anéanti par la douleur... il me semblait que j'allais m'endormir, quand soudain j'entendis en moi un petit jappement. Ne pouvant rien sentir avec mes membres, j'appelai avec la voix qui pouvait me rester : « Allons, monte ! trois nous pouvons être sur la planche de salut ! »

Je n'eus pas longtemps à attendre, le petit chien, car c'était lui, nous avait bien suivis. Il vint se blottir vers ma gorge et se mit à me lécher les yeux, ce qui me réchauffa un peu et m'empêcha de dormir. Vous dire, lecteurs, ce qui étrangua mon cœur de bonheur, dans cette douleur, fut ce tableau perdu dans les flots pour l'œil qui ne peut voir, mais pour les cieux il est !

C'est ainsi que les anges prennent dans ceux d'en bas les vertus des cœurs compatissants et les portent sur les vagues afin de reconforter les cœurs tremblants.

Comme je ne sentais pas la respiration du petit, ne pouvant le quitter encore, car la tempête était déchaînée et les vagues monstrueuses, je priai l'enfant, que j'avais vu serein dans la chambre du passé, de faire quelques chose pour lui.

Je n'eus pas fini de demander, que le petit chien se glissa et se mit en devoir de faire pour lui ce que je ne pouvais faire. La position pour moi fut terrible... l'équilibre, que je devais tenir pour pouvoir laisser les mouvements au petit animal, me faisait faire gros dos et pendant combien de temps ? Je ne sais !

Enfin le jour se fit, ramenant dans mon âme un petit rayon d'espoir, car toute mon épaule et la moitié de mon dos me semblaient gros comme une montagne...mes doigts si enflés que je n'avais plus la sensation aucune et l'orage n'était pas apaisé.

Je priai encore plus fort que jamais, et je ne sais... mais un sommeil, un sommeil véritable m'envahit et je me mis à rêver... un rêve bien beau, bien beau ! J'étais dans une nacelle vêtu d'une robe blanche, portant un message vers un peuple inconnu. Ce peuple très docile attendait ma venue et, tout réuni au bord de la mer, me faisait de grands signaux et m'attirait avec ses mains. Il attendait sa délivrance. Plus loin, derrière, je vis un autre peuple qui injurait celui celui qui m'attendait et, dans mon élan de cœur, je dis à la nacelle : « Allons ! marche plus vite, ne fais perdre du temps à ceux qui t'appellent ! »

Quand j'eus prononcé cela, mes yeux s'ouvrirent et mon radeau était sur une grève ; le sable nous portait, mais ce pauvre corps était de marbre et mon bras qui avait fait le tour de la planche afin d'y être scellé pour la délivrance, en vérité, ou pour le séjour de la terre s'il le fallait, ne pouvait se déraïdir ! Mais heureusement que c'était un autre matin ; le soleil vint réchauffer la grève et la mer descendit, ce qui fit que le sable devint tendre et réchauffa mon bras endormi.

Après m'être dégagé, le petit se réveilla, Flutta jappait doucement.

Je tournai mes yeux vers le ciel radieux et vers la grève je

dis adieu ! Ah ! Sauvés ! oui, sauvés !...

Le petit regardant tout autour de lui s'écria dans son babillage : « C'est papa qui nous a conduit ici. »

J'écoutais, mais ma pensée était lointaine, tout en me demandant ce que j'allais faire ici, dépouillé de tout. J'attendais résolu, quoique mon jeune homme se révoltât tout de même au sort qui l'attendait. Je ne sais ce qui se passa dans mon être, car le petit enfant se levant brusquement, secoua sa mantille de toile grise et me dit plein d'encouragement : « Il faut d'abord guérir ton épaule ! maman me dit qu'elle va me montrer comment tu dois faire. »

– Où est-elle ta maman ? où la vois-tu ? Repris-je.

– Derrière moi... elle me pousse tout doucement vers toi... je sais que c'est elle, mais je ne dois pas la regarder. Il faut que nous marchions maintenant. Viens ! Allons !

... Et dire, mes biens chers lecteurs, que cette page est une page de vie pour chacun de vous ici-bas ! Combien sont restés sur une grève inconnue, n'ayant plus rien qu'horizon sans aucune voile, et un petit enfant près d'eux... un petit enfant parlant, mangeant, dormant, plein d'une paix profonde...

Eh bien ! sur ce rivage je me laissai entraîner, je ne causais plus, je laissai causer. Avec mon épaule non enflée, je traînai en avant le radeau sauveteur de nos corps et, sur un amoncellement de coquillages, nous le laissâmes aux soins du vent chaud qui soufflait.

Quel était cet endroit ?

L'enfant, lui, examinait le sable ; Flutta tout heureux se roulait dedans ; moi, délabré, fatigué, abattu, je ne souhaitais qu'un tout petit moment d'abandon en moi-même, un endroit où je pusse reposer ma tête quelques instants.

On eût dit que tout ceci traversait l'esprit de l'enfant : « Allons ! du courage ! me dit-il, ce n'est pas encore là... en avant ! »

Après avoir longé la longue falaise pendant une heure, une

sorte de banc de sable nous séparait d'un autre embranchement sablonneux également entre lesquels la mer pénétrait.

L'enfant me dit : « Avançons plus à l'intérieur, il y a de l'eau chaude qui mousse, et c'est là que tu te baigneras et tu verras ce que je ferai de toi. »

En effet, au bout de cinq minutes de marche qui redoubla mon courage et fit luire un petit espoir en moi, nous sentions nos pas s'enfoncer dans la grève plus profondément et avec peine nous avançons.

La grève était jonchées de coquilles blanches s'entrechoquant par le vent chaud qui soufflait. Ce tapage nous réjouit ; et l'enfant de me dire : « Tu vois ! Elles jouent, elles ne pleurent pas... et puis tu entends comme ça sonne ? »

Tout à coup Flutta se mit à aboyer, mais le petit le fit taire.

Nous contournions le banc de sable quand nous aperçûmes devant nous une végétation superbe : tout était en fleurs, les lianes emmêlées répandaient leur odeur, la vapeur montait au bord de cette île.

Je me dis en moi-même : « Serait-ce l'autre pan de celle où nous abordâmes à l'aller ? »

Mais j'étais si fatigué que je m'arrêtai de penser. Alors ironiquement c'est moi qui dit à l'enfant : « Si ta mère veut me mener où cela lui plaît, moi je reste où cela me plaît, je ne vais pas plus loin ! »

Jetant sur les coquillages ma pauvre pèlerine à peu près séchée – je pourrais dire cristallisée – je laissai tomber mon corps plutôt que je ne m'assis. Mon épaule très enflée m'avait presque paralysé la moitié du dos.

Je présentai ce tout au soleil qui luisait ardemment, et je lui dis, parlant très haut moi-même : « À toi de me soigner ! »

À ces mots l'enfant docile ne dit plus un mot, tout près de moi vint s'asseoir, mit ses deux petits poings sur ses genoux qu'il avait remontés afin d'appuyer son front – tel un homme savant approfondissant quelque chose – mais les sanglots lents

et doux vinrent me dire autre chose... et tout honteux, je m'en pris à moi-même, et me dis tout bas : « Jusqu'à maintenant, quel est celui qui t'a sauvé ?... »

Relevant la tête et m'adressant au petit : « Es-tu bien fatigué ? »

– Oh ! non, je suis fatigué de m'arrêter, car c'est là-bas, près de cette vapeur qu'il te faut aller. »

– Debout, allons !

Mais je n'eus pas prononcé cela que sur le sol je m'abattis, la tête en feu, et je vis tourner dans l'air tout ce qui me suivait.

Que se passa-t-il ?... Je ne sais !... J'entendis des chansons tristes et monotones, j'entendis des notes touchantes répétant leurs sons, j'entendis une voix délicieuse qui charmait ces accents, je vis encore d'autres et d'autres voix amies cherchant dans les nues mon ombre vacillante.

Puis je sentis venir l'eau sur la grève, l'eau qui montait, et le sable devenir tendre. Je sentis une petite langue me léchant les yeux sans se lasser et j'entendis un petit ange prier ainsi : « Faites, ô mon Dieu qu'il s'envole vers vous ! donnez-lui une grève qui ait des cailloux, que je puisse comme pour ma mère ne pas reconnaître sa place ! »

Balancé dans ces nues où la douleur d'en bas me retenait près du flux qui montait, je vis un corps s'élever de terre, et j'entendis très loin les accents de prière se perdre dans le lointain... et je vis un petit enfant à genoux près d'une fosse chaude, où l'eau bouillonnait dans le fond, recouvrir de sable un corps de pierre, et ce corps était le mien, je le voyais.

L'enfant avait travaillé ainsi pendant des heures !... Ce qui l'enveloppait était une Lumière puissante essuyant les perles de labeur. Le petit chien fidèle, assis, pleurait doucement, sa tête vers les nues restait fixée.

Quand j'eus pris connaissance de ce tableau, je m'écriai : « Père tout-puissant, faites que je connaisse ce petit enfant ! »

Et mon cri m'ébranla, me scella dans mon corps et ainsi je me réveillai au bord de l'île fleurie, enfoui dans le sable chaud jusqu'au cou. L'enfant serein et calme priait l'ange magique qui avait fait tout cela.

Je n'eus pas de mots... je n'eus que des larmes... et j'avais dix-huit ans ce jour-là.

Quand l'enfant vit mes pleurs, il me dit tendrement : « À mon tour maintenant ! car tu sais, quand les étoiles sont venues, un ange m'est apparu et m'a dit : “Lève-toi et viens avec moi !” Et cet ange était comme toi quand tu es content et que tu as les yeux doux... Je le pris par la main, il me semblait que je volais, car son aile me poussait tout en me soulevant. Alors on traversa toute cette source chaude qui creuse cette baie, car mon papa m'a dit que là où la mer entre c'est une baie, et puis quand je suis arrivé de l'autre côté, toujours avec lui, il m'a dit : “Creuse... creuse profondément... tu entreras dedans”. Alors je devins grand comme toi, et tout le sable s'écartait me laissant la place, puis l'ange s'éleva au-dessus du trou quand il fut prêt. Il faisait très noir et le vent était froid ; alors j'entendis une voix qui du fond du trou me dit : “Remercie le Père qui est dans les cieux et dis-lui qu'il te donne ta mère comme ange mystérieux jusqu'à la fin de tes jours.” Alors je me mis à genoux, et je vis maman toute blanche ; ses yeux étaient pleins d'amour. Et quand j'eus fini ma prière, le vent redevint chaud... j'ouvris les yeux et je me secouai pour me réchauffer encore mieux... je crus voir maman devant moi, mais elle n'était plus là, et maintenant c'est toi que je vois là, qui pleures ! »

– Et l'ange, lui dis-je, où est-il allé ?

– Il est en toi. Quand tu parles, c'est lui qui parle, mais quant tu parles bien... mais quand tu grondes, tu fais faire bataille aux deux anges... un qui est noir et l'autre qui est blanc. Alors le blanc s'incline, il pleure... il attend... alors le noir, il recule, il est lâche, il ne regarde pas en face le blanc, il se place un petit

peu de côté pour rentrer en lutte au moment où le blanc prie. Mais tu sais, cela ne fait rien ! l'ange blanc t'aime par dessus tout, parce qu'en lui reste la vérité que tu prononces. Voilà pourquoi je n'ai pas peur avec toi et je sais que tout ce que maman me montrera, cela sera bien, pour ton ange blanc.

Ayant tout entendu, je compris mon mystère et regardant le petit : « Viens dans mes bras, lui dis-je. » Et faisant un effort je débarrassai ma poitrine du sable chaud qui semblait m'étouffer. J'entendis craquer mon épaule, mais tout était remis en place.

C'était la délivrance... l'enflure avait disparu. Il me semblait posséder un autre corps. Je finis par me débarrasser et me secouai... j'étais libre !

– Allons maintenant ! (et le serrant sur ma poitrine) c'est moi qui vais t'emmener au travers de ces fourrés.

J'embrassai le petit. Il me tenait serré par le cou. Flutta jappait de joie. Les Cieux souriaient, j'en suis sûr ; tout était gai et le soleil brillait... car j'avais passé ainsi plus de douze heures dans le sable !

CHAPITRE XXXVI

L'île inhabitée – les naufragés de l'Eldorado – sagesse d'enfant – L'apparition – Départ de l'enfant du pêcheur pour les cieux.

Je ne m'arrêterai que peu sur le passage de toute une année passée dans cette île... Une année ! oui, une année !...

D'abord seuls... oui, seuls, on explora toute la côte du sud, traversant toutes ces lianes de hautes herbes. Personne !...

Dans le centre on découvrit certaines huttes délaissées !... Il fallait attendre !

Vers le nord de l'île, près d'un monticule ramassé, on découvrit un corps de vieil indigène mort par les ans. Ce fut pénible près de là ! Comment ensevelir cette putréfaction ? pas d'allumettes comme de votre temps ! Le plus difficile était de trouver des pierres... partout du sable.

Retraverser l'autre pan était encore plus difficile vu que l'eau était chaude, bouillonnant par endroits.

Nous prîmes la résolution de nous fixer dans le sud et en retraversant la partie intérieure nous ramassâmes tout ce qui était utile pour construire un abri.

Je pourrais détailler maints petits faits, entre autres une jeune baleine harponnée, qui vint se jeter sur les flancs de l'île ; elle était blessée, mais jusqu'à ce qu'on est pu mettre fin à son agonie, nous eûmes d'assez grosses luttes à soutenir.

Un matin, où le soleil rasait à peine la mer, je dis au petit :

« Aujourd'hui peut-être notre délivrance d'ici viendra. » Car depuis le premier jour de notre vie sur l'île, l'enfant n'était plus un enfant pour moi, mais un vieillard... avec lequel je ne pouvais raisonner. Aussi me regardant, il me répondit : « C'est pour te mettre à l'épreuve. »

– Qui donc t'a dit cela ?

– Maman !

– Elle ne t'a rien dit d'autre ?

– Non, mais je crois ce que tu me dis.

Ce jour là nous fîmes une bonne pêche, on nettoya nos poissons, on les vida et, comme d'habitude, on les enfila à la liane qui devait les balancer au vent. Puis l'enfant se rendit auprès d'un petit canal que nous avions fait afin de filtrer du sel. Et moi, sur la falaise à trois cents mètres de lui, je m'étendis.

Flutta gémissait, pleurait et jappait tout à la fois. Dans mon impatience, je lui dis : « Calme-toi ! » Près de ma tête il vint se blottir. Je m'endormis.

Dans mon rêve, car je fis un rêve... je vis une mer houleuse entraînant un autre voilier, comme nous. Je vis de nouveau un mât tomber, le grand, puis le deuxième ; je vis des hommes haletants ramant dans les cales. Et puis comme un point noir sur le soleil couchant, je vis poindre et venir à moi une ancre bien martyrisée.

Je me réveillai, et montant sur la falaise au point culminant, je me mis à explorer tout l'infini de l'eau. Rien !... rien !... « Ah ! espoir !... tomberais-tu ? Pourquoi ne pas te laisser voir ! » et déboutonnant ma vieille veste de velours qui n'était plus qu'un crible, désespérément je montrai ma poitrine à ce ciel qui allait devenir noir.

Ma lamentation commença : « Combien de jours encore ? Mon père ! entendez-moi !... Oui...la grève encore la grève... les flots... répétant leurs clameurs parfois sombres... Rien !... »

Le petit revint... je ne pouvais plus rien dire... une agonie lente et sourde enveloppait tout mon être... l'ennui, oui l'ennui.

Le courage me quittait, je ne voyais plus rien, l'île devenait noire pour moi. On rentra encore pour ce soir sous notre hutte, quand vers le milieu de la nuit on entendit des appels, des râles... L'enfant debout le premier, me dit : « Ce sont des naufragés, il faut aller ! »

– Mais je n'ai pas vu d'orage ! lui dis-je.

– Il va venir, allons !

On descendit vers la grève. Prêtant l'oreille nous entendions en effet une voix un petit peu plus forte que d'autres qui disait : « Courage ! Je vois un point noir. »

Ils voyaient l'île.

Nous ne pouvions rien voir. Sans savoir qui ils étaient, ma poitrine reprit toute son haleine et de toute ma force je me mis à crier : « Oui... courage ! Des frères vous attendent ici. »

L'enfant se mit à genoux, implora sa mère pour qu'elle guidât l'épave.

Tout autour de nous se fit une Lumière, et j'entendis la voix reprenant courage, crier : « Voilà un phare ! regardez ! Là-bas. »

Le vent nous apportait tout cela, il était favorable et soufflait bas sur les flots.

Mes frères ! mes bien-aimés ! sur la terre sont les flots !... Il y en a d'éphémères, mais il y a des vents aussi, qui passent et soufflent fort, entraînant avec eux le meilleur des âmes ; l'être se trouve abandonné, telle une épave, son âme est partie loin de lui, car il n'a pas su la voir. Puis vient encore un autre vent qui rend un petit espoir... ce vent vous mène les uns vers les autres ; l'espoir grandit, les larmes abondent et le courage aussi. Alors si vous pouviez voir poindre à l'horizon l'ancre de délivrance qui ramène votre âme, comme un petit agneau vous suivriez, et dans cette ancre vous verriez l'ange qui vous appelle d'en Haut.

C'est ainsi que nous sur le sable jetant le cri d'espoir près de

ceux qu'on ne voyait pas, on illumina leurs cœurs, et leurs yeux virent un phare.

Des cieux à la terre, ce n'est pas autrement que de la terre à la mer !...

L'aube commençait à naître et sur le gris de la mer je vis en effet la silhouette se dessiner ; puis après de longs efforts encore, soutenue par trois rameurs, on vit arriver dans la matinée une barque ayant avec elle des naufragés de l'*Eldorado*, grand voilier qui sombra.

Dans le fond de la barque, des corps étaient amoncelés, corps qui avaient montré encore un peu de vie en se cramponnant au bord ; mais la lutte soutenue, la faim et la longue dérive les avaient anéantis, car il y avait cinq jours qu'ils ramaient... voulant sauver leurs corps !

Les trois qui avaient tenu bon étaient trois vieux matelots plus âgés de cinquante ans ; quatre autres, étendus dans le fond également, gémissaient et râlaient ; puis un jeune garçon qui, le soir même de la découverte de l'île, leur avait dit en s'endormant : « Je m'endors... vous me réveillerez demain... nous serons sur une terre... une terre fleurie. Ayez courage ! bons matelots. »

C'était un petit Français, dont le père et la mère étaient morts dans le naufrage.

La joie de nous voir fit verser des larmes et plier des genoux sur le sable.

(Tout cela m'est doux, même à l'instant où je vous trace des mots éparés.)

On s'empressa auprès de ceux qui donnaient signe de vie. On se mit à creuser pour ceux qui étaient partis.

Je demandai entre autres au plus vieux des matelots de me permettre de prendre une belle redingote noire qui était sur l'un de ceux qui avaient naufragé ; il était de ma taille et tout en le déshabillant, je remerciai les cieux.

Le soir vint, ramenant l'espoir de vie dans ceux qu'on avait

restaurés pour le mieux.

La nuit s'écoula.

Le lendemain, le réveil ne se faisait pas dans le jeune garçon qui avait annoncé leur refuge. Le matelot, confident au secret de l'enfant, vint vers moi et me dit – car je dois dire que c'était un Napolitain – : « Tu sais, ne l'enterre pas... pour moi il va revenir... car il faut que je te dise... sur la tête de la madone je promets de toute mon âme que j'ai vu dans les mains jointes de l'enfant un crucifix rouge de sang. N'ayant jamais rien vu de pareil, je me demandai ce qu'il y avait entre moi et l'enfant... Je m'approchai toujours plus près de lui ; quand il prononça les deux derniers mots, de sa bouche sortit un crucifix tout blanc, étincelant de Lumière, et dans cette Lumière je vis une grève avec deux survivants. Je n'ai rien compris ! mais promets-moi de ne pas l'enterrer ! viens, allons vers lui ! »

On avait placé le corps sous des branches d'olivier.

– Me voici, je suis réveillé ! mon père et ma mère sont perdus, je m'en vais les sauver ! nous dit l'enfant arrivant à notre rencontre.

– Sacrebleu ! d'où sors-tu ? avec un si doux langage tu n'as pas l'air, ma foi, de te soucier que nous avons ramé et ramé pour te sauver toi-même !

L'enfant sourit, et le matelot barbu reprit encore, plus entêté : « Eh bien ! tu sais, tu m'en as conté une belle, une véritable !... »

Et l'enfant de lui dire : « Et pourtant tu n'as rien compris ! »

– C'est bien pour cela que je veux savoir d'où tu viens ! Tu t'es mis sur le flanc et depuis ce moment tu n'as pas rebougé. Sais-tu bien que tu nous dois la vie... et si je n'avais pas bien écouté ce que tu grommelais, tu serais sous ce sable avec les autres ! »

L'enfant s'assit, me regarda et de sa main me désignant, lui dit : « Tout ce que j'ai vu dans mon voyage je ne puis te le dire, mais à cet homme, oui ! car je l'avais vu avant, quand nous

allions périr... une voix s'est élevée en moi, j'ai appelé de la même façon qu'elle a appelé, je me suis abandonné dans cet appel qui soutenait la barque sur les flots. Alors je me vis suspendu dans l'air et guidant les trois derniers matelots.

– C'est toi qui m'as guidé !... quand dans ma poitrine j'entendais moi aussi quelque chose qui me disait : « Du courage ! persévère ! »

– Eh bien oui... dans vos trois cœurs je soufflais ce qu'on me soufflait.

– Tu étais mort... et tu vas m'enfler de toute ta sorcellerie ! tu rêves... tu n'es pas réveillé de nous dire des contes à dormir debout ! Ah ! tiens ! je retourne à la grève, réveille-toi bien, va !

L'enfant sourit encore et avec amour le regarda s'en aller. Côte à côte nous restions.

– Permets-tu, me dit-il, que je reprenne mon histoire ?... elle est si belle que je veux la partager avec un être humain.

Sur mon visage blanc où le bistré encerclait les yeux, montrant la durée du sommeil du corps obéissant, il passa ses doigts et me dit un peu haletant : « Dormir ainsi... c'est être en vie ! c'est aimer avant tout et c'est mourir en même temps ! Et lorsque dans le naufrage du grand voilier, je vis ma mère se crispant au cou de mon père, je me détachai d'elle afin de ne pas sombrer... Quelque chose de surhumain me souleva sur les lames, et rejeté bien en avant j'entendis la grosse voix que tu viens d'entendre s'écrier : « Un pauvre... prenons-le encore, il y a de la place » et en même temps l'espérance scintillait devant moi montrant un devoir à apprendre, à faire, et à répandre une fois fait.

J'écoutais !... Il me vint aux lèvres : « Quel devoir ? Comment t'es-tu expliqué que c'était un devoir ? »

– Je vis une foule de nombres représentant des vies non accomplies entre ma mère et mon père... sur ma mère se trouvait le plus grand nombre et le plus difficile à résoudre. Et cela

s'arrêta sur un seul chiffre qui scintilla devant moi : Un ! Alors je compris que tout seul je devais être et faire ce qui devrait se faire.

Je restais silencieux.

– Quel âge as-tu, mon enfant ?

– Quinze ans.

– Et que comptes-tu faire ?

– Je ne sais pas !

– Nous n'allons pas rester sur cette île ! reprit-il. Tu as assez approvisionné pour entreprendre le voyage. Nous sommes plusieurs très forts maintenant... nous ramerons à chaque tour d'heure. Et puis il y a des laines par ici... en les arrangeant on peut faire de petites voiles qui nous aideront du moins à nous faire connaître le vent.

En moi s'ouvrit un départ ; et ainsi s'écoulèrent deux longues heures d'entretien avec le garçonnet.

La seule chose qui me reste, c'est qu'en nous levant tous deux, il me dit dans les yeux : « Tu te lèves avec moi et tu partiras avec moi ! »

– Bien entendu ! lui dis-je. (Mais c'était d'un autre départ qu'il s'agissait... lui laissa sa tête sous le couperet, la mienne resta dans la prison.)

Quand nous nous retrouvâmes tous réunis, et que l'enfant prononça le départ, les matelots hébétés se récrièrent à l'unisson.

« Ah bien... elle est forte... on n'est pas arrivé que tu veux qu'on reparte ! petit avorton, il faut d'abord te rétablir ! » prononça le plus vieux.

– Bien sûr il dormait ! repartit un deuxième.

– Il n'a pas nos épaulés, dit un troisième.

Mais le quatrième fut le tout petit enfant du pêcheur, qui, s'avançant au milieu d'eux : « Vous ne savez pas ce que vous dites pour être de si vieux pêcheurs, vous ne savez rien ! Mon papa savait davantage. Car c'est grâce à cet avorton, comme

vous lui dites, que vous êtes là !... c'est lui qui avait la Lumière que vous n'avez pas ! »

Devant ce langage l'ahurissement reprit de plus belle et celui qui avait vu les crucifix en vision répartit : « Serais-tu de la même trempe ? Qui est-il ton papa ? »

– Il est dans le ciel, répondit le petit ; alors il est à tous, il n'est pas rien qu'à moi !

Là, une saisissante émotion vint clore notre journée. On fit encore babiller le petit enfant, et le plus vieux l'attirant vers lui, lui dit : « Et moi, regarde ! ces cheveux blancs et cette barbe blanche ont vu bien des années... ton papa n'était-il pas ainsi ?

– Oui ! mais toi, tu ne sais pas prier comme lui quand les vagues viennent trop fortes... tu te mets en colère et tu jures avec ta langue. Mon papa, jamais ! il disait seulement : « Mon corps vous attend, mais vous n'aurez pas mon âme ! Si tu savais où elle est, et bien tu aurais vu qui vous guidait ! »

Un petit peu à l'écart j'écoutais, et je me dis en moi-même : Il y a réellement une puissance qui fait agir cet enfant, il parle comme un livre ouvert sous des yeux instruits de Lumière.

L'enfant reprit : « Et puis tu sais, il y a dans ta vie une grosse tache que tu as faite... je vois qu'une vengeance est restée dans ton cœur... tu attends le jour de rencontre ! et nous allons aller à l'endroit où se trouve celui que tu as persécuté, car le bateau ne pourra pas aller tout droit où nous devons aller... nous ferons trois étapes ! »

Le pêcheur ouvrit sa grosse blouse de toile, et sous sa peau de chèvre il décrocha un petit médaillon, le montra à l'enfant et lui dit : « c'est cela ! n'est-ce pas ? »

L'enfant répondit : « Oui... parce qu'on te l'a prise sans que tu le veuilles... mais un autre l'a voulu ! Celui qui vous a sauvés maintenant. »

Alors se levant, car nous étions presque tous assis dans le sable, le vieux enleva son bonnet de sa tête toute blanche, regarda ses frères et prononça devant eux, en prenant dans sa

main la toute petite main : « Voici celui qui sauve mon âme ! Je vous dis que quelque chose de miraculeux demeure dans ce petit et sûrement Dieu que l'on prie sans le connaître me le fait connaître par la bouche de cet enfant. »

Un silence, une paix profonde planait sur nous. On n'entendait que le long mugissement de la vague frôlant son faible accent sur le sable doux. Et là, dans cette prière j'appris à connaître, sans que je le voulusse, les cœurs des matelots.

La nuit commençait à nous envelopper, quand sur l'eau on vit apparaître une forme blanche, et l'enfant de dire : « Voilà maman qui descend me dire que je suis bien sage. »

Il s'élança au devant d'elle. Les matelots effrayés reculèrent de quelques pas. Sur le bord du rivage nous vîmes tous le petit corps tomber, et dans les bras de sa mère l'esprit alla se réfugier. Lumière avec Lumière nous quittèrent et sur les flots lointains la forme blanche l'emporta.

Depuis cet instant même, je ne vis plus Flutta. Tout disparut... mon espoir s'en alla... je vis alors toutes ces petites pierres blanches s'entrechoquer dans mon cœur. J'étais jeune et pourtant, au milieu de ces vieillards, il me semblait être plus vieux, plus vieux qu'eux tous, même. Je m'avançai vers la grève, je prit le corps du petit et dans le sable à côté des autres il prit sa place. Une étoile filante vint me dire bonne nuit.

Le lendemain à l'aube, on prépara notre cargaison : on lia, comme le petit Français l'avait proposé, plusieurs lianes ensemble. Enfin vers le soleil couchant tout était à peu près fini. Mais le plus vieux, celui auquel l'enfant avait révélé ces choses, nous proposa de dormir encore ici et de partir avec les soleil levant.

Tous furent d'un commun accord.

Le petit Français à côté de moi ne pouvait dormir, et sous les branches d'olivier nous restâmes tous les deux longtemps éveillés. Je lui parlai de notre longue année, de nos travaux et de tout ce qui nous avait surpris. Entre autres je lui dis combien

le petit avait eu la main heureuse de trouver dans le sable des nids remplis d'œufs pondus par des oiseaux inconnus encore. À chaque heure du jour il allait les découvrir, toujours en enlevant un petit peu de sable, puis vers le soir il remettait ce qu'il avait enlevé, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un beau matin on en vit sortir quelque sorte de petits canards sauvages. N'ayant pas vu de mère, vu qu'on avait dérangé les nids, l'enfant apprit à Flutta à pêcher le petit poisson, et dans le bec des canards l'enfant introduisait la pâtée maternelle. Nous eûmes bientôt toute une basse-cour apprivoisée, et ainsi quelques mois après des œufs à boire.

Je n'eus pas fini mon histoire que je vis mon petit Français s'évanouir, il devint pâle et lumineux... de sa bouche sortit le crucifix blanc sur lequel était inscrit : « En avant ! Tes heures sont comptées... il faut les remplir ! »

Frappé de ce tableau, je me demandais : « Est-ce pour moi ? » Le crucifix rentra dans son organe et bientôt s'éleva, du côté droit de la tête du jeune garçon, le petit enfant qui était parti la veille.

Alors je lui dis : « C'est toi qui me dis ces choses ? »

– Oui, il faut partir !

Le bien qui descendit dans ma jeune poitrine renouvela mon espoir envolé, et je promis... en lui envoyant mon baiser.

Tout reprit son calme et je ne sais comment je m'endormis, car il faisait jour quand on vint nous appeler pour prendre place dans la barque.

CHAPITRE XXXVII

Départ de l'île – Visions – Encore naufrage – Les écumeurs des mers – L'embuscade – Un voilier – La lutte.

Vingt jours s'écoulèrent sans que l'on sut et sans que l'on vit poindre une terre d'espoir. Les histoires étaient tombées... plus personnes n'essayaient de parler, c'était triste ! Et enveloppé de noir, à la veille de ce jour-là, je me rapprochai du petit Français et lui dis tout bas à l'oreille : « As-tu la force de prier ? »

L'enfant me prit par le cou et je sentis de grosses larmes descendre sur ses joues.

L'un près de l'autre nous restâmes ainsi toute la nuit. Il fit un rêve et moi aussi.

Il vit une étoile lui montrant le chemin, et comme il était sur l'eau et qu'il n'y avait pas de chemin... il se rit de l'étoile et lui dit gentiment : « Eh bien ! fais-toi un chemin toi-même, si tu fais cela je croirai en toi ! »

Il n'eut pas achevé sa phrase qu'il se réveilla et nous réveilla tous en s'écriant : « Voici la plage ! voici le chemin que j'ai vu ! »

Mais nous n'y étions pas encore, le rivage était loin, et quelle côte !... peut-être inabordable, car moi j'avais rêvé cela : Je me voyais luttant contre un adversaire ; je voyais des pirates nous faisant sombrer ; je vis qu'on avait découvert leur grotte sans le savoir, et que nous allions tous passer au bleu... car heureux comme des moines on se restaura dans cette grotte de

fées. Entre autres, moi-même à moitié dévêtu, n'ayant pour compte que ma belle redingote sur mes guenilles, j'enfilai pour plaisanter, un pantalon de peau arrêté au genou, une ceinture de cuir au bout de laquelle était un magnifique coutelas. Cette lame me piqua légèrement, et tout en riant je me tournai vers eux : « Ah ! on ne joue pas avec le feu, cela ne m'appartient pas... pourtant regardez ces encoignures de rochers, y en a-t-il là des richesses entassées... morbleu ! morbleu de fontaine ! c'est une fée qui nous a guidés là !... »

Le tableau changea... nous étions à ranimer un feu dans le fond de la grotte, quand des voix gutturales s'élevèrent à l'orifice.

Surpris tous, nous nous retournâmes et, quand on vit entrer ces hommes, sortes de bêtes carnassières, on resta stupéfaits.

Élevant les bras au ciel je m'écriai moi-même : « Voilà des frères ! »

Mais on ne chanta pas si bien.

– Des frères !... répondit l'un deux en italien, qui volent notre bien !

Alors m'avançant rempli de rage : « Si je te vole... tu l'as volé ! bandit de race ! »

Et la lutte se fit si forte que je m'éveillai et j'entendis notre petit Français s'écrier : « Voilà notre chemin ! »

Où étions-nous ?... La barque était comme attirée par un courant nous emportant contre les roches grises qui grandissaient toujours plus. Nous eûmes beau faire tous nos efforts afin de sortir du courant... mais inutilement, comme sur une grande glisse nous filions.

Un des matelots s'écria : « C'est un courant qui s'en va à pic. »

Et le plus vieux nous dit : « Préparez vos bras afin de vous lancer dans l'eau, car je crains pour les flancs du bateau ! »

En effet, en l'espace de quelques minutes on fut jeté sur une roche qui effleurait à peine l'eau, on tourbillonna, et à chacun

de nous de se sauver pour le mieux.

Le courant était si fort que je ne me mis pas à lutter, je m'abandonnai me laissant entraîner.

Sur neuf qui étaient avec moi, sept on se retrouva beaucoup plus loin sur la falaise rocheuse. Jusqu'au soir nous errâmes de tous côtés, cherchant si l'on voyait les autres frères jetés peut-être épuisés... mais rien, on ne vit rien !

Quand on se retrouva, le petit Français nous dit que longtemps il avait été avec celui qui presque brutalement lui parlait, et que tout d'un coup il entendit un cri rauque... retournant la tête il vit disparaître le matelot.

Quant aux deux autres nous ne sûmes rien.

On s'orienta... et près d'une paroi noirâtre dominant la mer, on vit au pied un mince filet de sable paraissant venir de l'intérieur. On escalada une partie de la roche, on redescendit sur l'autre versant, et là, très heureux, nous découvrîmes toutes sortes de ballots, petits tonnelets, barils et autres caisses bien fermées, je vous l'assure.

En extase là devant, chacun se prit le menton... mais le plus vieux des matelots s'approchant de moi me dit : « Nous voilà bien lotis... sûrement nous sommes avec des pirates ! »

– Probable ! lui dis-je. Ce sont des êtres comme nous. Allons, lous avec lous... suivons ! nous verrons bien !

Un certain grand orifice nous indiqua l'entrée de leur retraite et sans qu'on eût à se courber, on marcha aisément dans ce souterrain de grève. Après quelques cents pas on arriva dans une sorte de rotonde éclairée par en haut ; la roche était nue et abrupte, mais j'en compris le pourquoi : au haut de cette roche on allumait un soi-disant phare, et la mer entraînait l'espoir des pauvres pêcheurs, qui venait se briser sur les pics à fleur d'eau, et les pirates profitaient du naufrage pour approvisionner tout ce qu'il y avait là, et au dehors encore.

Le vieux matelot me regarda et me dit : « Comprends-tu leur jeu ? tu vois, ils ne sont pas là... ils inspectent sûrement toute la

falaise afin de voir si quelque voilier est en passage, pour ne pas allumer inutilement leur phare ! »

On examina tout leur attirail. Ils étaient, en vérité, bien munis : couteaux effilés de toutes dimensions, grandes piques harponnées, lassos ayant des lièges de diverses grandeurs pour tromper encore leur soi-disant sauvetage. Plus loin on découvrit des piles de toutes sortes de vêtements, couvertures de soie, ballots entiers d’orge perlé, fûts de vins doux... me retournant je vis suspendu à la roche un habit entièrement fait de peau jaune clair avec une tunique frangée... par amusement, j’enfilai le pantalon. Il n’y avait pas dix minutes que j’étais ainsi costumé que mon rêve de la nuit me vint à l’esprit. Je n’eus rien d’autre à faire qu’à attendre car déjà des pas et des voix nous arrivaient... Tous en rond, les yeux tournés vers le couloir, on vit s’avancer des visages blafards, des yeux rougis par la boisson ayant la rage au ventre de ne rien voir poindre sur les flots, je pense.

Vous pouvez penser, mes frères, quel comble pour leur furie de nous voir chez eux !... Ils avançaient la tête baissée, les poings sur les côtés, prêts à nous enfoncer ; ils étaient une dizaine, tous plus affreux les uns que les autres ; aucun n’avait encore vu que j’avais enfilé le fameux pantalon.

Le vieux matelots quitta sa calotte, s’avança paisiblement la main vers la voûte ouverte : « Nous sommes des frères ! conduisez-vous en frères ! »

– Des frères ! vociféra le plus trapu.

Aveuglés par leur rapacité, le premier de la bande s’élança sur le vieux matelot, qui déjà ferme n’allait pas se défendre. Je ne sais ce qui se passa en moi... l’être de mes montagnes voulant sauver les cheveux blancs... car m’élançant presque en même temps, je m’emparai du pirate, à bras le corps je le pris et fis le tourniquet avec lui-même au milieu de tous ceux qui s’étaient élancés également sur ms frères, ce qui fit une rude salade... les pieds de mon individu écrasèrent à un le nez, ébor-

gnèrent un autre, enfoncèrent la poitrine à un troisième, si bien qu'aucun ne put passer.

Quand je vis que j'avais maîtrisé le reste, je déposai à terre mon individu, et d'une voix remplie de colère, je me fis connaître. Je fis approcher ceux qui s'étaient reculés, qui déjà complotaient comment ils allaient faire. Je racontai la vérité de tout ce qui nous était arrivé ; après quoi je fis poser toute arme et leur demandai de nous servir à manger de tout ce qu'ils possédaient.

Le plus vieux quittant ses confrères, vint vers moi et me dit qu'ils répareraient.

– Réparer quoi ?... lui dis-je. Réparez d'abord en vous-mêmes... N'êtes-vous pas des bandits de la côte ?...

Il baissa la tête et chacun se mit en devoir de faire changer d'habits à mes compagnons.

Le petit Français, lui, s'était enfilé près d'une roche entr'ouverte, et là, de son œil fin, avait vu et tout examiné de près. Abattus, chacun ne fut pas long à s'endormir, je vous l'assure ! tandis qu'en moi un feu dévorant me tenait éveillé. Et pourquoi ? Il le fallait.

Ce pouvait être au milieu de la nuit lorsque j'entendis un coup de sifflet venant du fond du couloir que nous avions franchi.

Le vieux pirate se leva et, à pas de loup sortit. Je le suivis.

Avertissement je pense... un voilier quelque part sur la côte !...

En effet, car je vis près de là, sur une roche, une sorte de flambeau, telle une torche en flammes, qu'agitait un homme.

Ils n'étaient donc pas tous là ! me dis-je.

La rage fut pour moi sourde et pénible. Que faire, que faire ?... Encore un naufrage !

Mais immédiatement je compris que c'était notre salut ! Alors retournant à la caverne y chercher aux murs des cordes, je quittai mes bottes et à nu-pieds je marchai. Je grimpai sur la

roche où l'être tenait agitée la torche, et par derrière je le bâillonnai et le ligotai, ayant soin de lui laisser la torche entre les mains, mais fidèle au rocher il était ligoté.

Ensuite je me mis à errer parmi les autres roches noires et à écouter, mais rien... seul le vent sifflait. Je fis ainsi les cent pas, comme une sentinelle effarouchée.

J'attendis ainsi longtemps, bien longtemps... quand je vis revenir le plus vieux des pirates ; il était seul. Je l'attrapai de même et mon genou sur sa poitrine je voulus lui faire dire d'où il venait, sinon tout serait fini pour lui : « Fini ! entends-tu ? » lui dis-je.

L'endurcissement de cet être fut au comble, il ne desserra pas les dents.

Tuer... je ne voulais pas tuer ! Je sortis de ma poche la dernière cordelette qui me restait, j'attachai ses mains derrière le dos, et retournai à la caverne prendre le nécessaire : un sac de peau dans lequel j'enfilai sa tête, et à côté de l'autre j'allai le porter. Là, près de ces deux individus, je me mis à attendre le voilier qui arrivait. Déjà le mât se balançait et j'entendis les chaînes glisser sur le pont, quand soudain je vis au pied de la roche noire une toute petite embarcation qui semblait aller à la rencontre. Dur haut de la roche je sautai dedans.

Vous pouvez penser quel tableau !... Ils ignoraient d'où je sortais !

– C'est bien ! c'est bien ! leur dis-je, ne vous alarmez pas, allons ! ramez ! il faut que nous les ayons ! (j'étais bandit avec eux !)

Ils redoublèrent de courage et quand débarquant sur le voilier je vis apparaître le capitaine, en vérité, tout doucement derrière lui, je me glissai et dans son oreille droite, je lui dis : « Laisse faire... ce sont des pirates... mais ne crains rien... tout est sauvé d'avance... crois ce que je te dis ! »

À la roche pointue, on amarra solidement le voilier et on jeta l'ancre. Et quand sur la première embarcation plusieurs de ses

hommes eurent pris place, je fis en sorte d'être avec le capitaine dans l'embarcation du voilier avec le restant de l'équipage, et je dis à ses hommes ces simples mots : « si vous avez une arme dans la main, préparez-la, vous vous défendrez selon la vérité, car nous sommes tombés entre les mains de pirates. »

Ils me regardèrent... un effroi se passa parmi toutes ces barbes, et l'un me dit : « Encore ! faudra-t-il que j'y laisse ma peau cette fois-ci ? » Il paraît qu'il avait été pris une fois et n'avait pu se sauver qu'à la nage.

Nous ramâmes assez fort pour rattraper la première embarcation, et à peine débarqués je criai d'une voix forte : « halte-là ! la vie ou la mort ! »

Ce fut épouvantable... un faible vent avait passé dans ceux que j'avais quittés, et là, parmi les roches ils se tenaient cachés.

Mais les miens endormis n'eussent pas été les miens si le petit Français qui fidèlement s'était blotti dans la roche ne les eût réveillés !

Nous fûmes tous sauvés, mais néanmoins sept blessés nous eûmes, en comptant ceux du voilier également.

On enchaîna ceux qui restaient en vie, et dans le bas-fond du voilier ils prirent place. Leur jugement fut porté par le vieux capitaine qui, directement les embarqua pour les galères. On vida les deux cavernes et nous emportâmes près d'un million de valeurs.

CHAPITRE XXXVIII

En France, court stage – Invitation en Bohême – Château infernal – La main noire – Complot déjoué – Le mariage de la princesse – La souricière – Oh ! jugements humains !

À Marseille, où tout fut déposé, on voulut me porter en triomphe... Sur Paris on me dirigea, escorté d'un équipage : chevaux et hommes d'état. On m'offrit une belle place... de tête !... Mais je sentis que ma jeunesse ne supporterait pas ce joug et je rendis tout. Les remerciant, je leur dis : « Plus tard, nous verrons ! » Et à travers la France je voulus me rendre dans mon pays. Mais arrêté en route pour une cause marquée dans ma vie, je prêtai ma main, un soir dans une fête, à une autre main. J'avais promis. Et quand la main fut dégantée je vis qu'elle était noire !... Néanmoins, je voulus savoir... et je suivis l'être dans son pays, jusqu'en Bohême, où dans un château infernal je descendis. Là, je pus apprendre encore ! Et par une jeune soubrette, rusée, petite comme une souris, qui s'était amourachée de mon esprit, je pus savoir tout l'état des choses sans que je le voulusse.

– Que viens-tu faire ici ? lui dis-je, ma porte était close, qui t'a permis d'entrer ? (Je n'avais vu personne, mais derrière la lourde portière verte se tenait cachée la soubrette qui épiait mon silence afin d'en vivre un peu.)

J'étais donc dans ce château, invité à contempler les grands

stratagèmes de faits prémédités par une secte secrète dont le nom a déjà bien fait parler ! (Elle existe encore aujourd'hui même;)

Il était six heures, lorsque dans ma chambre, sans me retourner je criai à l'indiscrète les quelques mots que vous avez entendus.

Se voyant découverte, elle joua si bien qu'à mes pieds elle vint se jeter, en vérité, en disant : « Oh ! troubadour de bonheur, épargne mon indiscretion, je t'aime plus que moi-même, il y a en toi quelque chose que tu ne connais pas, je le sens. Il faut que je te révèle ce qui se passe ici. Tu ne peux pas porter ce que portent ces beaux messieurs auxquels tu vas être présenté. »

J'étais froid, je restai indifférent.

S'accrochant après mes mains, les baisant avec effusion : « Viens ! te dis-je, viens ! monte avec moi, je te ferai tout voir ! mais promets-moi de sortir d'ici, de m'emporter avec toi, oui, avec toi j'irai, pourvu que je sois avec toi. »

– Qui es-tu pour me connaître ainsi ? Crois-tu que je vais par ton flot de paroles détruire tout l'élan de ma venue ici ? Crois-tu que dans ces êtres je ne pourrai pas voir moi-même s'il y a lieu de voir ce qui est ? Je ne te crois pas ! Petite mouche, tu perds ton temps avec moi ! Va ! quitte ma chambre, et n'y rentre plus sans frapper !

Se voyant déjouée, elle usa d'une autre ruse... l'heure du repas avait sonné ; une cloche dans le grand vestibule noir avait retenti et je m'apprêtais à descendre quand, sur le palier de ma porte qui allait se fermer, se glissa, mais je vous prie, derrière moi... la soubrette sortie de je ne sais d'où.

« Alors, me dis-je, c'est une trappe où je suis ! »

Mais net sans aucune émotion je lui livrai passage, lui mis ma clef entre les mains et tout simplement je lui dis : « Je ne coucherai pas ici ce soir... remettez celle-ci en place. » Et tout en lui rendant la clef, je lui donnai une petite pièce d'or.

Dans ces yeux je vis tout un incendie de déroute et d'envie. Elle me suivit sans dire un mot et quand dans le grand vestibule je me rencontraï avec mon ami, je lui communiquai ces quelques mots : « Je me retirerai pour ce soir, si vous le permettez ! »

– Comment, comment ! c'est justement une superbe cause à débattre ce soir... un défi est lancé sur un individu qu'on ne connaît pas, mais qui fait courir. Il est paraît-il imprenable ! Restez donc, je vous prie, vous nous serez d'un grand secours, je le sais. »

À ce moment-là, la soubrette passa derrière moi, toucha le pan de ma veste et dans ses yeux était un effroi.

– C'est bien, repris-je, puisque vous me dites que je serai d'un grand secours, voyons si mon secours sera le vrai secours, pourvu qu'il ne soit pas la détresse de tout ce qui se passe ici !

J'entrai avec lui dans un vaste fumoir et salle à manger en même temps ; tout était confortable et bien fermé. Les murs épais recouverts de boiseries sculptées laissaient voir de bien longues années.

Et que dirai-je du château ?... nous fûmes servis par un vieux laquais, très vieux, il avait vraiment soixante-dix ans ; ses gestes et sa façon de faire étaient telle une machine qu'on a remontée le matin par un moteur quelconque et que l'on suspend le soir. Et tout en écoutant mon ami sur sa vie, un individu en moi remarquait tout ce qui se passait dans cet autre être.

« Oui, oui, me dis-je, si tes plats sont bien tenus, ta serviette bien pliée, ton œil bien placé, ta langue tenue scellée, et tout cela sous des cheveux blancs, tu n'en es pas moins le tueur des vivants. » Quand j'eus prononcé dans mon cœur et dans ma poitrine ces mots, il quitta la chambre s'excusant envers son maître qui était mon ami : « Je ne sais ce qui m'arrive, dit-il, j'ai comme une petite indisposition. »

Et j'ajoutai dans mon silence : « Les crimes te pèsent !... allons, allons ! »

Il envoya à sa place un autre individu fatigué également par les années et presque bossu ; le tablier blanc attaché par le cordon rouge ne lui allait pas trop mal. Et en vérité il était là-dedans, mais pas habitué à la roue qui tourne, car plusieurs fois il remplit nos gobelets sans avoir vu qu'on ne les avait pas vidés, et ainsi sur la nappe s'étalait le liquide du malencontreux laquais qui remplaçait celui qui n'avait pu rester près de mon cœur éclairé.

Voyant cela, mon ami lui dit : « Allons, allons, Jacob ! dites à Bernard de reprendre sa place. Qu'est ce que c'est que cette indisposition ?... Il faut qu'il soit debout, j'ai invité du monde... du reste il est au courant. Allez le chercher et qu'il nous donne la liqueur. »

Bernard revint tenant un plateau, un cruchon et trois petits gobelets. « Tiens ! me dis-je, trois !... » (Il paraît, je ne l'ai su qu'après, que quand son maître demandait la liqueur, le serviteur avait sa petite goutte, et s'en allait la déguster en bas, je ne sais où.)

Mais immédiatement en moi je me dis : « Ah ! ah ! tu fais partie de la famille, tu veux épier ceux qui vont venir... bien, bien ! »

Mon ami l'ayant servi, je pris la parole et dis : « Restez donc, vos cheveux blancs font bien ici ; allons, prenez un siège, racontez-nous un peu votre vie ; vous êtes un vieux serviteur ; chacun a passé le seuil de sa médaille et sur son cours il y a des victoires, des défaites. » Et tout en prononçant ceci, je disais en moi-même : « Mon père, mon père ! Délivrez-moi d'ici ! »

Mon ami, me voyant insister, lui dit : « Allons Bernard, ne vous faites pas tirer l'oreille ! »

Et sans oser me regarder il s'assit murmurant quelques mots que je compris pas... il lui fut impossible d'ouvrir la bouche. En élevant nos gobelets, rapidement il lança un coup d'œil sur moi.

Pour démontrer que je l'avais bien vu, je lui dis : « Pourquoi

me regarder ainsi ? Vous fais-je peur, ou bien mon invitation est-elle trop large pour vous ? »

Baissant les yeux, il me dit : « Je ne sais ce qu'il y a en vous, et je crains bien qu'il y ait trouble fête ici ce soir. Votre façon de vous présenter nous impose une si grande vue, que je n'ai jamais vu en ma vie un individu comme vous. »

Calmement, je repris : « Mon ami qui est là, et qui m'a invité, a peut-être bien senti ce qui doit se passer, et ma vue lui est peut-être contraire à la vôtre ! Allons, allons, vous ne dites pas tout... votre cœur n'est point tranquille... votre conscience vous crie : « Prends garde ! il est ici celui qui démasque tout. »

Un malaise s'imprégna sur son visage, ses mains se mirent à trembler, qu'il en dut poser le gobelet qu'il tenait.

Mon ami se tournant vers moi me dit très rapidement : « Vous êtes vraiment un sorcier, vous voyez ce que nous ne voyons pas ! »

– Eh bien ! oui, je vois que cet homme n'est pas tranquille sous son habit, et qu'en effet ce soir il cherchera à s'éclipser tout en restant un acoustique bien rusé. (À ces mots d'un bond il se leva, la machine se trompait, le rôle n'était plus avec lui !) Je savais bien que vous étiez l'homme qu'on recherche depuis longtemps.

Alors à ces mots il s'enfuit.

Mon ami voulut le retenir, mais je l'en empêchai : « Laissez faire, je sais qui il est. »

– Mais, répliqua mon ami, il y a ici quelque chose qui compte... moi qui croyais vous faire connaître sous un autre jour !...

– Ne vous troublez point, faites-moi connaître comme vous le désirez, je reste l'homme qui est l'homme !

Un laquais entra avertissant la venue d'un équipage. Six messieurs en descendirent enveloppés d'une grande mantille noire, capuchons avec pompons de soie noire, et gantés.

Ils entrèrent comme d'habitude, ne firent pas attention à moi,

s'assirent en haut de la table où nous étions nous-mêmes, quittèrent un seul gant et gardèrent leur main droite enfouie dans le gant noir.

À ce coup d'œil, mon ami se leva, salua les venues et, au milieu de la table, étendit sa main gantée.

Une demi-heure plus tard, six autres encore firent de même. Ce que je remarquai, c'est qu'ils ne quittèrent pas du tout leurs gants. Et quelques minutes après cela, un seul, très grand homme entra, le capuchon sur la tête, ayant croisé ses bras sur sa poitrine retenant les deux pans de sa lourde mantille.

Au haut de la table il s'assit et, tout par des signes qui m'étaient incompréhensibles, deux d'entre eux se levèrent pour chercher un grand livre, deux autres un registre, et enfin un cinquième partit pour revenir chargé d'un plateau de gobelets, et mon ami sortit d'une armoire secrète une longue bouteille effilée qu'il mit devant celui qui servait. Mais tout cela sans un mot, sans un appel, quelques gestes seulement.

Pour moi ce fut pire qu'un drame. Que devaient-ils receler ces êtres pour ne pas se servir de l'organe principal de la parole qui soutient la vérité ?

Sur la table on déroula un long feuillet ayant à maintes reprises une toute petite main noire, mais qui se détachait assez pour que je la visse. Qui donc avait inscrit ces choses dans ces alinéas ? Eux-mêmes !

Quand le grand maître en eut pris connaissance, il enrroula en sens inverse le format, puis sous les yeux de ses compagnons, il fit défiler ce qu'ils devaient faire probablement, ainsi que je le sus après. Alors chacun se dispersa, ne laissant voir d'eux-mêmes en se retirant que la main noire qu'ils passaient à travers un judas.

Quand ils eurent fermé la lourde porte du château, le maître quitta ses deux gants et près de mon ami vint s'asseoir. Alors il me regarda, et mon ami se retournant vers moi lui dit : « Mon ami », en répétant intentionnellement : « Mon ami ».

Le grand maître renfila son gant et me tendit la main.

Sans avancer la mienne, je dis tout simplement : « Quittez donc votre gant, je n'en ai pas. »

D'entendre cela, il reprit : « Un ami sans gant, n'est pas un ami. »

Il se leva. Moi aussi.

Et son index ganté vers moi tourné, il continua : « Vous ne sortirez pas d'ici, je vous garde, vous êtes mon ennemi. »

Il retira son index.

M'avançant vers lui : « Vous prononcez bien vous-même votre sentence. Si donc je suis votre ennemi, qui donc vous l'a dit ? Je n'ai rien en moi qui n'aime pas un frère. Et vous vous dites frères !...

– Je ne comprends pas votre apostrophe, reprit-il, montrez-moi votre gant et cela suffit.

– Quittez donc votre gant et je vous ferai voir le mien.

Mon ami fit quelques signes.

Il accomplit ma demande. Sur quoi je sortis lentement de dessous ma mantille le signe qui venait de loin.

– Alors, dit-il, que venez-vous faire ici ?

– Je ne sais ! on m'a invité, je suis là.

– Et je le répète, reprit-il, vous ne sortirez pas !

– Calmez-vous ! je vous prie, reprenez votre siège. Si je dois être votre prisonnier, il en est un autre qui sortira tout seul. Vos signes je ne les connais pas, mais je sais une chose, c'est que vous êtes dans l'ombre...

Il se rassit ; moi aussi.

En mon père j'appelai de toute ma force. Une sorte de lutte s'aggrava en mon esprit ; puis le silence se fit, et je vis qu'un sommeil lourd et pesant tombait sur mes deux compagnons. Dans ma poitrine tout bouillonnait. La porte s'ouvrit et endormie la soubrette apparut et me dit : « Sors d'ici ! c'est l'heure, va ! rends-toi dans cet hôtel et tu m'y attendras. »

Et de sa poitrine elle tira un petit papier, photographie dé-

coupée dans une sorte de journal.

Je m’habillai et sortis paisiblement du château y laissant mes deux individus endormis. À l’endroit indiqué je me rendis.

Ayant gravis les marches de l’hôtel, je vis partout des fleurs, et dans la première grande salle où les lumières étincelaient, je vis une épouse richement parée au bras de celui qui allait être la dupe de la bande de ceux que je venais de quitter.

Je m’inscrivis et demandai au premier portier un logis.

Il me répondit que tout était pris.

– Oh ! oh ! c’est drôle ! Repris-je.

Oui, en effet, c’est drôle ! mais plusieurs équipages viennent d’arriver, car, entre parenthèses, me dit-il tout doucement, l’hôtel s’est rempli pour le mariage de cette princesse que vous avez vu en entrant. Et une troupe doit encore arriver ce soir. Mais j’ai quand même une place au troisième étage.

Il appela et je suivis celui qui me montra ma chambre.

Je redescendis. M’installant près d’une table fleurie, je demandai de quoi fumer et de quoi lire. (je ne savais pas lire !...)

Je fus servi... mais par qui ? vous allez le voir... par le vieux Bernard complètement maquillé, une barbe lui montant jusqu’aux oreilles et bien taillée ! Convaincu que je ne le reconnaissais pas, il se sentait à son aise.

En effet peu à peu j’entendis du brouhaha et je vis arriver du monde : musiciens et autres, et de plus, dans une robe à panier, bouquet de fleurs à la poitrine, la petite soubrette parée ainsi qu’une reine, qui commandait : « C’est par ici, par ici ! »

Au fond la salle une scène fut vite montée ; les chants commencèrent et une petite comédie où la soubrette avait le rôle de traître, me dépeignait le tableau qu’elle devait jouer pour moi en ce moment.

Je disparus et me mis à parcourir la ville afin de trouver un autre habit. Chez un perruquier d’abord je me rendis. Là tout me fut facile, j’eus la chance de louer tout ce qui me plut : Ah ! ah ! comme j’allais bien jouer !...

de retour à l'hôtel je m'offris comme pouvant produire ce qui ne s'était jamais vu.

– Ma foi ! je m'en vais en référer au maître d'ordre, me reprit le portier qui m'avait reçu.

Face à face avec ce dernier, il me dit : « Que savez-vous donc faire ? »

– Que vous importe ! Vous le verrez. Contentez-vous de croire !

Ma décision et mon affirmation le surprirent si fortement qu'il reprit : « Seigneur, si vous avez un secret, je ne veux pas que vous le dévoiliez. Mais attendez que la pièce soit finie et je vous aviserai. Pendant ce temps allez vous poster, on ne vous verra pas, et vous verrez tout d'ici. »

Restant un instant suspendu au babillage rythmé de la soubrette en scène, je dis à mon moi-même : « Allons interroge cet être et fais lui dire la vérité. »

(Mes frères ! nous étions deux vivants dans deux corps de mort sur terre ! Avez-vous bien compris ?... Vous allez comprendre... je mourus dans mon cœur, en vérité, acceptant le désastre d'abord, mais la justice brillait si fortement en moi qu'il m'était impossible de supporter une pareille trahison dans des soi-disant seigneurs en redingote de soie qui ne cessaient de faire courbettes à la jeune princesse.)

Je n'eus pas fini de penser cela, que ma soubrette changea de tactique, s'assit dans une chaise, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, puis tout d'un coup se releva et s'écria fortement : « Le Dieu de la vérité m'oblige à prononcer que toi, princesse, tu vas être enlevée, et au prix d'une rançon, rendue ; tes ennemis sont à tes pieds ! »

Sous mon costume, je me ressaisis tout doucement.

Une sourde rumeur s'éleva. Un vieux grand-père passant près de moi s'exprima en ces termes : « On m'avait bien dans un tirage de cartes qu'un scandale allait tomber sur cette famille. »

Peu à peu quelques voix s'élevèrent plus haut : « C'est un rêve... une sorcière qui passe par là et souffle un mauvais vent », reprit un autre.

Néanmoins la princesse tremblante quitta les dames qui l'entouraient et, sur le passage de la salle où ce jouait le drame, encore éthérée, elle se retourna à peine et à tous ceux qui étaient là, elle lança un baiser.

Je ne bougeais pas de ma place pour voir quels seraient ceux qui défileraient les premiers.

Dans l'hôtel elle ne voulut pas rester, et fit commander un équipage.

Sentant le danger approcher, je me mis à me promener tout en secouant mes dentelles... le jeu m'allait fort bien... ma perruque était large... mon agonie aussi !

Au même instant, comme on s'apprêtait à chercher l'équipage, je vis descendre deux de ceux qui étaient là.

« Oh ! oh ! me dis-je, cela va mal... comment faire, mon Dieu ! » Sortir après eux, les suivre, cela ne se pouvait. Attendre ! c'était trop attendre. Je m'approchai de l'époux et, par deux petits coups sur son épaule et une supplication de tout mon être que je mis dans mon cœur, dans mes yeux, tombant à genoux devant lui, je lui dis : « Écoutez ma romance... elle vous sauvera, vous et les vôtres, écoutez ! »

Il me toisa d'abord singulièrement, puis doucement se baissant : « Nous avons hâte de partir... tout me pèse ici ; j'ai senti que sur la scène une vérité s'est écriée. »

Puis il tira de son gilet une petite bourse dorée, me la tendit, croyant que j'en avais besoin.

Mais je repris : « Non ! pas cela, écoutez-moi... je ne suis pas un troubadour, je suis un gentilhomme de cour... des secrets je n'en ai pas, mon cœur est ouvert au trépas, permettez que je vous offre ma demeure, tout mon amour vous accompagnera. Allons ! j'ai hâte d'être avec vous, elle est là l'heure où vous verrez tout. C'est tout près... vous n'avez pas besoin d'un

équipage. »

On enveloppa la princesse, on épinglea le tout, la traîne je m'en chargeai, et tous trois ainsi nous arrivâmes au château de mon ami.

Je sonnai. On vint m'ouvrir. Ils étaient endormis... Je fis asseoir mes deux invités et, tout doucement à l'oreille, je transmis quelques mots à l'époux docile qui m'avait suivi.

Je pris sa main que j'embrassai, il avait cru en moi, je le savais.

Puis, au grand maître qui était resté à l'autre bout de la table, je prononçai : « Réveille-toi, infâme ! ici sont ceux que tu as fait chercher... mais pas pour toi, ils m'appartiennent !

Ses orbites s'agrandirent, son regard me fixa : « Tu es donc un bandit de pure race, le filou des filous ? », me cria-t-il.

– N'injurie pas ton frère ! prends garde ! tu es à moi.

Il retomba lourdement sur la table et s'endormit profondément.

Je demandai à mon ami de faire atteler son équipage et de me le confier. Puis je mis dans cette salle ce qui devait arriver... Je savais qu'en passant le seuil de la porte ils m'attendraient comme ils m'avaient attendu. Si bien que pendant que nous montions en voiture dans le préau du château, quelques formes noires se glissant et sonnait à leur façon, pour que d'en bas, la porte s'ouvrit toute seule, disparurent à l'intérieur.

– Qui êtes-vous ? me dit la princesse, pour faire de si grandes choses.

Et dans ses yeux mouillés de larmes qui brillaient à peine, car l'éclairage dans ce temps-là n'était pas celui d'aujourd'hui, j'eus de la peine à trouver leur éclat.

– Je suis un ami, que vous ne connaissez pas, qui court à travers le monde, qui passe par ici et là, mais il ne sait pas pourquoi.

Elle me prit la main. « Restez avec nous, j'ai confiance en vous. »

– Merci, lui dis-je, il faut que cette nuit toute cette troupe noirâtre au gant luisant soit réduite à néant.

– C’est donc vrai ? Cela fait un tel ravage ? de Berlin il paraît qu’elle vient.

Nous étions arrivés.

Dans sa demeure, on venait d’apporter à « Son Excellence » une corbeille de fleurs d’un soi-disant ami, qui attendait.

– Il attend ! Tiens !... Eh bien, c’est moi qui irai... Vous le voudrez bien ?

Sous ma mante je pris un bâillon, un mouchoir de soie et j’entrai calmement, décoiffai mon monsieur, qui comme moi, était perruqué, et lui mis le bandeau sur les yeux. Il ne faisait pas un geste pour se défendre ! Devant cela je fus un peu arrêté ! J’attachai ses mains tout de même derrière son dos, sans dire un mot.

Après cela je demandai au couple si le personnel était vieux. Il me fut répondu que tous étaient là depuis longtemps.

Dans un petit salon, je restai encore une heure avec eux, racontant mon arrivée depuis Paris jusqu’ici, ce qui fit grand jour dans ces deux cœurs unis. On m’invita pour être présenté à la cour.

Le grand bruit s’étendit, car tous endormis ils furent saisis et dans une voiture cellulaire emmenés. Je fis ensuite causer celle qui savait toutes choses : adresses et lieux secrets ; c’est alors qu’on découvrit des cadavres dans le souterrain du château, hommes recherchés en vain et en vain !

Pour finir, on me prit presque pour un sorcier, et il s’en fallut de peu que je ne fusse brûlé, si la jeune princesse arrivant devant le jury n’eût prononcé ces mots : « Délivrez cet homme ! c’est moi qui vous le dis. »

On ferma les livres, la foule se tut, et par ses soins et à l’aide d’un cheval qu’elle me donna, je quittai de nuit cet endroit.

CHAPITRE XXXIX

En route vers le pays – Balsamo entend parler de sa troupe – La chaumière du bûcheron – La hutte de la sorcière – Le petit Français – Dououreux revoir où Balsamo se fait reconnaître – Phénomènes de dédoublement – Surprenante rencontre – Explications – Triste histoire – Aux lecteurs – Les épées lumineuses – Assainissement – Balsamo anéantit toute la bande – Espérances réalisées.

Sur ma monture, le long de la route grisâtre où les feuilles brunies par l'automne avancé venaient parfois caresser mon visage, je me laissais aller, quand soudain derrière moi j'entendis un galop précipité, et sans me retourner je vis arriver l'ami qui m'avait recherché, et qui, s'étant rendu chez la princesse, avait appris mon départ pendant la nuit.

– Je ne sais pas pourquoi je suis là, me dit-il, il faut que je vous suive. Du reste j'ai un parent à quelques lieues d'ici que je vais aller voir. Et vous, que comptez-vous faire ?

– Je ne sais ! je suis mon chemin. Au pays je vais retourner, j'ai soif et faim de le retrouver.

Et là, sous un flot de mon cœur, j'arrêtai ma monture, et à travers les branches grisâtres d'un gros châtaigner qui garnissait un haut mur d'une tour délabrée, je déployais ma vie devant lui : « Oui ! je vais revoir la ligne bleue de ma Sicile, je vais voir les roches intrépides où j'ai pleuré et aimé en même temps ; je vais revoir les bosquets de charmille où les vieilles

femmes me tendaient leurs bras ; et puis le cimetière en pente qui s'en va vers la mer montrer toutes ses croix blanches. Oui ! j'irai !... je viens !... »

Cela me fit du bien. Et le pâle soleil d'automne vint nous pénétrer de ses premiers rayons, que de mon alezan j'en sentis le frissonnement.

Nous chevauchâmes ainsi longtemps, longtemps ! Lui seul parlait ; j'écoutais.

Sur un seul point je l'arrêtai, quand il me dit qu'une sorte de voleurs infestaient la forêt. En moi je reconnus ceux que j'avais laissé dans mon hameau.

La nuit était assez avancée quand nous trouvâmes, sous le toit d'une humble maison de campagne, l'abri jusqu'au lendemain.

Là, également, nous entendîmes parler de ces derniers ; et pouvant faire causer le vieux père de la maison, je compris hélas ! qu'ils étaient retombés dans la fange, et que c'étaient bien les miens.

Le troisième jour de notre route il me vint à l'idée de me coiffer de la perruque qui fort heureusement était restée dans la poche intérieure de ma mantille noire.

– Quelle idée avez-vous là ? me dit mon compagnon de route.

– Eh bien ! repris-je, l'idée de bien faire.

– Peut-on faire bien en mettant une perruque ?

– Oui, car quand la perruque s'enlève et que le visage se montre comme autrefois et qu'il est reconnu, les consciences sont là, palpitantes, réclamant ce qu'elles ont reçu. Faites comme moi, si nous sommes attaqués, laissez-vous prendre, ils ne vous tiendront que peu de temps, c'est moi qui vous le dit.

Je refis mon bagage, et nous reprîmes la route qui toujours plus mauvaise s'avancait dans le gros de la forêt. De gros troncs d'arbres ça et là formaient des ombres gigantesques ; la nuit devenait profonde, et mon compagnon muni d'une petite

lanterne l'alluma, et ainsi nous arrivâmes vers un toit très bas, calfeutré de chaume ; un gros tas de bois se trouvait à côté.

Mon ami me dit : « Un bûcheron doit être là. Essayons de lui demander l'hospitalité. »

Nous descendîmes de monture et aux volets on se mit à frapper.

Un bon vieillard coiffé d'un bonnet pointu, le pompon sur l'épaule, ouvrit la porte calmement, et dans un patois bien mal exprimé auquel je ne compris pas grand'chose, nous demanda ce que nous désirions.

Mon ami le mit au courant. Alors il sortit enveloppé d'un gros manteau de peau de bête, attacha nos chevaux près d'un endroit où il préparait son bois ; on les couvrit, et tout crâne-ment il dit : « Il y a un bon Dieu pour nous, il y en a un pour les chevaux. »

Nous entrâmes et dans sa vieille cuisine basse et toute noire nous prîmes un peu de réconfort.

J'étais heureux de délasser mes membres, et tout en même temps j'écoutais jaser.

Je me demandais ce que je faisais là, seul par le monde ? L'amour de ma mère vint se glisser dans mon cœur ; à tout prix j'aurais voulu la voir pour lui dire doucement ce que j'avais fait jusqu'à maintenant. Mon ami se retournant vers moi : « Eh bien ! vous n'avez pas l'air d'être avec nous ! Vous savez... c'est bien vrai !... il ne se passe pas de jour sans que d'un côté ou d'un autre il n'y ait quelque brigandage et attaque. À Birmingham, la police a longuement recherché, vu qu'un seigneur de haute marque a disparu. »

J'étais si las et si absorbé, que tout cela ne résonnait pas en moi. Je demandais si je ne pourrais pas reposer un peu ma tête dans quelque petit coin, avec une couverture.

Dans un réduit attenant à la cuisine je trouvai une grosse paillasse de feuilles de bois ramassées. Je déroulai de nouveau le paquet de mes vêtements, y pris ma pèlerine la plus longue

et m'enroulai dedans. Ah ! comme j'allais bien dormir !...

Finalement peu à peu je perdis le fil de leur conversation, et heureux, heureux... dans un rêve je vis ma mère, elle était blanche comme du lait, enveloppée de gaze légère retenue par un crucifix brillant. J'étais si heureux de la voir, que sans m'en formaliser je lui demandai : « Quand vais-je aller te rejoindre ? tu dois être bien dans cet état ! » Elle sourit tendrement, fit un signe de tête et soupira en même temps puis me dit : « Regarde-moi... voilà ce qui vient sur ta route... si tu veux finir dans la paix et dans le bonheur tu devras la prendre... regarde bien ! »

Alors ses traits se changèrent, un long visage aux traits fins, aux yeux profonds sous des cils épais, vinrent scintiller à la place des siens ; de longues nattes tombèrent sur un châle aux longues franges cachant ses mains, et tout ce qui sortait de ce cœur remplissait le mien. Puis elle s'avança près de moi, me prit la main, la porta à ses lèvres et quand je voulus la prendre, une lourde chaîne vint couper mon rêve. Le bruit me réveilla si fort que je crus que nous étions assaillis par les voleurs. Il n'en était rien.

Presque au désespoir je cherchai à reprendre mon sommeil. Enfin sous un ciel bleu je me trouvai encore, et ainsi haletant de bonheur je parcourais à grands pas les allées de Palerme. « Palerme !... répétais-je, ville de douleurs... tu viens à mes côtés faire jouer ton sort ? et moi dans tes flancs je passerai encore ? »

Je fus réveillé par un petit tapotement. C'était le matin du reste, et en paresseux je me traînai sur ma paillasse pour voir ce qui faisait ce bruit.

Alors je vis une jeune Madelon coiffée d'un petit bonnet blanc, une taille de velours, un petit tablier rouge, chaussée de petits sabots, apprêtant un déjeuner. Dans une pierre ovale elle pila des glands grillés ; à la crémaillère elle sus pendit un gros coquemar noir.

Tout cela se faisait avec une telle douceur que comme un indiscret je me levai et sur le palier du réduit je fis une grande courbette.

Interloquée, elle sourit mais ne dit mot.

Dans mon jargon appris je lui demandai si son père était levé.

D'un signe de tête elle me répondit non, et tant bien que mal elle me fit comprendre que c'était son oncle et non pas son père.

Sur ces entrefaites arriva mon ami ce qui facilita les explications de la jeune fille.

J'appris ainsi que son père, braconnier de l'endroit, avait été pris par les voleurs et pour une trahison soi-disant commise, sa maison fut brûlée ; la jeune fille put s'enfuir, mais hélas ! quand j'appris tout !... Sur la table elle plaça cinq bols blancs !... Mon calcul fut vite fait. Et quand tout fut prêt, elle alla chercher son vieil oncle et revint ayant dans les bras une petite fille, portrait vivant d'un des miens, que j'avais laissé là-bas !... le frère de l'enfant farouche... je le retrouvai là dedans !

Un vent bouillant me souleva. Ah ! quand le terrain n'est pas défriché par son propre zèle, et qu'après on s'agenouille pour demander quelques graines de semence vivante, il est bon de s'en arrêter là, et de travailler un champ pour le frère d'à côté !

Je ne pus déjeuner. Je pris dans mes bras la petite éveillée ; ses beaux yeux noirs et ses joues, telle une pêche, vinrent m'imager tout ce que j'avais aimé. Et sans montrer un seul pli de mon visage sous la barbe que j'aurai voulu arracher, je demandai à l'ami de questionner sur le père de l'enfant.

Alors le vieillard de dire : « Laissez-le, un Dieu juste met fin et naissance à toutes choses. »

Et la jeune fille, qui était mère, se mit à pleurer ; elle ne put rien raconter à l'ami qui cherchait à comprendre, mais vers moi elle s'élança et me dit dans un élan de voix : « Vengez-moi ! »

C'est à moi qu'elle s'adressait sans savoir, mais autre chose

en elle connaissait qui j'étais. (Maintenant seulement je sais ce que je vous dis, car au son de sa voix je fus frappé.)

Après il me vint au cœur et devant les yeux des sentiments, des désirs, des fougues, des envies de faire, de tout connaître, de tout anéantir, de tout aimer, de tout abandonner.

La jeune fille voulut à tout prix que je busse mon lait, accompagné de petites galettes roulées faites avec la crème du lait de ses chèvres. Sous son regard et sa main chaudement tendue, je pris mon bol et bus comme autrefois lorsque j'avais ma jeunesse en fête.

Puis je redemandai ce qui m'avait frappé dans le récit, et mon ami voulut bien me répéter tout ce qu'il avait entendu ; sur quoi je lui dis : « Écoutez, si je ne suis pas une gêne pour ce bûcheron, je vais y passer quelques jours, quant à vous je ne sais votre voyage, vous ferez comme il vous plaira... mais je me ferai un plaisir de vous accompagner jusqu'à la lisière de la forêt. »

– Oh ! reprit mon ami, ne pensez pas que d'un jour nous arriverons au but, elle s'étend sur toute une contrée. Et ensuite, où irez-vous donc ?

– Je ne sais ! je suis poussé à retourner dans mon pays, mais avant tout il y a dans ces parages quelque chose qui me retient, je sens comme si un appel se fait... : « Viendra-t-il ? – Mais oui, il viendra ! » Voilà ce que j'entends.

– Ah ! comme je voudrais vous emmener plus loin.

Enfin après cette conversation on entreprit le vieux bûcheron qui consentit à m'abriter très volontiers.

La jeune fille était très heureuse ; dans ses yeux j'y lisais son bonheur tout en se baissant pour ramasser les miettes qui étaient tombées, pâture des oiseaux qu'elle protégeait, elle baisa doucement ma main.

J'avais tout compris.

Je laissai donc mon bagage et partis accompagner mon ami.

Dans l'après-midi de cette journée nous rencontrâmes une

roulotte attelée d'un vieux mulet, derrière laquelle suivait attaché un ânon très vieux. Cet attelage était conduit par une vieille femme encapuchonnée dans un fichu frangé ; elle leva sur nous ses tout petits yeux et son index crochu nous signe de nous arrêter. Mon ami la renseigna sur ce qu'elle demandait, puis elle continua sa route.

La nuit fut longue et froide. Au matin nos bêtes commençaient à ralentir ; on profita de cet instant pour leur donner le peu de grain que nous avions emporté avec nous.

Une éclaircie se fit, et dans une clairière un peu basse une autre hutte nous apparut. On s'y rendit mais personne ne nous répondit.

On put tout de même abreuver nos chevaux à une citerne naturelle qui était là, toute proche. Après cela nous repartîmes.

Le chemin semblait s'engager dans une vallée, on entendit au loin un torrent, les sapins devenaient plus forts et ainsi toute une journée nous marchâmes encore.

Je me sentis épuisé et pris quelques gorgées de ma gourde, mon ami en fit autant.

Jusque-là rien ne surgit devant sur notre route, ce qui fit dire à mon compagnon : « Maintenant, ne venez pas plus loin, j'arriverai sûrement avant la nuit. »

je consentis à le quitter et repris mon chemin comme si je ne l'avais jamais connu ! Il passa dans ma vie comme un rêve envolé !

Longtemps après je sus pourquoi il avait été mis sur ma route... il fallait que ce fût ainsi !

La nuit était bien descendue lorsque je me retrouvai vers la hutte.

Encore une fois j'y frappai.

Un garçonnet vint m'ouvrir, sept à huit ans il avait. Mais inutile de me faire comprendre. Dans ses yeux je sentis un appel lointain... peut-être une délivrance me dis-je soudain... et en français j'essayai d'articuler quelques mots, un français bien

sûr mêlé d'italien. L'enfant d'un bond se jeta à mon cou.

Je n'y comprenais plus rien... je demandai ce qu'il faisait là. Il ne le savait... Probablement que trop petit il y était venu. La seule chose qu'il me dit : « Je vois maman toujours en rêve... elle pleure, elle prie Dieu que je revienne vers elle. »

– Où est-elle ta maman, mon petit ?

– Là-bas, là-bas. (C'est tout ce qu'il put me dire.)

– Mais qui demeure ici avec toi ?

– Une vieille femme qui se dit ma grand'mère, mais ce n'est pas ma grand'mère. Dans mon cœur quand je prie le soir en cachette, je vois une étoile, et dans cette étoile je vois que cette femme est avec du monde qui court par tout le monde. Oh ! prends-moi ! emporte-moi ! il me semble qu'avec ton cheval on fera beaucoup de chemin et qu'on ne me retrouvera pas, parce que j'ai déjà voulu partir... mais toujours la faim m'a fait tomber en route et quand je me réveillais j'étais de nouveau là, parce que tu sais... elle voit à travers les planches cette vieille femme.

Je me pris le front un instant... « Que faire, mon Dieu ! pour délivrer cet enfant ? ma route est là, tu l'as voulu ! »

– As-tu quelque chose à toi, ici ?

– Mon manteau, mais il est trop petit.

– Prends-le toujours.

On ficela le manteau, je bus du lait avec lui, car il y en avait ; je posai l'argent sur la table, et tout en posant cet argent, je pris un gros morceau de charbon et fis le signe Δ sur la table en y mettant toute ma présence et toute ma volonté. J'embrasai sur le front le petit, le confiant à mon père, celui qui m'avait créé ; sur ma monture je le plaçai et au grand galop je partis ainsi chargé.

Son petit corps sur ma poitrine semblait palpiter de joie... Comme il me tenait serré ! toutes les minutes il m'embrassait mon menton, car je l'avais tourné face à face près de moi.

À la bifurcation l'enfant me dit : « Passons ce petit chemin,

il raccourcit beaucoup. »

– Non, mon petit, lui dis-je. Je retourne chez un vieux bûcheron, nous y serons très bien. Ne crains point, le bon Dieu que tu as prié a guidé mes pas.

Dans cet élan suprême sorti de mon cœur, en vérité, l'enfant fortement se cramponnant à mon cou, fit tomber la barbe-favorite que je m'étais affublée. Alors un désespoir vint au cœur du petit : « Mon Dieu, serais-tu aussi un voleur comme il y en a beaucoup ? Oh ! non, oh ! non, dis-moi pourquoi tu as cette barbe qui tombe ? Oh ! non, mon cœur est si content près du tien. Mais l'autre soir il est venu chez nous deux hommes encapuchonnés, moi qui ne dormais pas encore, j'ai tout vu par la fente des planches, ils ont enlevé leur barbe. Alors dis-moi en vérité, dis-moi que tu es avec le bon Dieu, cela me suffit. »

Je ne pouvais répondre devant cette innocence blessée jusqu'au fond de son âme. Je ralentis simplement un peu ma monture et sur sa joue mes larmes tombèrent : « Je te dirai tout plus tard. Cette barbe-là, dis-je simplement, elle est comme celle des autres, mais dessous je ne suis pas comme eux. »

– Alors, fouette ton cheval pour qu'on aille plus vite, j'ai hâte d'arriver. Pardon ! je t'ai fait de la peine... pardonne-moi !

Toute la journée du lendemain se passa également très bien, la nuit de même ; mais au petit jour on entendit une petite sonnerie avertissant la venue d'un attelage quelconque.

J'enfourchai le fourré, et mon cheval, à travers les hêtres qui étaient assez épais dans cet endroit-là, se maintint docilement. Ah ! la brave bête, me dis-je, il a senti comme moi.

C'étaient trois gros ânes chargés de ballots, trois hommes les conduisaient et tous trois habillés de même.

L'enfant me dit : « Ils vont chez nous ! »

– Ah ! bien... mais que se passe-t-il chez vous pour qu'on porte tout cela ?

– Oh ! il y a un souterrain, mais la vieille femme n'a jamais voulu me faire voir le secret pour ouvrir la porte. Et puis j'ai

toujours eu peur, car je sais qu'il y a des hommes dedans.

Quand ils furent très loin, on reprit notre course, et au gros de l'après-midi, nous arrivâmes chez le bûcheron, très heureux de me voir de retour, mais suspendu dans son regard en voyant l'enfant que j'avais avec moi.

Alors du mieux que je pus me faire comprendre, je fis voir les cieux, mes bottes !... puis mon cœur.

Me prenant par les épaules et se tournant vers le petit bouclé qui, assis sur la table, tapait avec une cuillère de bois – il avait deux ans, cela lui était bien permis – il me fit signe qu'ils seraient frères, et prenant la main du garçonnet et du bébé, ensemble il les joignit. Pour moi j'avais tout compris et lui aussi.

La jeune fille n'était pas là ; quand elle arriva, elle fut émue de joie et m'entraînant, elle me fit voir dans mon réduit un bon coussin, un gros drap gris et une grosse couverture grise.

Quand elle vit le petit, elle fut heureuse comme son oncle.

(Je vous le répète, mes frères, les vrais cœurs sont dans les chaumières, ils ne sont pas dans le palais.)

L'enfant dormit à ses côtés.

Le lendemain se passa sans rien d'étrange, quand dans la soirée, un tremblement secoua la maisonnette.

Le vieux bûcheron, aux aguets de toutes choses, me fit comprendre qu'on allait venir ici... le départ de l'enfant avait dû mettre en émoi toute la cabane et les siens.

Je n'attendis pas qu'on frappât à la porte. Dans le réduit je pris place ainsi que le petit.

Mon cheval se mit à hennir en entendant les autres bêtes arriver.

En effet, devant la mesure cinq compagnons s'arrêtèrent, trois entrèrent et deux firent le guet au dehors. Ils trouvèrent, bien entendu, mon cheval qui fut détaché et attaché à l'un des leurs.

Comme le bûcheron les connaissait, il les fit asseoir et leur

donna à boire.

Dans leur jargon habituel ils demandèrent s'il n'avait pas vu passer quelque étranger avec le garçonnet.

Le bûcheron ne mentit point : « Oui ! il y a quelques jours j'ai eu ici deux voyageurs, l'un est parti plus loin, l'autre est revenu... »

L'étonnement se faisait dans ses arrêts d'expression, et moi retiré, je sentais si bien que c'étaient eux, ceux dans lesquels j'avais mis tout le feu de la vérité... Et ils étaient là, comme des lâches, des traîtres, vendant et tenant serrée sous leurs griffes même la hutte du bûcheron !...

Un des plus intrépides, ayant gardé son accent italien, frappa sur la table et s'écria : « Si ce soir tu ne nous livre pas le voyageur et l'enfant, tu seras brûlé avec tout ton tas de bois ! »

Je quittai ma barbe et me revêtis de mon costume de velours (mon achat chez le perruquier) tout cela à la hâte, et sur le seuil du réduit j'apparus ayant sur ma poitrine le signe qu'ils connaissaient, s'ils devaient me reconnaître.

Je n'eus pas besoin de prononcer une parole... ils me regardèrent, essayèrent de se lever, chancelèrent, tombèrent sur le sol, et le plus jeune, celui qui avait prononcé la sentence du vieux bûcheron, ne put se relever, la mort l'avait frappé.

Alors le cœur saignant de douleur je m'avançai dans la cuisine pauvrement éclairée... le froid courait dans tous mes membres et mon visage était cinglé par la souffrance. Je leur dis ces quelques mots : « Je ne vous reconnais point à votre langage, à vos actions !... je vois devant moi des êtres qui ont trahi ce qu'ils ont appris. »

le bûcheron regardait ces êtres et moi-même, ne comprenant rien à ce qui se passait. Mais la jeune fille, qui était mère, couchée sur le coin de la table, cachant sa tête dans ses bras, pleurait et de remords et de délivrance à la fois, car celui qui était à terre, était le père de son enfant.

– Je sais tout ! repris-je et l'enfant que vous cherchez est

avec moi. Mais ce n'est pas tout, vous allez m'amener celui que vous avez sous terre.

Celui qui put prendre la parole s'écria : « Maestro ! c'est impossible, nous sommes liés avec d'autres qui ne te connaissent pas. »

– Je vous répète, il faut que vous me l'amenez, ici je vous attends. Il y a une voix qui ne s'est pas éteinte en moi et qui appelle depuis longtemps. Puisque vous avez trahi ma vérité, vous trahirez le mensonge et je vous ramènerai... allez !

Il se jeta à mes pieds, déchira son vêtement et devant la jeune fille qui pleurait, déposa une grosse somme d'argent. « Ce sera pour ton enfant ! » lui dit-il.

– Misérable ! repris-je.

Ils sortirent.

L'enfant qui avait tout entendu et vu, surtout, car il était dans l'ombre, vint se jeter dans mes bras et sous les flots de ses larmes abondantes : « Ah ! Comme mon papa va t'aimer !... et puis maman... je l'ai vue toute brillante derrière toi, elle portait une croix, une petite croix toute brillante et ses mains laissaient tomber des roses qui écrivaient « Noël ! Noël ! » Ah ! je suis si heureux d'avoir eu confiance, tu peux remettre ta barbe, je n'ai plus peur. »

– Cela n'est plus nécessaire, les vrais m'ont reconnu. N'aie pas peur maintenant on ne te reprendra plus.

Dans l'ombre de la nuit, ces quatre frères se concertèrent... L'autre transporté sous le réduit où mon cheval avait repris sa place, attendait, comme exemple du Dieu de la vérité.

Je fus effrayé d'y penser !... et m'accoudant sur la table, j'eus une crise d'alarme en moi-même : « Que fais-tu ? me dis-je, (l'enfant se détacha de moi) tu embrasses, tu protèges, et tu tues en même temps !... (et me frappant la poitrine) qu'est-ce qu'il y a dedans cet être-là ?... »

Je demandai un peu à boire ; une révolution un peu brusque avait resserré mon organe, et ma gorge brûlante fut apaisée par

une tasse de lait de l'enfant consolée, qui dit dans son patois de Bohême : « Dieu m'a bien aimée... l'enfant sera trouvé. »

Je soupirai avec elle.

Nous nous quittâmes tous pour aller nous reposer ; et sous ma couverture près du garçonnet, je laissai mes pensées faire le trafic de ce qu'elles devaient faire au milieu de ceux à qui je redemandais ce que j'avais donné.

La nuit se passa et la journée aussi sans rien, rien ! La veillée de nouveau s'avavançait et dans mon cœur une main de fer s'élevait... je sentis une lutte, un combat acharné se livrait en moi-même.

Avec toute mon ardeur de ce que j'avais vu, en pensée je me portai dans la hutte de la vieille, lui ordonnai de m'ouvrir sa trappe souterraine, et comme un vieux serpent faisant semblant de dormir, elle se tordit sur sa couche, grabat jonché de guenilles.

Je vis son corps se lever devant le mien, qui y était en vérité, mais un corps qui ne se discute pas, un corps qui ordonne, qui aime, qui veut sauver, un corps de volonté.

Elle m'ouvrit le souterrain dans lequel je descendis. Là, sous mes yeux d'esprit, j'assistai au carnage de tous ceux qui m'avaient appartenu, avec d'autres ; des coups de couteaux, du sang partout, des liés, l'or jonchant le sol...

Quand ils virent ce qui marchait dans l'ombre souterraine éclairée par un flambeau de tourbe qui laissait traîner une buée rougeâtre, un cri de détresse s'éleva dans ces êtres, mais un « Good ! Good ! » sortit plus loin comme un écho vivant.

Un grand, aux yeux de sang, s'avança son couteau ouvert sur moi ; mais ma main seule para le coup et au travers d'elle le couteau passa.

Quand il vit ce qui se passait, et que sans un cri, sans un mot j'allai passant plus loin, il se prit la tête, tourna sur lui-même et s'enfuit dans la souterrain.

J'avançaï et dans mon cœur j'écoutais la voix... et près d'un

tronc creusé, je détachai le seigneur anglais qui ne me reconnu pas tout de suite, mais encore une fois il prononçait : « Good ! Good ! »

Je commandai à ce corps de marcher devant moi et passant au milieu de la mêlée râlante, car plusieurs étaient blessé à mort, je remontai le souterrain, ordonnant qu'on m'ouvrit à nouveau, et là, sans me soucier de la vieille, je sortis de la cabane.

(Vous expliquer cette cause... elle est noble sous la divinité !...)

Lorsque je m'éveillai, ma main était percée d'un coup de couteau, et sur ma paillasse reposait le seigneur anglais qui par le bras me tenait !

Dans un alinéa je vous expliquerai les atomes de vie. Pour celui qui croit tout est possible.

« Master Balsamo ! » ce cri fut poussé et dans les bras l'un de l'autre on tomba. De froid et de calme, presque indifférent que je l'avais connu, le seigneur causait, gesticulait, tout s'exprimait en lui, et tout cela aux cieux il s'adressait.

Puis il me serra de nouveau, me fit voir mon cœur, joignit ses mains aux miennes, compta sur ses doigts devant moi en prononçant : « Mons, mons, mons ! » (Mois.)

Malheureusement, l'interprète n'était pas là, et mon cœur tout de même était rempli de joie.

Sur ces entrefaites, le petit garçon se réveilla.

Le seigneur anglais le voyant se lever, me demanda par signes qui il était.

Et l'enfant de s'écrier : « Mais moi je le connais, je l'ai vu passer tout ligoté, ce monsieur-là. »

quand le seigneur entendit parler français, il s'écria à son tour : « Oui, je avais passé dans le trou ! »

Encore une fois les cieux nous servaient ! L'enfant allait pouvoir ainsi que moi-même s'exprimer un peu avec lui. Ce fut

long, bien sûr, mais nous arrivâmes tout de même à nous faire comprendre. Il paraît qu'on s'était concerté dans toute l'Égypte à peu près pour venir à ma recherche. Aussi sur les côtes siciliennes le seigneur avec son voilier s'arrêta, sachant que je devais être là, de ces côtés. Puis avec son monde il arpenta la Sicile, les roches, mais il ne trouva personne.

Voyant son voyage retardé, il renvoya dans son pays quelques-uns des siens comme avant-coureurs, dire qu'on l'attendait, qu'il allait suivre, espérant toujours me trouver.

Dans un des derniers châteaux où, paraît-il, j'avais passé, il trouva un de ceux qui nous avait accompagnés, qui le mit au courant de la secte que j'avais formée.

Il fit donc des recherches plus avancées dans l'intérieur de la montagne. Là, il ne trouva que des vieilles femmes et quatre vieux, qui étaient partis à la chasse quand il arriva, mais Joseph Balsamo n'y était pas ! Dans cette grotte il passa la nuit.

À la pointe du jour, un de ces vieux rentra. L'interprète, qui jusque-là avait accompagné le seigneur, fit causer ce vieux bonhomme, qui leur apprit qu'il y avait eu division et qu'une partie de la troupe avait remonté toute l'Italie, se liant avec d'autres voleurs expérimentés faisant les grands chemins. L'or roula dans la grotte et chacun s'acheta.

Le seigneur tout de même ne perdit pas courage, et se tournant vers son interprète, lui dit très fermement : « Allons, allons, je connais mon frère... il est sûrement au milieu de ceux-là pour détruire ce qui ne vaut rien et prendre ce qu'il y a de bon. »

Il passa la Hongrie, s'arrêta chez un ami. Un mariage se préparait dans cette famille, et il y fut invité. Il renvoya chez lui son interprète retrouver ses confrères, et là il demeura tranquille pendant près d'un mois. Durant le temps de ces préparatifs de fête, il parla de son séjour au Caire, et de la connaissance faite avec un homme qui n'était pas un homme.

La jeune fiancée de s'écrier : « Ah ! Si vous pouviez le re-

trouver et nous l'amener, comme j'aimerais l'entendre ! »

– Je compte bien le retrouver, répondit le seigneur.

On mit à son service des serviteurs, des chevaux équipés, et de ville en ville, de hameau en hameau on arriva presque à la lisière de la frontière de la Bohême, espérant toujours sur celui qui n'était pas retrouvé.

Pendant ce temps, moi, de mon côté, j'étais amené, de France, par un ami pour faire tout reconnaître... en effet, pour diviser toutes choses, comme le seigneur l'avait si bien prononcé.

(Il suffit d'une grande Lumière pour éclairer tout à la fois. Heureux sont ceux qui n'ont pas besoin de retraite sur eux-mêmes !)

Sur la route, le seigneur et son escorte virent venir une charrette à deux grandes roues que conduisait une vieille femme.

Un des serviteurs lui demanda : « Combien de temps faut-il pour traverser la forêt ? »

– Oh ! bien quelques heures, répondit-elle, mais si vous ne connaissez pas la route il vaut mieux vous adresser à un bûcheron qui se charge de conduire les voyageurs !

– Ah ! et où se trouve-t-il ce bûcheron ?

– Tout près de chez nous, j'y vais, suivez-moi !

Le piège était tendu, c'était fait. La vieille enveloppa de son voile de malchance celui qui devait disparaître pour un temps.

Le seigneur garda deux serviteurs de la maison de son ami et renvoya les trois autres annoncer qu'il était sur la bonne voie, car la vieille qu'on fit causer ne cacha point avoir entendu parler de ce nom-là... (le seigneur l'avait prononcé !)

On suivit l'attelage qui allait lentement. Arrivé devant la hutte, le seigneur confiant entra derrière la vieille qui, par trois coups de sifflets répétés appela les désignés.

Tout était bien joué.

Le premier s'avança, lui enroula une cordelette (jeu de lasso qu'il avait appris de moi). Le second sans attendre le bâillonna,

et ainsi tous trois, à la stupéfaction de l'enfant, qui joignit les mains en voyant descendre le seigneur par la porte secrète, disparurent.

La vieille femme sortit, fit entrer les deux serviteurs et leur donna à boire. Sous la lourde boisson ils finirent par s'endormir, et le surlendemain, lorsqu'ils se réveillèrent, elle leur dit tout simplement : « Il ne savait que faire de serviteurs infidèles... il est parti rendre des comptes à votre maître ! »

L'un n'osa pas rentrer à la demeure, paraît-il, mais l'autre, après avoir erré longtemps, se décida et se rendit au château de son maître.

La vérité étincelait sur son visage. Et c'est ainsi grâce à ce serviteur que des officiers de justice furent lancés de toutes parts.

Cela fit du bruit, mais la forêt était secrète, son intérieur aussi, quoiqu'un certain vent frappât ce même serviteur, qui dans un rêve vit une hutte de bûcheron où se trouvait une jeune fille de quatorze ans.

Au matin, il renseigna son maître : « Écoutez-moi, maître ! permettez que je me déguise en vieux paysan, je retournerai dans la forêt, j'apprendrai bien quelque chose car j'ai rêvé si nettement. »

Le maître se fit serviteur avec lui, et frappant de son poing sur la table : « Que me dis-tu ?... moi alors j'ai vu entrer ici et son ami et son ami... Va ! »

dans la paille de ses bottes il lui glissa deux petites bourses, don qu'il pourrait faire à l'enfant qu'il avait vue en rêve.

Le serviteur partit et trouva tout comme il avait vu.

Le père, par un hasard du ciel, arriva et sans prendre garde qu'un paysan était là, débita tout à la jeune fille : « Quand sera-t-on délivré de ces bandits ? Figure-toi qu'il faut que ce soir je les héberge... un coup, fort probablement, qu'ils font par ici. Mais je ne sais, ma tête se refuse... mon cœur me dit : Patiente... Ah !... bah... »

Tout d'un coup il se tourna en face du paysan qui le fixait comme un être qui voit ce qu'il cherchait depuis longtemps : « Oh ! ta bouche ne va pas avec tes yeux, ajouta le bûcheron, un traître parbleu !

Alors le paysan se leva, tendit la main, sortit de ses bottes ses deux bourses, les donna à l'enfant et dit : « Je sais maintenant où se trouve l'ami de mon maître... dans les mains de ces brigands. Mais si vous permettez, hébergez-moi aussi ce soir. Où pourrais-je me cacher ? »

Le bûcheron lui dit : « Cette offre me paraît le désastre de tout ce qui est ici, mais si c'est la volonté de Dieu... il y a eu un déluge, il y a eu du feu... voyons quel sera mon sort ? Un de ces deux !... »

Le serviteur rit de ce qu'il entendait.

– Non, non, je parle sérieusement, reprit le bûcheron, je suis simple, mais une simplicité profonde remplit ce vieux corps de bonhomme que vous voyez devant vous. Mais voyons ! ce ballot de branches sèches pendu devant la cheminée... vous allez vous mettre là dedans avec un peu de chaume. Je vous suspendrai et vous pourrez tout entendre et m'entendre. Ah !

Il fut apaisé.

– Toute cette histoire, vous pensez, Master Balsamo, me dit le seigneur anglais, je ne l'ai entendue qu'après coup.

– Comment après coup, repris-je ?

– Oui, car de ce qui s'est passé dans cette hutte de bûcheron, il a fallu qu'au jargon de l'Italien, je reconnusse, dans la grotte où j'étais, le serviteur qui en vérité m'avait accompagné, car devant mes yeux défila comme une image attachée à un fil, tout ce qui s'était passé sous les yeux de ce serviteur. Quand je vous disais que Dieu était en moi !

– Vous le dites, repris-je.

Ainsi le soir arrivé, trois bandits entrèrent tenant enveloppé dans une couverture un individu qui râlait. (Le serviteur ne put, paraît-il, pas voir quel être était là dedans, mais les trois

voleurs ordonnèrent au bûcheron de le garder ainsi pendant une heure.)

Le bûcheron ému et désespéré par la voix agonisante sous la couverture, envoya rouler d'un grand coup de pied dans le ventre un des voleurs et s'écria : « Mettez-moi donc à sa place... j'en ai assez d'être sous votre joug ! »

Les deux bandits ricanant, les poings sur les hanches, voyant leur frère presque touché à mort (car le coup avait atteint l'estomac) : « Ah ! tu veux te défendre, traître ! brûle, toi et ta maison ! »

Vous devinez les reste... afin qu'il ne pût parler, un lui enfonça son couteau dans la bouche... le pauvre vieux tomba à terre. Le plus jeune se rua sur la jeune fille, lui mit au cœur ce que l'amertume garde comme souvenir.

Et le serviteur incapable de bouger, ficelé contre la cheminée, assistait à tout cela... et il allait brûler !

Qu'arriva-t-il ?

Celui qui était dans la couverture finissait ses râles, un étouffement semblait finir son agonie. Un des voleurs chargea le frère blessé sur ses épaules ; l'autre entraîna la jeune fille avec lui – il la voulait, bien sûr – et après avoir allumé la torche de tourbe à l'entrée de la hutte, ils se retournèrent, contemplant ce qui brûlait.

La jeune fille voyant cela tomba évanouie.

Le voleur croyant qu'il avait à faire à un corps mort la laissa sur le chemin : « Ah ! on la ramassera bien ! »

Pendant ce temps, la maison brûlait...

Petit à petit, la jeune fille reprit ses sens, et quand elle put tenir sur ses jambes, tout était en cendres, et le fagot suspendu à la cheminée avait fini aussi.

Alors à travers la forêt elle s'enfuit haletante, sous un tas de feuilles et de branches elle se cacha et s'endormit. Le lendemain, elle reprit sa course. Arrivé chez son oncle elle lui raconta tout, tout.

Mais comme son oncle était croyant : « Va ! mon enfant, le ciel est pour nous... je serai ton père, je suis plus vieux, mais cela ne fait rien, nous vivrons ensemble encore longtemps, longtemps, longtemps !

Mais un point j’oublie : la corde, qui tenait lié le fagot, était de vieille date... et les premières flammes la firent sauter immédiatement, et le serviteur protégé par le chaume qui était frais, sauta dans la fournaise et à toutes jambes s’enfuit de son côté.

Tout cela n’était point drôle.

Et dire que des bandes de pareils filous infectaient la Bohême au point de lui donner le nom « du pays des voleurs de grands chemins ».

L’ami du seigneur, paraît-il, au retour de son serviteur, fit recherches sur recherches, mais toujours en vain.

(Il n’y a que les appels en vérité sortant de cœurs résignés, qui font ouvrir les portes secrètes, qui font ouvrir les antres de la terre pour laisser remonter à la surface ce qui doit se faire entendre à la lumière du jour vivant.

Mes frères ! que cela ne vous étonne point. Et que celui qui en lui-même enfouit ce qui ne lui appartient pas, qu’il sache qu’en bas ou en haut, c’est la même chose : tout est à Dieu, car il est vivant... Et c’est lui qui fait parler les morts jusqu’à ce qu’ils aient rendu ce qu’ils ont pris ici-bas !...)

Après toutes ces explications, le seigneur anglais reprit :

– Alors... qu’allons nous faire maintenant ?

– Je ne quitterai pas cette forêt, lui répondis-je, avant d’avoir inspecté au plus profond de ce souterrain, et je veux voir où il conduit, où il mène, ce qu’il contient... et ce qui reste dans l’ombre sortira demain.

Le petit Français voyant que j’allais retourner là-bas : « Oh ! non, pas moi, j’ai trop peur de la vieille, je suis si bien là. »

L’anglais, calmement, mit sa main sur sa tête : « No, no, my boy avec le vieux grand-père vous resterez là. »

Le bûcheron m'apporta un cruchon où se trouvait de la résine délayée, me montrant qu'il fallait frictionner les jambes du monsieur.

Je me mis donc en devoir d'exécuter ce qu'on me demandait là, pour lui. Il se laissa faire. Les cordes avaient fait de véritables sillons dans ses muscles et dans ses mollets. Mais j'étais si bien près de son âme, tant la paix était grande et son calme serein.

La jeune fille rentra ayant une jatte de lait.

Le seigneur voyant réapparaître ce visage se redressa sur ma paillasse, me regarda et je vis par là qu'un éclair venait de vivre en lui.

Alors tout bas près de lui je lui dis : « Oui, c'est la mère de l'enfant du voleur qui fit éclater la lutte sous le toit du bûcheron anéanti. Mais laissons cela, ils connaissent « Good, Good ». Et de mon index je montrais l'oncle et la jeune fille qui s'entretenaient.

On nous invita à table.

De sa poche, le seigneur tira un tout petit caillou blanc, tout blanc, et me dit : « Je l'ai pris en vous quittant... j'avais remarqué ce que le petit enfant du pêcheur avait fait. Il ne m'a jamais quitté et lorsqu'on m'a fouillé, on a tout pris, mais on a bel et bien remis le caillou à sa place. »

Je soupirai !...

– Où est-il le petit enfant ? me demanda-t-il.

De mon propre chef je répondis : « Vers Dieu ! »

Alors dans son extase à lui : « in Good ! » reprit-il.

Et ainsi toute la journée je lui racontai tout ce qui m'était arrivé.

Et sous le hangar où mon cheval était abrité et nourri par le vieux bûcheron qui ne l'avait pas oublié, nous restâmes ainsi jusqu'à la nuit. À chaque instant il me reprenait les mains.

L'enfant à nos pieds écoutait tout, il sautait, il pleurait, il riait, oubliait même où il se trouvait.

Après le repas du soir et une bonne nuit passée, je me ressassis, et à l'aube je partis seul sur mon cheval, laissant aux soins du seigneur le petit Français.

Qu'allais-je faire ? je n'en savais rien !

N'oubliez pas, chers lecteurs, que devant des frères dans la caverne des contrebandiers de la ville de B... je racontais mon histoire, confortablement assis sur un tronc d'arbre, et cela de longues journées, pendant lesquelles ma Lorenza filait, et que chacun de ses frères s'occupait, l'un à tanner, l'autre à sculpter dans le bois, un autre à filer, etc.

Aussi pour ne pas compliquer mes vues par tous les dialectes dans lesquels j'eus à me débrouiller, je leur transmettais le tout en leur langage.

Ainsi je partis la nuit. La nuit était froide et je ne pus m'arrêter, mais tout en chevauchant je sommeillais péniblement. Je vis devant moi un autre cheval arrêter le mien ; sur ses reins une épée croisée avec une autre scintillait, éclairant toute la croupe du cheval.

Stupéfié à cette vue, je commandai à une de ces épées de venir tomber entre mes mains, que je me défendrais.

Au même instant, celle de droite vint à moi, et celle de gauche fut saisie par une main blanche veinée de noir. Le cheval suivait les mêmes jeux de la main. On combattit ainsi assez longtemps.

Redoublant de courage, poussé par un courroux formidable, je levai mon épée vers les cieux : « Si tu viens d'en haut, lui dis-je, tu reconnaîtras où je vais et pour qui je vais ! »

À ces mots le cheval s'écroula, l'épée se brisa, et la main plana loin, loin... comme une ombre elle s'en fut. Je la suivis en lui criant : « Il n'est pas l'heure de ce que tu désires de moi ! »

Et dans un brusque sursaut je revins à moi ; j'étais appuyé

sur la tête de mon cheval. Les troncs des arbres commençaient à se dessiner plus nettement, et la brume d'automne montait, montait tout doucement.

Arrivé à la hutte, la vieille me reconnut... dans ses yeux le sommeil planait encore. Elle m'interrogea, mais je ne répondis pas. (J'aurais eu de la peine.) De mon index, je lui montrai la porte du souterrain.

Elle m'ouvrit.

Là, dans ce gouffre, je découvris, hélas ! des tonnes renfermant des trésors, des chaînes, des vases d'or, des armures, un vrai dépôt de trésors.

Et lorsque je m'avançai plus profondément où le carnage se passa, j'entendis un faible râle où l'italien semblait revenir de loin.

« Ô accent du pays ! combien tu fais du bien. Que possèdes-tu dans ce souffle qui passe pour faire tressaillir les entrailles jusqu'à l'âme ?... »

Et bien un instant j'écoutais, me complaisant presque au murmure du mourant. Je m'avançai et délivrai un corps sous deux autres corps. Je découvris un de mes anciens compagnons, qui me dit : « Oh ! maestro Balsamo, laisse-moi écouter ta voix ! dis que la vérité que tu portes me pardonne mon passé... je t'ai oublié ! »

Une lueur d'espoir monta dans mon être. Je chargeai sur mes épaules mon confrère, regravis le souterrain, et dans la hutte de la vieille, je me mis en devoir de visiter ses plaies. Il était bien malade : balafre à l'épaule, une autre près de l'intestin, le bras perforé et la joue pendait plus qu'elle ne tenait...

« Que faire ? je n'ai rien sous la main », me dis-je. Commandant à cette vieille d'obéir à mes pensées, elle me chercha des chiffons avec une bouteille de vieille eau-de-vie. Et toute heureuse encore, elle me fit signe que c'était elle qui l'avait faite.

Ainsi près de deux heures je passai à brûler tout ce sang coagulé, je fis revivre un peu ses lèvres, et les yeux reprirent un

peu leur vue, par quelques gorgées de ce liquide accompagnées d'eau fraîche. Et sur un fagot de chaume, bandé et enroulé, je le laissai reposer. Je descendis à nouveau, mais je n'eus pas fait cent pas dans la grotte que j'entendis un chuchotement comme si l'on eût pu venir par une autre issue. Un froid me glaça ; dans mon cœur je m'écriai : « À la mort ou à la vie ! » et je revis dans cet instant la madone toute blonde que j'appelai, dans le cas où ma mort s'ensuivrait, afin qu'elle achevât ce que je n'aurais pu terminer.

Je me sentis diriger par un souffle puissant, mon corps devint léger, léger... mes yeux brillaient à en brûler mes orbites, et derrière moi comme je voulus me retourner, s'avavançait, les deux bras étendus, la madone de l'Égypte... elle était là, la fidèle !

Ma lumière fit reculer les lâches, et quand ils arrivèrent à l'endroit où ils croyaient pouvoir sortir, je me dis en moi-même : « Si une porte de fer s'ouvre pour moi, elle restera fermée celle-ci pour eux, et je commandai : Ferme-toi ! » (mais sans prononcer un mot).

Ils voulurent parler, mais aucun son ne put sortir de leur bouche. Celui qui s'était sauvé quelques jours auparavant en apercevant mon double était là, me reconnaissant vivant. Il voulut s'emparer d'une arme, mais sans mouvement il resta.

En voyant ces êtres me regarder, je compris que la vérité faisait ce qu'elle devait faire. Je liai tous ces individus au poteau où ils avaient liés le seigneur. Puis j'ordonnai à la vieille de descendre chaque jour les abreuver d'un peu d'eau.

Je chargeai mon blessé sur mon cheval et je laissai les cadavres.

De retour auprès du seigneur, je lui dis : « C'en est fait ! rendons-nous à la ville la plus proche... chez votre ami si vous le voulez. Le nid est pris au piège. En route, ne perdons pas de temps ! »

Tous trois sur mon cheval nous prîmes place, fîmes nos adieux au bûcheron ayant largement payé.

La jeune fille versa des larmes en nous voyant partir. Et nous avions déjà tourné les talons, qu'elle me rappela et me dit : « Quel est votre nom ? je veux que mon enfant porte votre nom ! »

– Joseph ! lui dis-je.

– Merci !

Sur son front, car elle tenait l'enfant dans ses bras, elle déposa un baiser en prononçant : « Joseph ! »

En route nous échangeâmes tout ce que nos cœurs avaient partagé. Le voyage fut pénible. Le petit Français eut bien quelques mauvais rêves, il se voyait repris le long de la forêt. Mais avec de l'encouragement et la bienveillance du seigneur, il reprit son calme et au bout d'une semaine on arriva.

Quelle joie ! Vous pouvez vous le penser en voyant le rêve exécuté. On garni toute la demeure de gui et de houx. La jeune fiancée apporta tout son cœur. Toute la maison jusqu'au plus petit serviteur était heureuse du revenu, qui dans bien des consciences avait été le disparu pour toujours.

Je ne vous parlerai pas de ma présentation, je fus choyé, l'enthousiasme de tous ceux qui habitaient sous ce toit.

Voilà ce qui se passa : Je vous ai dit qu'il y avait une fiancée, et qui avait supplié que je vienne. Pendant le repas, sur son assiette elle vit défiler des photographies emmêlées, voir même des jeux de scènes entrer.

Elle était assise à ma droite ; se tournant vers moi, en italien très pur elle me dit : « Qui es-tu toi ? pour faire toutes ces choses ! »

Son père surpris de l'entendre causer ainsi, voulut se lever pour la faire taire.

Mon regard s'abaissa sur lui ; et le seigneur anglais mit son index devant ses lèvres en faisant : « Chut ! »

Le même froid qui m'avait déjà surpris bine des fois, revint me surprendre, et dans l'angle de la salle où tombait une lourde draperie brodée d'une scène de chasse, apparut ma madone ;

elle ouvrit ses bras tout grands et salua notre arrivée. Puis peu à peu la vision s'atténua pour prendre la forme d'une grande dame ayant sur la tête un fichu de dentelles retenu par quelques perles, ainsi qu'une traîne de soie noire cachée sous des flots de même travail ; puis quand tout cela fut très net, un son de voix sortit : « Bertha ! Bertha ! ne franchis pas le pas... c'est à moi que tu dois venir ! »

Le père s'était presque endormi, mais tout en dormant il contemplait. L'anglais fixait froidement le tableau vivant. J'étais surpris de tout ce qui se passait et la jeune fille me dit en me regardant encore en face : « Voilà pourquoi je voulais vous voir avant mon mariage. C'en est fait maintenant ; j'ai compris tous mes rêves où maman se faisait voir ! » (car c'était sa mère qui apparut là).

Alors de son doigt la fiancée détacha le diamant incrusté dans un cercle, le déposa sur son assiette, appela son père d'une voix d'autorité : « Père, père ! je recouvre ma liberté. »

Une scène déchirante s'en suivit et qui par comble retomba sur mes épaules... « Qu'avez-vous fait à mon enfant ? » me dit le père oubliant la joie du moment précédent.

– Je n'ai rien fait ! Repris-je.

Alors l'Anglais avec son calme s'adressant à son ami : « Si vous êtes mon ami... Dieu doit parler en vous... c'est Dieu qui a fait ceci et non pas un homme. »

Celui-ci se prit la tête, et avoua tout à son ami... « Je suis perdu sans ce mariage ! je suis ruiné, ruiné ! »

– Non ! reprit l'Anglais, il y a dans la terre là-bas, des tonnes d'or qui m'appartiennent, elles viendront ici.

Je fus triste en le voyant revivre pour de l'or, et je demandai qu'on m'excusât un instant, j'avais besoin de prendre l'air. Je descendis dans les sous-sols où j'entendais des ah... et des oh !... Leur langage était différent, j'eus beaucoup de peine à tout comprendre.

Tout en me promenant pour remettre un peu l'état de mon

cœur, devant moi passa en me faisant une courbette le serviteur qui, par le ciel, n'avait pas flambé avec le fagot, et quoiqu'il se tînt à distance, je sentais son cœur s'approcher du mien. Dans le jargon habituel de l'endroit il me demanda ce qu'était devenu la jeune fille de la forêt, si j'avais pu la voir parmi les voleurs.

Je le fis monter, et priai l'Anglais de bien lui soumettre tout ce qui était arrivé à cette enfant.

Quand la fiancée, qui ne l'était plus, entendit cela, elle dit à ce serviteur : « Eh bien ! Edgard, va la chercher, je lui donnerai ce qui a été fait pour moi, elle vivra ici avec moi et avec toi ! »

Un sourire illumina la prunelle de ses yeux, il s'agenouilla près du fauteuil de sa jeune maîtresse et lui baisa le pan de sa robe.

– Alors, reprit-il, il y aura deux mariages ! n'est-ce pas ?

– Non ! tu te marieras à ma place. Tu mérites mon affection pour ce que tu as fait pour l'ami de mon père.

Voyant ce geste d'amour, cela me reconquit et petit à petit le maître de cette maison s'approcha de moi et me dit tout bas : « Ne me condamnez pas ! je suis un homme faible, bien faible. »

Le lendemain on alla en mains sûres chercher la vraie justice (je dis la vraie!). On se rendit sur les lieux ; on emmena tous ces hommes et la vieille aussi. Les cadavres furent mis au jour pour être contrôlés sur la bande désignée, car depuis longtemps elle infestait le pays. Pendant que tout ceci se passait, je retournerai à la hutte du bûcheron en compagnie du serviteur Edgard qui demanda la main de la jeune fille. Moi, je retrouvai mon confrère à peu près soulagé, mais bien faible ; dans son langage semblait s'éteindre tout ce qui venait de se passer. Quand je revins vers la table, je vis mon serviteurs attristé, presque des larmes étaient dans ses yeux.

Je compris !... L'enfant ne voulait pas quitter son oncle, le laisser seul ici, et puis, pour elle, l'homme était une chose im-

monde à ses yeux. Elle voulait être mère, mais mère pour les cieux.

Un point difficile pour moi... Le vieil oncle ne disait rien ! Alors, je dis, moi : « Mon enfant, oubliez ce qui s'est fait ! voyez ce qui va se faire maintenant... (Et me tournant vers le serviteur) : Ta place est faite pour ces deux cœurs ; ici tu sauras aimer ta demeure, au milieu de ce calme tu revivras. Je suis bien sûr que ton maître et ta jeune maîtresse m'approuveront. »

Ce fut conclu.

Je laissai de quoi soigner l'Italien, encore ; et je lui promis son retour avec moi au pays.

(Ah ! mes frères ! qu'est-ce un retour !... un retour, dans un être qui se sent pardonné ! Mettez-là, quelques points de suspension et regardez avec moi si je ne dis pas vrai !...)

Toute cette affaire éclairée, mise au net, chaque chose à sa place, argent et trésor rendus où ils appartenait, (je l'espère, car je n'attendis pas les heures de la restitution, mon temps était plus précieux !) après avoir demandé la vie auprès du bûcheron, pour le serviteur, au maître de cette maison et à sa fille, nous repartîmes équipés l'enfant et moi, suivis du seigneur Anglais qui se rendait dans son pays.

Je l'accompagnai jusqu'au bord de la mer, après que nous eûmes fait les premières démarches auprès d'une préfecture française, en laissant le signalement, et le nom de l'enfant « Adolphe » fut tout ce qu'il put nous donner comme renseignement, car cinq ans d'absence l'avait tenu éloigné.

En attendant le résultat des recherches, le seigneur voulut prendre soin de l'enfant et le garder jusqu'à son retour en France. Heureux, je le lui confiai.

Et sans encombre, comme un oiseau de passage, je revins à la hutte prendre mon beau-frère l'Italien, et traversant les montagnes, j'arrivai avec lui au bord de la mer. Sur le sable fin je m'assis et je baisai mon pays.

Mes vingt et un ans allaient sonner !... comme cela avait passé ! Un rêve, un rêve vivant, car voyez mes cheveux grisonnants, ils sourient sous cet azur que je vois maintenant. Oui, ils frissonnent au désir qui a sévi dans mon cœur... ils sont jeunes ! Ah ! vous m'êtes chers, mes bien-aimés frères, de me faire revoir ce que j'ai tant aimé ! Et en l'aimant j'ai vécu, et maintenant je sais où je vais. Bientôt que verrai-je ?... Un éternel printemps !

Hourra !... s'écrièrent-ils tous.

Qu'avais-je fait dans ces cœurs ?...

Lorenza s'éveilla... : « C'est assez, Maestro bien aimé ! Maintenant cette seconde partie sera pour moi, triste, car ce ruban encerclant ta vie n'a pas été le vrai, il est maintenant flétri, mais il est là tout de même »

Le chef de me dire : « Ça ne fait rien ! Devriez-vous être criminel que sur l'échafaud je prendrais votre place. Continuez votre histoire. Oh ! Mademoiselle !... ne l'arrêtez pas comme ça, séparés de vous, non pas ! Nous allons travailler au nom de la justice, de la Lumière, et de la vérité. »